No. 15.

tins *Idus*, les Ides ; *ſylva*, forêt ; *ſenex* ; vieillard, &c.

ARTICLE II.

De l'OPTATIF.

Notre vie n'eſt que ſouhaits ; un vœu exaucé eſt ſouvent la ſource féconde de nouveaux ſouhaits qu'il amene à ſa ſuite, & la fin de la vie la plus longue arrive ſouvent au milieu de déſirs ; mais le ſouhait eſt impatient : il fallut donc donner aux Verbes une tournure particuliere, qui ſecondât cette impatience : de-là le mode optatif. Les Grecs, dont la Langue étoit ſi belle & ſi bien aſſortie aux affections de l'ame, lui conſacrerent une terminaiſon particuliere. La nôtre, qu'effraye tout ce qui ſent trop l'art & la gêne, s'eſt contentée d'un petit nombre de formules particulieres.

Elles conſiſtent à accompagner le Verbe de l'exclamation optative : *plût au Ciel que* ! ou d'un ſimple *que*.

> *Plût au Ciel que* je puſſe en douter !
> *Que* ne puis-je payer ce ſervice important !

ARTICLE

ARTICLE III.

Du Conditionel ou Supoſitif.

Souvent on veut ; mais ce vouloir tient à des circonſtances & à des conditions ſans leſquelles cette volonté eſt ſans effet ; il a donc fallu des formules, au moyen deſquelles les Verbes puſſent s'aſſortir à cet état de l'ame arrêtée dans ſes déſirs, par des circonſtances étrangères : de-là le Mode Conditionnel ou Suppoſitif ; ainſi, on dit :

Je LIROIS, ſi j'avois des livres inſtructifs.

Je me PROMENEROIS, ſi j'en avois le loiſir.

Nous devons ce tems aux Latins, quoiqu'ils ne fiſſent pas du Conditionnel un mode particulier, le confondant avec le Subjonctif : en celà, comme à pluſieurs autres égards, notre Conjugaiſon eſt plus nombreuſe & plus parfaite que la leur.

Ce Mode a deux tems en François ; l'un, qui répond au Préſent de notre Indicatif, je FEROIS.

L'autre, qui répond au Prétérit, j'AUROIS FAIT.

HISTOIRE
NATURELLE
DE LA PAROLE.

MERCURE CONDUIT PAR L'AMOUR.

ou Invention du Langage et de l'Ecriture.

Frontisp. de l'Hist. Nat. de la Par.



C.P. Marillier del. *A. Romanet sculp.*

Son art cher aux Humains, orne, enrichit la Terre.

les Fêtes de l'Himen et de L'amour.

HISTOIRE
NATURELLE
DE LA PAROLE,
OU
PRÉCIS de l'Origine du Langage & de la Grammaire Universelle.

Extrait du MONDE PRIMITIF.

PAR M. COURT DE GEBELIN.

À PARIS,

Chez
- L'AUTEUR, rue Poupée, Maison de M. BOUCHER, Secrétaire du Roi.
- BOUDET, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques.
- VALLEYRE l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Bouclerie.
- La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques.
- SAUGRAIN, Libraire, quai des Augustins.
- RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

HISTOIRE NATURELLE DE LA PAROLE, OU

ORIGINE du Langage, de l'Écriture & de la GRAMMAIRE UNIVERSELLE, à l'usage des Jeunes-Gens.

DIVISION de cet Ouvrage : excellence de la Parole, & avantage de son Histoire.

NOus peignons nos idées par la Parole ; nous rendons cette peinture stable par l'Ecriture ; nous en unissons les diverses parties par les Loix de la Grammaire. Du développement de ces Arts merveilleux, naît l'Histoire naturelle de la Parole ; & c'est cette

Hiſtoire que nous allons tracer, en la débarraſſant de toutes les diſcuſſions qu'elle entraîne à ſa ſuite. Cet Eſſai ſera donc composé de trois parties, ETYMOLOGIE, ÉCRITURE & GRAMMAIRE.

La premiere nous apprend la raiſon des mots ; la ſeconde, à les peindre aux yeux ; la troiſiéme, à les unir.

Mais avant d'entrer dans le détail de ces divers objets, diſons un mot de la Parole & de ſon excellence.

La Parole eſt la peinture de nos idées par les ſons de l'inſtrument vocal. Partie fondamentale de l'eſſence & de la gloire de l'homme, elle le diſtingue des Etres avec leſquels il partage les fruits de la terre & avec qui lui ſont communs tous les phénomènes de la vie animale. Tous naiſſent, mangent, boivent, dorment comme lui ; tous ſont également ſenſibles au plaiſir, à la douleur, aux révolutions du tems : tous veulent, comme lui, s'entretenir avec leurs ſemblables ; mais ils n'exhalent qu'un cri inarticulé, cri auſſi borné dans ſes effets que dans ſa

nature, & qui ne ſert que pour l'inſtant ; ils ne peuvent accroître la maſſe de leurs connoiſſances.

Les effets de la Parole ſont inappréciables; elle eſt la baſe de la ſociété & la ſource des douceurs qu'on y éprouve : par elle, nous manifeſtons nos beſoins, nos craintes, nos plaiſirs, nos lumieres, & nous recevons de la part des autres les ſecours, les conſeils, les avis, les connoiſſances qui nous ſont néceſſaires : par elle, une ame ſe développe à une autre : c'eſt par ce moyen de communication que l'eſpèce humaine parvient au dégré de perfectionnement dont elle eſt ſuſceptible : ſentimens du cœur, feu du génie, richeſſes de l'imagination, profondeur d'eſprit, tout devient par la parole un bien commun aux hommes ; les connoiſſances de l'un ſont les connoiſſances de tous : ainſi en ajoutant ſans ceſſe découverte à découverte, lumiere à lumiere, notre eſprit s'aggrandit; rien ne lui paroît au-deſſus de ſes forces; il oſe tout & tout paroît s'applanir devant ſon audace ; tandis que ſans

cette émulation, l'Homme, iſolé, plongé dans une langueur ſtupide, n'auroit preſqu'aucune ſupériorité ſur les animaux qui vivent en famille, & que de ſimples cris avertiſſent de leurs beſoins mutuels.

Mais l'Homme ne peint pas ſeulement ſes idées à ceux qui l'environnent & au milieu deſquels il vit; comme s'il rempliſſoit la Terre, comme s'il vivoit dans l'étendue des ſiécles, il a trouvé le moyen de peindre ſes idées d'une manière qui les rend ſenſibles à ceux dont il eſt le plus éloigné. Elles prennent la conſiſtance du marbre; elles ſe tranſportent d'un bout du Monde à l'autre; elles pénétrent à travers l'immenſité des âges: ainſi nous pouvons profiter des connoiſſances, des charmes de la converſation, du génie de tous les Sages, dans quelque tems & en quelque lieu qu'ils ayent exiſté.

En vain, ces Sages ont vécu épars à de grandes diſtances & dans des époques éloignées; leur eſprit ſe concentre en un point, & toujours leur génie anime leurs ſemblables & les éclaire; d'autant plus grand,

qu'il s'étend ſur la Nature entiere, qu'il en emprunte les couleurs & les graces ; qu'avec elle, il tonne, il fulmine, il éclate ; & qu'après nous avoir agités & émus par les Tableaux les plus terribles, s'adouciſſant avec elle, il nous charme par les accens les plus doux, par le coloris le plus attrayant ; par la peinture des objets les plus agréables.

L'Hiſtoire Naturelle de la Parole eſt donc la baſe des connoiſſances humaines. Elle commence avec le genre humain ; elle le prend au berceau & dans la premiere famille ; elle le ſuit dans ſes diſperſions & dans l'accroiſſement de ſes connoiſſances ; elle n'aura d'autres bornes que les ſiennes.

Par elle, on voit d'une manière auſſi ſimple qu'énergique comment l'Homme, mettant à profit les élémens du Langage, forma ces Langues harmonieuſes qui nous charment en nous inſtruiſant ; comment il les aſſujettit à cette marche cadencée qui force nos paroles de ſuivre nos mouvemens ; comment il peignit avec les expreſſions les plus ſéduiſantes ou les plus ſubli-

mes, des objets qui ne tomberent même jamais ſous les ſens.

Donnant ainſi la raiſon des mots, elle ſatisfait l'eſprit qu'elle éclaire; il n'erre plus dans le dédale obſcur des Langues où il n'appercevoit aucun de ces caractères auguſtes qui ſont l'empreinte de la ſageſſe & de l'intelligence. Et ces mots ne coûtent plus à retenir, parce qu'on en voit l'origine, & qu'ils ſe lient à des familles priſes dans la Nature & auxquelles ils tiennent eſſentiellement. Avec beaucoup moins d'efforts & beaucoup moins de tems, on ſaura infiniment plus; on pourra ſe livrer davantage à la connoiſſance des choſes, moins interrompue par l'étude des mots: on jouira mieux du fruit de ſes travaux; on pourra les tourner ſur des objets infiniment plus utiles.

LIVRE PREMIER.

DE L'ÉTYMOLOGIE.

CHAPITRE PREMIER.

TOUT MOT A SA RAISON.

NOUS l'avons dit, l'Etymologie nous enseigne la raiſon de chaque mot; elle nous apprend pourquoi tel ſon réveille en nous telle idée; elle nous montre les rapports néceſſaires qui ſe trouvent entr'eux; elle les ſuit dans cette multitude de variétés qu'ils ont éprouvé & qu'ils éprouvent dans toutes les Langues, & elle donne la raiſon même de ces variétés qui ſemblent être le ſeul effet du hazard & de l'inconſtance.

C'eſt ce juſte rapport entre les noms & les objets qu'ils déſignent, qui fait la force & l'énergie des mots; qui les maintint au moment où ils s'établirent, qui obligea tous les hommes à les adopter, & les empêcha de les

abandonner pour leur en ſubſtituer d'autres à volonté. Il en eſt ici comme d'un portrait, qui ne peut être arbitraire, mais qui doit être conforme à ſon modèle; puiſque ſi on le faiſoit de fantaiſie, on n'en reconnoîtroit pas l'objet, on n'auroit pas fait un portrait, le but ſeroit manqué.

Qu'on ne ſoit pas ſurpris ſi juſques ici on a donné peu d'attention à ces vérités; les objets les plus merveilleux, ne ſont pas toujours ceux qui nous frappent le plus; & il n'eſt que trop ordinaire de profiter d'un bien ſans en rechercher la nature & les cauſes: d'ailleurs cherche-t-on à connoître l'origine & la raiſon d'une choſe, lorſqu'on commence par ſuppoſer qu'elle eſt l'effet du hazard? Rien n'eſt plus funeſte à l'avancement d'une ſcience, que la ſécurité dans laquelle on tombe, en s'imaginant qu'on n'a rien à apprendre à cet égard, ou en adoptant comme vrais des ſyſtêmes ſans fondement.

Quel plus beau champ peut-on offrir à la noble & ardente curioſité des Jeunes Gens, que l'Origine de la Parole, & les cauſes de

l'Art de Parler ? Tout être qui penſe & qui parle, n'eſt-il pas intéreſſé à ſavoir comment les hommes imaginerent qu'ils étoient faits pour parler, qu'ils le pouvoient ? comment ils purent être entendus de ceux auxquels ils parlerent pour la premiere fois ; comment ces premiers mots ſe perpétuerent ; comment ils formerent une Langue qui ſe tranſmit à pluſieurs générations ; ſi ces premiers mots ſubſiſtent encore, ou comment ils ſirent place à d'autres ; & s'il y a quelque rapport entre les Langues qui exiſtent ſur la Terre, entre ces Langues qu'on eſt obligé d'étudier dès ſa jeuneſſe, & qui occaſionnent tant de peines & tant de dégoûts ? Les Jeunes Gens ne feront-ils pas dédommagés de ces recherches, ſi par le moyen des rapports qu'elles mettent entre les Langues, ils voyent diſſiper ces dégoûts ; & cette étude devenir pour eux auſſi aiſée & auſſi amuſante qu'elle étoit pénible & faſtidieuſe ?

CHAPITRE II.

La raiſon de chaque mot eſt ſon rapport avec l'objet qu'il déſigne.

SI les mots ne ſont pas arbitraires, ſi l'on eut quelque motif pour impoſer à un objet un nom plutôt qu'un autre, ce motif fut néceſſairement le rapport que l'on voyoit entre ce nom & l'objet qu'on vouloit nommer : en effet, lorſqu'on impoſe un nom, c'eſt pour rappelier à notre eſprit l'objet qu'il déſigne ; c'eſt pour le peindre à notre imagination : mais ne ferons-nous pas plus ſurs de produire cet effet, lorſque le nom de cet objet en ſera réellement la peinture, que lorſqu'il n'aura aucun rapport avec lui ?

C'eſt préciſément ce que firent les premiers qui donnerent des noms aux choſes : ils n'inventerent pas ces noms ; on n'invente rien, & de quel poids eût été un Langage de fantaiſie ? Quel homme auroit pu dire le premier : TEL MOT SIGNIFIERA TELLE CHOSE ?

& comment ſe ſeroit-il fait entendre ? l'arbitraire n'a nulle autorité & ne put jamais faire loi, dans les mots, comme dans la conduite des Peuples & des Familles : les Jeunes Gens eux-mêmes ne ſe révoltent-ils pas contre l'arbitraire ? ne faut-il pas leur faire ſentir la raiſon de tout ce qu'on leur preſcrit, afin qu'ils s'y ſoumettent avec plaiſir, en voyant que c'eſt à l'ordre, & non à une volonté deſpotique qu'ils obéiſſent ?

Les premiers qui parlerent, déſignerent donc les êtres par des ſons qui peignoient leurs qualités ; ceci étoit d'autant plus facile, que dans les commencemens on avoit peu d'objets à peindre, que ces objets étoient frappans, & qu'on pouvoit choiſir entre une multitude de ſons ; on préfera donc néceſſairement les ſons qui étoient frappans commes ces objets.

CHAPITRE III.

Les mots ont des qualités différentes.

CECI ſuppoſe que les mots ou les ſons qui les compoſent, ont des qualités différentes, & qu'ainſi on ne peut les appliquer indiféremment aux mêmes objets ; qu'un même ſon ne ſauroit peindre qu'une certaine claſſe d'êtres ; qu'il ne peut convenir à deux êtres qui n'ont aucun rapport entr'eux. Il en eſt des ſons de la Parole, comme des ſons des Inſtrumens : ici, les ſons d'allarme ſont-ils les mêmes que ceux de réjouiſſance ?

Il eſt d'une vérité phyſique & inconteſtable, que chacun des ſons produits par l'inſtrument vocal a des qualités qui lui ſont propres, & qui different eſſentiellement des qualités qu'on remarque dans les autres. Ils ne ſont pas tous également agréables, également doux, également vites : les uns ſont lents, d'autres rapides ; les uns aigres, d'autres flatteurs ; les uns ſombres, d'autres

ſonores. On devra donc choiſir entr'eux, ou ſe réſoudre à être mauvais peintre, à n'être jamais entendu, à former une langue ſans harmonie, ſans grace, ſans énergie, toujours contraire à la nature; une Langue en un mot telle qu'il n'en peut exiſter.

Eſt-il néceſſaire d'obſerver que pour nommer un objet ou pour le peindre par les ſons vocaux, il ſuffit de le peindre par les rapports qu'il a avec les ſons & que c'eſt la ſeule maniere dont on puiſſe le faire; qu'il ſeroit abſurde d'en chercher d'autre?

Il n'eſt aucun objet qui n'ait un rapport plus ou moins étroit avec les ſons vocaux, & qui ne puiſſe être peint par ces ſons.

Les Animaux, par exemple, ſe diſtinguent par des cris qui leur ſont propres; & on les reconnoît à ces cris: on n'aura donc qu'à imiter ces cris, & ils feront la peinture de ces animaux; on les reconnoîtra à ces ſons, & ces ſons deviendront leur nom propre: ils en feront la peinture ſonore la plus parfaite, la plus énergique; elle ſera parlante.

Les objets inanimés ſe peindront par des

ſons qui imitent les bruits que rendent leurs mouvemens : c'eſt ainſi que la Cigale & le Bœuf tirent leur nom de leur cri ; que les objets bruyans, le Tambour, la Tymbale, les Bombes, le Tonnerre, doivent leurs noms à la nature du bruit qu'ils font entendre.

D'autres objets ſe peindront par des ſons qui expriment le rapport de ces objets avec des objets animés : ainſi dans preſque toutes les Langues, le nom du Bœuf eſt devenu le nom de la groſſeur, & de tout ce qui eſt gros.

Tous les objets ſe trouverent ainſi nommés par imitation ou par comparaiſon.

Cependant preſque tous les noms paroiſſent arbitraires par le fait, & ils varient ſans ceſſe d'une langue à l'autre : mais ceci n'anéantit point les vérités que nous venons de développer. La plûpart des noms, imitatifs dans l'origine, ſe ſont altérés inſenſiblement, en ſorte qu'on ne peut appercevoir ſans une extrême attention leurs rapports avec les objets qu'ils déſignent ; & comme les noms donnés par comparaiſon ont néceſſairement

dû ſuivre le point de vue d'après lequel on faiſoit ces comparaiſons, & que ce point de vue a dû varier ſuivant les contrées & ſuivant les ſiécles, les noms eux-mêmes ont éprouvé divers changemens d'un Peuple à l'autre, quoiqu'ils ayent toujours eu une cauſe eſſentielle, qu'ils n'ayent jamais pû être arbitraires.

CHAPITRE IV.

La Parole eſt d'une origine divine.

Quoique le Langage ſoit l'application des ſons aux objets qui ont quelque rapport avec eux, il n'en eſt pas moins d'une origine divine. Ce ne ſont pas les hommes qui ont formé ces ſons & ces rapports; c'eſt Dieu qui fit de l'Homme un Etre parlant.

Sans doute, la Parole vint de Dieu même: lui ſeul a pu mettre la derniere main aux qualités admirables de l'homme, en le douant de l'Art de parler, de cet Art lien de la ſociété, qui conduit l'homme de

connoiſſance en connoiſſance, & qui lui fait découvrir de nouvelles perſpectives, lorſqu'il ſe croit parvenu aux bornes les plus reculées des ſciences; ainſi s'offre toujours à ſes recherches, un nouvel horiſon fort éloigné de celui qu'il appercevoit.

Dieu ſeul put donner à l'homme les organes qui lui étoient néceſſaires pour parler; il put ſeul lui faire un beſoin de mettre en œuvre ces organes, & établir entre la parole & les objets qu'elle devoit peindre, cet accord admirable qui anime le diſcours, & lui donne cette énergie qui eſt ſur-tout ſi remarquable dans la Poëſie & dans l'Eloquence. Il ne reſtoit à l'homme qu'à mettre en œuvre ces organes & à les développer de la maniere la plus convenable à leur deſtination. Les premiers Elémens une fois donnés, l'homme n'eut plus qu'à les combiner entr'eux de maniere qu'ils s'étendiſſent à tous les objets & qu'ils répondiſſent à tout ce qu'il avoit lieu d'en attendre.

Tels furent les effets du mobile imprimé par la Divinité, ou de l'inſtrument vocal dont

dont il doua l'homme, & du rapport qui regne entre les sons qu'on en tire & les objets dont l'homme est environné.

Spectacle ravissant par lequel l'Homme est le centre de l'Univers; les sons qu'il tire de l'instrument vocal, supérieurs à ceux de la lyre & de tous les instrumens inventés par l'homme, lui servant, par leurs variétés, par leur énergie, par leurs rapports avec la Nature entiere, à peindre par la parole ce qui existe, les objets les plus sublimes & les plus élevés, comme ceux qui rampent à ses pieds, les objets les plus cachés à ses sens, comme ceux qui affectent le plus ses organes.

CHAPITRE V.

La Parole naquit avec l'Homme.

DÈS qu'il y eût deux Personnes sur la Terre, elles parlerent. L'homme, entraîné par l'impétuosité du sentiment, put à l'instant dévoiler son ame à sa compagne, lui manifester les sentimens qui l'agitoient, qui

le tranſportoient, ſon admiration, ſa tendreſſe. Quel obſtacle l'auroit arrêté ? Le déſir de parler ne fait-il pas partie de ſon eſſence ? N'eſt-il pas pour lui un beſoin, tel que ceux auxquels il eſt aſſujetti ? Eſt-il privé des organes néceſſaires pour cet effet ? A-t-il beſoin de leçons pour les mettre en œuvre ?

Demander quelle fut l'origine de la Parole, c'eſt demander quand l'homme commença de voir, d'entendre, de marcher. La Parole eſt une faculté auſſi ſimple que les autres ; ſon exercice, auſſi naturel ; le beſoin en eſt auſſi grand ; le Muet lui-même en éprouve la force.

S'il avoit fallu, pour parler, que l'homme eût inventé la Métaphyſique du Langage, qu'il eût deviné cet Art, nous ſerions encore muets ; notre cœur ſeroit encore à éprouver la vive émotion d'un diſcours délicieux ; jamais nous n'aurions prêté l'oreille aux accens enchanteurs de perſonnes chéries ; jamais les Poëtes n'auroient chanté ſur leur lyre les beautés raviſſantes de la Nature ; jamais la raiſon & l'eſprit ne nous auroient

parlé dans les Ouvrages immortels de ces Ecrivains illustres, qui font la gloire de leur siécle & les délices du genre humain; nous-mêmes nous ne serions pas dans le cas de rechercher quelle a été l'origine de la Parole.

Les hommes s'entendent par le même principe que ceux d'entre les animaux qui s'avertissent par des cris, de leurs besoins, de leurs sensations, de leurs désirs.

Ce qui a fait illusion, ce qui brouilla toutes les idées à ce sujet, on le voit bien; c'est que l'on a confondu le moment où, pour la premiere fois, on fit usage des mots, avec les tems postérieurs où l'on employa ces mots déjà connus; l'homme commençant une société, & l'homme survenant dans une société déjà formée, déja en possession d'une Langue à laquelle il est obligé de se conformer. Il est certain que dans ces derniers cas, on ne remonte jamais à un modéle pris dans la Nature; qu'on ne le voit nulle part; qu'on n'apperçoit qu'un usage; & que cet usage éprouvant des variations continuelles, paroît n'avoir absolument rien que d'arbitraire.

Mais on se trompera, toutes les fois qu'on en conclura que ce modéle n'existe pas, & que les mots sont arbitraires ; comme on se trompe nécessairement, toutes les fois qu'on conclut de ce qu'on ne voit pas, à ce qui peut être.

Ce qui a fait encore illusion, c'est qu'en avouant que l'homme trouvoit en lui-même, ou dans la Nature, les sons nécessaires pour exprimer ses sensations, on n'a pas cru qu'il en fût de même pour l'expression des idées : c'est qu'on n'a pas consideré que l'homme n'avoit pas seulement été doué, comme les Animaux, des organes nécessaires pour exprimer ses sensations, mais qu'il avoit de plus en partage les organes nécessaires pour peindre ses idées d'une manière aussi naturelle & aussi énergique que ses sensations ; que ses idées étant données par la Nature, devoient être énoncées par des moyens pris également dans la Nature ; & qu'il n'existe d'autre difference à cet égard entre ses sensations & ses ideés, si ce n'est que les moyens d'exprimer les premieres lui sont communs

avec diverses espèces d'animaux qui ont ces mêmes sensations ; & que les moyens d'exprimer ses idées lui sont particulieres, parce qu'il est le seul qui ait des idées. Mais de ce qu'il est seul doué de cette faculté, peut-on en conclure que le moyen de les peindre ne dépend que de lui, tandis que celui de peindre ses sensations ne dépend point de sa volonté ?

CHAPITRE VI.

Elémens de la Parole.

PUISQUE la Parole ne fut point l'effet du hasard & de la simple recherche des hommes, puisqu'elle n'est point non-plus l'effet arbitraire de la Puissance Divine, mais qu'elle est fondée sur des Elémens pris dans la Nature, assortis à celle de l'homme & à celle des objets qu'il est obligé de peindre, on peut espérer de découvrir la manière dont elle se forme & les causes de cette énergie

avec laquelle elle fait naître dans l'eſprit de tous, les idées qu'y veut exciter celui qui parle.

Ainſi l'homme trouve dans la Nature les Elémens de tout ce dont il s'occupe : la Muſique eſt fondée ſur une octave qui ne dépendit jamais du Muſicien ; la Peinture, ſur des couleurs primitives que l'Art ne peut créer ; la Géométrie, ſur les rapports & les proportions immuables des corps ; la Médecine, ſur leurs propriétés phyſiques. La marche cadencée de la Poéſie tient elle-même à l'étendue de notre voix & aux mouvemens dont notre corps eſt capable : il n'eſt pas juſqu'à l'étendue des phraſes qui ne tienne à la Nature, par le plus ou le moins de force de la poitrine, & de la reſpiration.

C'eſt dans l'inſtrument vocal qu'il faut chercher les Elémens de la Parole, inſtrument merveilleux que l'homme porte avec lui, qui ne lui donne aucune peine à entretenir ou à réparer, dans lequel il trouve toutes les reſſources qui lui ſont néceſſaires, & où il les trouve avec cette fécondité

admirable que la Nature déploye dans tous ſes ouvrages.

Et c'eſt en analyſant ces Elémens, en examinant leurs qualités, & leurs rapports avec les objets ſenſibles, qu'on verra naître le Langage; qu'on découvrira les raiſons des mots; que l'Art Étymologique exiſtera. Nous connoîtrons ainſi un méchaniſme digne de toute notre admiration; un inſtrument formé des mains même de la Nature, tel que l'induſtrie humaine n'a rien fait qui puiſſe lui être comparé; qui réunit les avantages de tous les autres; qui rend des ſons comme les inſtrumens de muſique; qui exprime les ſenſations comme chez les animaux, & qui peint de plus les idées de l'homme, ces idées qui ne peuvent tomber ſous les ſens.

Appellés d'ailleurs à faire un uſage continuel de la Parole, & à jouir de ſes précieux effets, qui pourroit ſe refuſer à connoître les moyens par leſquels la voix ſe forme en nous? comment elle ſe diverſifie en une foule de ſons, comment ces ſons peuvent

peindre des objets dans lesquels il semble qu'il n'y a rien de physique? Plus ces merveilles se réitérent à chaque instant au milieu de nous, plus elles ont droit de nous intéresser.

CHAPITRE VII.

De l'Art Etymologique.

MAIS qu'est-ce que cet Art Etymologique qui conduit à la source de la Parole, qui rend raison de chaque mot, qui montre les rapports des Langues?

Son nom qui nous vient des Grecs, ne s'est point formé par hazard ou arbitrairement : c'est un mot qui peint avec exactitude l'objet qu'il désigne ; mais il faut pour cet effet connoître la valeur des élémens dont il est formé.

ETYMOLOGIE est composé des mots grecs *Logos*, parole, & *étymos*, vrai; ce dernier mot s'est formé de l'Oriental תום, *Tym* ou *Tum*, qui signifie, *perfection*, *justice*, *vé-*

rité, ſans laquelle il n'y a rien de parfait. *Etymologie* ſignifie donc *Parole vraie*, *mot juſte & exact* : elle conſiſte dans la *connoiſſance parfaite* de la valeur des mots, de leurs rapports avec leurs objets, de leur origine, de leurs révolutions. Connoitre un mot, c'eſt en effet connoître les cauſes qui lui firent aſſigner le ſens dont il eſt revétu, la Langue dont il eſt originaire, la famille à laquelle il tient, les altérations qu'il a éprouvées.

L'Art Etymologique conſiſte dans les principes & les régles au moyen deſquelles on découvre toutes ces choſes.

On voit par-là, que nous prenons ce mot dans un ſens beaucoup plus étendu que tous ceux qui ont fait des recherches ſur les étymologies. Juſqu'ici, en s'occuppant de l'étymologie d'un mot, on cherchoit uniquement à connoître de quelle Langue il avoit été emprunté & à quelles Langues il étoit commun.

Mais c'étoit un champ beaucoup trop reſſerré, & par-là même plus dangereux

qu'utile. En ne comparant que quelques Langues, on n'a que des rapports incomplets; on ne peut appercevoir ni les mots primitifs, ni ceux qui appartiennent à une même famille; & lorſqu'on a découvert l'origine d'un mot dans une autre Langue, il reſte toujours à demander, mais d'où vient cette Langue ? mais d'où viennent toutes les Langues ? mais quelle fut la premiere cauſe des mots ?

Tels ſont cependant les avantages de l'Art Etymologique.

1°. L'Etymologie donne à chaque mot une énergie étonnante, puiſqu'il devient par elle une vive peinture de la choſe qu'il déſigne. Ce n'eſt que l'ignorance où nous ſommes de l'origine d'un mot, qui fait que nous n'appercevons nul rapport entre lui & ſon objet; qu'il nous paroît par conſéquent froid, indifférent; tel qu'il pourroit diſparoître ſans que nous y perdiſſions rien; qu'il n'exerce que notre mémoire. L'Etymologie nous ramenant au contraire à l'origine des mots, nous remettant dans l'état primitif,

dans l'état où se trouvoient leurs Inventeurs, elle devient une description vive & exacte des choses désignées par ces mots; on voit qu'ils furent faits pour elles, qu'on ne pouvoit mieux choisir : notre esprit saisit ces rapports, notre raison les approuve, & on retient sans peine ces mots qui étoient un poids accablant lorsqu'on s'en occupoit machinalement.

2°. Ce ne sont pas seulement des mots qu'on apprend par-là; mais en même tems des choses : un Recueil d'Etymologies seroit déja un abrégé de toutes les Sciences, & une grande avance pour en commencer l'étude : il offriroit toutes ces définitions que les Savans mettent à la tête de leurs Ouvrages; on y verroit de plus les raisons qui firent choisir les mots pour exprimer les idées qu'ils présentent.

3°. L'Etymologie fournit une facilité singulière pour apprendre les Langues, en ce qu'elle réduit les mots au plus petit nombre possible, en les classant par familles & les rapportant au mot principal dont ils sortent.

Par ce moyen, un très-petit nombre de mots ſuffit pour ſavoir tous ceux dont ſont compoſées les Langues, qui ne ſont que des dérivés des premiers, des combinaiſons connues d'Elémens ſimples & connus.

Cet avantage eſt ineſtimable, à cauſe de la multitude de mots qu'il faut apprendre, lorſqu'on eſt appellé à étudier les Langues; auſſi la mémoire la plus ferme & la plus heureuſe, ſuccombe-t-elle à la fin ſous ce poids énorme, ſi l'on ne ſait la ſoulager par les moyens les plus efficaces; mais il n'y en a aucun qu'on puiſſe comparer à cette marche étymologique; car celle-ci préſentant d'un coup d'œil tous les dérivés & tous les compoſés d'un même mot dans toutes les Langues, elle fait que nous les ſaiſiſſons tous à la fois; que l'attention néceſſaire pour en retenir un, nous en fait retenir mille; que ce ménagement de nos forces les multiplie en quelque ſorte à l'infini; que nous faiſons ainſi en peu de tems & ſans peine, ce qui exigeoit auparavant des efforts prodigieux.

4°. Un autre avantage très-précieux qu'on

retire de l'Art Etymologique, c'est de suivre la progression des idées qu'ont acquis les hommes. Les mots ne furent faits que pour les idées ; on a donc suivi pour les former la marche des idées : on retrouvera donc dans l'arrangement des mots par familles, & dans le rapprochement des mots primitifs, la manière dont les hommes ont procédé dans leurs idées, celles qu'ils eurent les premiers, celles qui naquirent de celles-ci, celles qu'ils durent à la Nature, ou qui furent l'effet de leur habileté & de leurs réflexions.

De-là, deux avantages inestimables pour retenir les mots ; liaison des idées qui les firent naître ; dérivation de ces mots : par l'un, on voit les mots qui doivent exister ; par l'autre, on voit qu'ils existent & comment ils furent formés.

En comparant ensuite les Langues à cet égard, on voit celles qui ont tiré le plus de parti de ces premiers Elémens, celles où l'on a combiné le plus d'idées, où l'on a porté le plus loin l'Art de réfléchir, d'inventer ou de perfectionner.

Négliger l'Art Etymologique, c'eſt donc renoncer à la portion la plus ſatisfaiſante des Langues; c'eſt préférer une route longue, tortueuſe, inſipide, pénible; à un chemin uni, lumineux, agréable, aſſuré.

5°. On voit encore par-là ce que chaque Peuple a ajouté ou changé à la Langue primitive, & ce qu'ils ont emprunté les uns des autres en fait de mots; & connoiſſant ainſi les liaiſons que les Peuples ont eues entr'eux, on remonte plus aiſément à leur origine, on peut mieux les ſuivre dans leurs diverſes émigrations & dans leurs ſubdiviſions en pluſieurs Corps de Nations. On pénétre mieux dans leurs traditions, dans leurs opinions, dans leurs dogmes.

6°. Enfin on s'aſſure par ce moyen ſi une Langue eſt perfectionnée, ou non; & comment on pourroit la conduire à un plus haut degré de perfection. Une Langue ne peut être parfaite qu'autant qu'elle ſert à exprimer toutes les idées poſſibles; & tous les objets des connoiſſances humaines: à cet égard, aucune Langue ne peut ſe dire parfaite: car il

s'en faut bien que les hommes ayent parcouru le cercle des connoiſſances dont ils ſont capables : il leur reſte une immenſité d'objets à connoître, à approfondir, à rectifier. Toutes les Langues d'ailleurs ne ſe prêtent pas avec la même facilité à la multiplication des mots. La Langue Françoiſe, par exemple, eſt d'une auſtérité ſans égale : elle ne s'eſt enrichie que de dépouilles étrangères : elle n'a preſque rien de ſon propre fonds.

Il n'eſt pas étonnant que nos Ayeux, les Peuples du Nord qui ne vivoient que de pillage, ayent fait la même choſe à l'égard de leur Langue ; qu'ils ayent mis à contribution toutes celles de leurs Voiſins : l'un étoit encore plus aiſé que l'autre : mais comme nous ſouffrons de leurs fauſſes opinions ſur les moyens par leſquels on peut acquérir de la gloire & être utiles à la Patrie, nous ſouffrons également des moyens reſſerrés par leſquels ils chercherent à donner de l'étendue à leur Langue. Notre idiôme a perdu cette fécondité admirable qui fut l'appanage de la premiere Langue ; l'Art étymologique

en nous ramenant aux principes du Langage, peut seul rétablir notre Langue dans ses premiers droits, & nous fournir les moyens propres à completter nos familles de mots, & à suppléer tous ceux qui pourroient nous manquer.

CHAPITRE VIII.

Principes de l'Art Étymologique, relativement aux Langues en général.

Plus la connoissance des Etymologies est utile, plus il importe de l'élever sur une base solide; ceci est d'autant plus nécessaire que rien n'est plus aisé que de s'égarer dans la recherche des Etymologies, & d'appercevoir des rapports entre des mots qui n'en ont aucun & qui appartiennent à des familles, très-éloignées l'une de l'autre. Parcourons les Principes les plus essentiels dont on peut convenir à cet égard, & les Régles qui en résultent.

PREMIER

PREMIER PRINCIPE.

Les Langues ne ſont que des Dialectes d'une ſeule.

Rien de plus commun que le mot LANGUES ; rien peut-être de plus difficile à déterminer que les caractères d'une Langue ; ſur-tout pour la diſtinguer d'une autre. On parle de Langues-Méres, de Langues-Filles, d'Idiômes, de Patois, de Jargons, de Dialectes ; ſans qu'on ait peut-être jamais eu de notions bien diſtinctes de ce qu'on doit entendre par ces diverſes expreſſions. Ces idées ſont relatives à l'étendue du Pays dans lequel ſe parle une Langue, aux variétés qu'elle éprouve dans cette étendue, au rang qu'elle tient dans les Sciences.

Une Langue ne peut ſe parler dans une grande étendue de Pays & par un grand nombre de Nations, ſans éprouver de très-grandes altérations, ſoit dans les mots, ſoit dans leur prononciation, ſoit dans leur accent : c'eſt toujours la même Langue, mais

une Langue qui ſe ſubdiviſe en un grand nombre de branches ; & ces branches portent le nom de Dialectes. Les Dialectes ſont donc les nuances intérieures ou nationales d'une Langue.

Lorſqu'une Langue eſt parlée par un grand nombre de Nations différentes, chez qui elle a éprouvé de grandes altérations, en ſorte qu'elle y reſſemble beaucoup moins à elle-même, cette Langue ſe ſubdiviſe en un grand nombre d'autres qui ſont ſes Filles & elle en eſt la Mere. Les LANGUES-FILLES ſont donc les nuances extérieures ou étrangères d'une Langue. Ainſi l'ancienne Langue Theutonique ou Germanique s'étant étendue dans l'Angleterre, dans la Flandres, dans le Dannemarc, dans la Suède, eſt devenue une Langue-Mere dont chacune de celles-là ſont les Filles.

Mais cette même Langue Germanique ſe parlant dans l'Allemagne entière qui eſt une contrée très-vaſte, elle y a éprouvé divers changemens, qui font que la Langue Germanique du nord de l'Allemagne, n'eſt pas

la même que la Langue du midi de l'Allemagne : & chacune de ces Langues Germaniques du nord & du midi, varient encore ſuivant les Provinces ou les Pays dans leſquels elles regnent. Mais comme ces dernières differences ſont légères, on les appelle DIALECTES : ainſi les Langues Germaniques du nord & du midi de l'Allemagne ne ſont que des Dialectes de la Langue Germanique ou Theutone, tandis que l'Anglois, le Suédois, &c. qui en different beaucoup plus, forment autant de Langues, Filles de l'ancienne Langue Theutone.

Il y aura donc beaucoup plus de Dialectes que de Langues-Filles, & beaucoup plus de Langues-Filles que de Langues-Meres.

Les LANGUES-MERES elles-mêmes ne ſont que des Dialectes ou des Filles de la premiere de toutes les Langues, de la Langue Primitive qui s'altéra à meſure qu'elle s'étendit ſur la Terre, & qui ayant formé nombre de Dialectes, diſparut en quelque ſorte lorſque ces Dialectes ſe ſubdiviſerent en un

grand nombre de Langues, & devinrent ce qu'on appelle LANGUES-MERES.

Lorſqu'une Province ou un Canton parle une Langue abſolument différente de celle qu'on parle dans tout le Pays, cette Langue s'appelle IDIOME ou JARGON : & lorſque le Peuple, corrompant la Langue du Pays, ſe fait un langage à part, qui n'eſt point parlé par les Chefs de la Nation & par ſes Ecrivains, on appelle ce langage populaire PATOIS.

Ainſi le Peuple des Halles parle Patois; tandis que les Bas-Bretons & les Baſques parlent chacun une Langue ou un Idiome qui leur eſt particulier, & différent de la Langue nationale, Fille elle-même de Langues plus anciennes.

On réſerve enfin le nom de LANGUES-SAVANTES pour celles qu'ont rendu célèbres les Ouvrages de leurs Savans & de leurs Beaux-Eſprits.

Que toutes les Langues ne ſoient que des Dialectes d'une ſeule, c'eſt ce qui ſe démontre par les rapports primitifs de toutes les

Langues, preuve de fait au-deſſus de tout doute ; & parce que la Langue primitive puiſée dans la Nature, ne put jamais s'anéantir en aucun lieu ; qu'elle dut ſe tranſmettre néceſſairement à toutes les générations & devenir le fond commun ſur lequel s'élevoient toutes les Langues particulières, Dialectes, Patois, Idiomes, Langues-Meres, Langues-Filles nées de celles là.

SECOND PRINCIPE.

Les différences qui regnent entre les Langues, ne peuvent empêcher de reconnoître qu'elles ont la même origine.

Si les différences qui regnent entre les Langues, étoient telles qu'elles ne permiſſent aucune comparaiſon entre ces Langues, tout ce que nous diſons tomberoit en ruine ; mais on ne peut en alléguer aucune de cette nature. Aucune de ces différences n'anéantit le rapport des Langues : elles ſe réduiſent toutes à des différences, 1°. de prononciation ; 2°. de valeur ; 3°. de compoſition ; 4°.

d'arrangement. Il n'eſt aucune Langue qu'on ne puiſſe ramener à la Primitive en rendant raiſon de ſes mots par l'une ou l'autre de ces cauſes : & l'on ſent très-bien qu'aucune d'elles n'eſt ſuffiſante pour dénaturer un mot au point de n'en pouvoir retrouver l'origine, lors même qu'elles ſe trouveroient réunies toutes à la fois ſur le même mot.

TROISIÉME PRINCIPE.

La premiere Langue n'eſt compoſée que de monoſyllabes pris dans la Nature, peignant des objets phyſiques & ſource de tous les mots.

Ce qui prouve encore mieux l'origine commune des Langues, c'eſt qu'elles ſe fondent toutes en un petit nombre de mots radicaux, ſource de tous les autres ; & que ces mots ont tous les mêmes caractères : ils ſont tous d'une ſeule ſyllabe, ils déſignent tous un objet phyſique, & d'eux ſeuls dérivent tous les autres mots ; ſur-tout, les mots qui expriment des idées morales ou intellectuelles, & qui ne ſont que ces premiers mots phy-

ſiques pris dans un ſens figuré. C'eſt ainſi que dans toutes les Langues les mots qui déſignent l'*Eſprit* ou l'*Ame*, déſignent tous au ſens propre le *Vent* ou le *Souffle*.

Mais d'où viennent ces rapports entre toutes les Langues, ſi ce n'eſt de la néceſſité à laquelle tout obéit ; ſi ce n'eſt de ce qu'il eſt impoſſible aux hommes d'inventer une Langue ; qu'ils ſont obligés de la prendre dans la Nature ; que cette Nature leur fournit des ſons ſimples, à énoncer ; & des objets phyſiques, à déſigner.

QUATRIÉME PRINCIPE.

La comparaiſon du plus grand nombre poſſible de Langues, peut ſeule conduire à la Langue primitive & à la vraie Etymologie de chaque mot.

Puiſque les mots primitifs ſont altérés dans toutes les Langues & de diverſes manieres, on ne ſauroit en retrouver la trace par la comparaiſon de quelques Langues ſeulement : il faut pour cet effet en réunir

le plus grand nombre possible : l'on voit alors toutes les formes qu'a revêtu un même mot, & toutes les révolutions qu'il a éprouvées : ensorte que la plus récente, & par-là même la moins ressemblante à l'état primitif de ce mot, s'en rapproche de la manière la plus sensible au moyen de tous les intermédiaires : ils forment ainsi une chaîne que rien ne peut rompre, & qui se répetant sans cesse pour chaque mot, forme de l'ensemble étymologique un tout qui offre la plus grande lumiere possible.

CINQUIÉME PRINCIPE.

Plus les mots sont d'un usage familier, & plus ils éprouvent d'altérations.

Ce n'est que l'usage qui altere les mots; il est pour eux ce que le frottement est aux étoffes, à la pierre même : ainsi, plus un mot est commun & plus il se dénature à la longue : il n'est donc pas étonnant que les Langues vivantes ayent si peu de rapport aux anciennes, puisque tous les mots en doivent être

prodigieusement altérés. C'est ainsi que le mot *octo* s'est altéré en *huict* & ensuite *huit*, tandis que nous avons conservé *octo* dans *octogenaire*.

Le mot *miscere* s'est altéré en *mescler*, *mesler* & enfin *méler*.

Le mot *otium*, en *l'oisi* & enfin en *loisir*, où on ne reconnoît plus la racine d'*oisif*.

Le mot *sigillum*, en *segel*, *scéel*, *scel* & enfin *sceau*, tandis que la lettre *l* s'est conservée dans *sceller*. Mais la principale masse des Langues consiste dans les mots les plus familiers : les Langues sont donc altérées dans tous les mots les plus essentiels : il n'est donc pas étonnant qu'on n'ait pu reconnoître leurs rapports au milieu d'un si grand nombre de travestissemens : il n'est pas étonnant non plus que nous puissions retrouver ces rapports, au travers de tant d'altérations entassées les unes sur les autres, en rassemblant tous ces travestissemens, en les éclaircissant les uns par les autres, en ne nous en laissant point imposer par eux, en n'y voyant que des effets nécessaires de

l'usage, & en voyant de quelle manière chaque mot a du nécessairement s'altérer.

CHAPITRE IX.

Principes de l'Art Etymologique, relativement à la forme des mots.

LA forme des mots consiste dans les lettres dont ils sont composés & dans l'arrangement de ces lettres : mais à cet égard, le même mot change sans cesse en passant d'une Langue dans une autre : *fervor* devient *ferveur*; *octo* devient *huict*, puis *huit*; *cœlum*, ciel; & ce que nous prononçons *poivre*, se prononce en Latin *piper*; tout comme nous disons *golfe*, lorsque les Grecs disent *golpos*.

Ainsi de même que les Langues changent sans cesse, chacun des mots dont elles sont composées, prennent successivement les formes les plus variées.

Ces altérations cependant doivent suivre des régles constantes, au moyen desquelles on pourra toujours remonter à la pre-

miere origine de ces mots, & les ſuivre à travers toutes leurs métamorphoſes. En effet, comme les mots n'ont jamais été arbitraires, leurs altérations n'ont jamais pû l'être : elles ont toujours eu des cauſes phyſiques dont il eſt aiſé de rendre raiſon.

Les changemens de formes qu'éprouvent les mots, peuvent ſe réduire à trois claſſes : changemens de *voyelles*, changemens de *conſonnes*, & changemens de *place* entre les lettres qui compoſent un mot ; de-là trois principes d'étymologie.

PREMIER PRINCIPE.

Le changement ou les altérations dans les Voyelles, n'empêchent pas de reconnoître l'origine des mots.

Le changement le plus ſimple & le plus commun qu'éprouvent les mots, c'eſt celui qui a rapport à la voyelle qui le compoſe. L'on peut dire qu'à cet égard l'uſage n'en a jamais reſpecté aucune ; & que chaque mot s'eſt ſucceſſivement aſſocié à toutes les

voyelles, ou à la plus grande partie. Nous avons, par exemple, changé presque toutes les voyelles des mots latins : de leurs *a* nous avons fait *ai* & *e* : *pane*, pain ; *fame*, faim : *mare*, mer.

De leurs *e* nous avons fait *oi* & *i* ; *serus*, soir : *cera*, cire.

De leurs *i* nous avons fait des *a* & des *e* : *lingua*, langue : *firmus*, ferme.

Nous avons changé leurs *o* en plusieurs autres voyelles : en *eu* ; *hora*, heure : *honor*, honneur. En U, *octo*, huict, huit. En O U, *totus* & tout. En UI, *corium*, cuir, &c.

Les U des Latins sont souvent des *o* en François, *urtica*, ortie : *numerus*, nombre : des OI, *nux*, noix.

Ces mêmes mots, en passant chez d'autres Peuples, furent associés également à des voyelles qui n'étoient ni la voyelle qu'offre ce mot en Latin, ni celle qu'il offre en François : ainsi *nox* ou *nuit*, sont *night* en Anglois, *nacht* en Allemand, *notte* en Italien, &c.

La raison de ces changemens de voyelles

eſt très-ſimple : elle eſt tirée de la nature même des voyelles. Leur prononciation eſt ſi legère, ſi déliée, celle de l'une a tant de rapport à la prononciation des voyelles du même ordre, qu'on les confond ſans ceſſe les unes avec les autres. Si vingt perſonnes répetent ou écrivent un mot étranger qu'elles entendent pour la premiere fois, elles differeront toutes relativement à ſes voyelles.

Il réſulte de-là qu'une perſonne qui ne voudroit point reconnoître les rapports de deux mots, uniquement parce que ces mots n'auroient pas la même voyelle, agiroit contre toute raiſon, & ne pourroit jamais comparer deux Langues entr'elles.

En effet, malgré ce changement de voyelles, le mot ne laiſſe pas d'être le même ou d'appartenir à la même famille, puiſqu'ils ont une ſignification commune & que les conſonnes & le ſon générique qui en réſulte ſont ſemblables.

SECOND PRINCIPE.

Le changement ou les altérations d'une partie des Consonnes d'un mot, n'empêchent pas de reconnoître l'origine des mots.

Quoique les Latins disent *pellis* & *sapor*, tandis que nous prononçons *saveur* & *peau*, autrefois *pel*, d'où viennent *peler* & *pelisse*, on n'en reconnoît pas moins que ces mots françois sont les mêmes que les mots latins auxquels ils répondent, puisque la signification & une partie des consonnes sont les mêmes, & que le son générique qu'offrent ces mots rentre dans la même classe, qu'on s'apperçoit sensiblement qu'ils ne sont que des nuances d'un même son.

Ceci est encore fondé sur la nature des consonnes. Il n'existe, comme nous verrons dans la suite, que sept ordres de consonnes, & chacun d'eux est composé de consonnes foibles & fortes, dont le son ne differe que par le plus ou moins de force : ainsi pour peu qu'on ne saisisse pas ce degré de force dans

toute ſon étendue, on ſubſtituera une conſonne à une autre, une forte à une foible, ou une foible à une forte. Dans *ſaveur*, par exemple, nous avons ſubſtitué la conſonne foible v, à la conſonne forte P. Nous avons fait *medaille* du mot *metallum*, en changeant la forte T en la foible D : & nous diſons *Dent* lorſque le Flamand prononce *Tant*, & le Danois *Dand*.

C'eſt cette ſubſtitution continuelle d'une conſonne forte à une foible qui avoit empêché de reconnoître les rapports entre les mots dont pluſieurs Langues ſe ſervent pour exprimer ce que nous entendons par le mot PAR-*ole*, & qui tiennent tous à la même racine que *parole* & *parler*, la racine PAR qui ſignifie *action d'exprimer ſes idées par le langage* ou la *Parole*.

Tels ſont quelques-uns de ces mots :

En Celte & en Theuton *Bar*, parole chantante, chant.

En Hébreu, *Bar*, énoncer, déclarer.

En Celte, *Far*, parole.

En Breton *A-var*, parole.

En Allemand, *Mahre*, difcours.

En Irlandois, *Bearla*, parole.

En Hébreu, *De-ber* ou *De-ver*, parole.

En Latin, *Verbum*, mot, parole.

On voit aifément le rapport de tous ces mots, quoique la premiere confonne change prefque toujours, qu'elle foit tantôt P, tantôt B, V, M, F.

1°. Le fens de tous ces mots eft conftamment le même; c'eft toujours *la parole* qu'ils défignent, ou des idées relatives à la parole.

2°. De trois caractères effentiels dont ce mot eft compofé, les deux derniers font les mêmes dans toutes ces Langues, du moins la confonne finale R: c'eft toujours *ar*, ou *er*.

3°. Les confonnes qui occupent ici la premiere place, ces P, B, V, F, M, font des confonnes du même ordre, qui fe prononcent toutes des lévres, & appellées à caufe de cela *labiales*: elle font donc en quelque façon un fon unique, qui ne differe que par le plus ou moins de force; des nuances d'un même fon qui n'empêchent pas de reconnoître dans ce mot un fon conftant; tout

comme

comme les nuances du rouge ou du verd ſont toujours du rouge ou du verd. Ainſi P, B, V, F, M, ſont également la *labiale*, conſacrée avec une voyelle & la conſonne R, à exprimer ce que nous entendons par le mot *parole*.

TROISIÉME PRINCIPE.

Le changement de place de quelques lettres d'un mot, n'empêche pas de reconnoître ſon origine.

Souvent les lettres fondamentales d'un mot changent de place, en ſe tranſmettant d'une Langue à une autre.

Alexander, Alexandre.
October, Octobre.
Dor en Celte, & *Thro* en Chaldaïque; une PORTE.
Glava en Eſclavon & *Calva* en Latin, *Tête*.

Cependant on reconnoît également le rapport de ces mots, parce que la différence qui réſulte de cette tranſpoſition n'eſt pas aſſez

considérable pour prévaloir ſur l'enſemble des autres rapports.

2°. Souvent encore on ajoute une voyelle à la tête des Racines primitives, enſorte que la Lettre qui devoit être la premiere n'eſt que la ſeconde. Ainſi notre ancien mot *Eſtat*, que nous écrivons *Etat*, vint de *Status*, par l'addition de la voyelle *E*.

3°. Souvent auſſi on ajoute des conſonnes à la fin ou au commencement des mots : d'*aure*, oreille : de *ſole*, ſoleil. Nous diſons *doré* au lieu de dire *oré*, en latin *aurato*.

4°. Rien de plus commun que la ſuppreſſion de quelque lettre. De *temps*, on a fait *tems* : de *voſtre*, votre.

5°. Enfin on unit continuellement deux ou pluſieurs mots radicaux pour n'en former qu'un ſeul. Quelquefois on reconnoît ſans peine les mots qu'on a réunis. *Chiendent*, *juſtaucorps*, *portemanteau*, *paſſepartout*.

Souvent on ne reconnoît plus les mots qui ont ſervi à cette compoſition. Soupçonneroit-on ces mots *au*, *alors*, *encore*, *ruban*, d'être des mots compoſés par la réunion de

deux ou trois mots ? rien de plus vrai cependant: *au* eſt pour *al* qui eſt formé de *à le*. *Alors*, vient de *à l'ore* ou *à l'heure*. *Encore*, eſt pour *en ce hore*, en cette heure.

Ruban, mot altéré de *reu band*, eſt composé du mot *bande* & de *reu* qui ſignifie *rouge, éclatant*.

CHAPITRE X.

Régles à ſuivre dans la recherche des Etymologies.

PUiſque la ſcience des Etymologies repoſe ſur un petit nombre de principes clairs & inconteſtables, on peut en ramener la pratique à quelques règles ſimples, déterminées par ces principes & qui aſſureront la recherche des Etymologies & leur donneront la plus grande certitude. Telles ſont les principales de ces règles.

1°. Ne pas s'arrêter aux voyelles des mots pour en reconnoître les rapports.

2°. Ne pas confondre les lettres acceſſoires

d'un mot avec les lettres primitives & fondamentales.

3°. Ramener les mots à des radicaux compoſés ordinairement de deux conſonnes ſéparées par une voyelle forte.

4°. Claſſer tous les mots par familles.

5°. Subordonner au ſens phyſique d'un mot tous les ſens moraux, ſpirituels ou figurés qu'il offre.

6°. Ne ſuppoſer aucune altération dans un mot qu'on ne puiſſe juſtifier par l'uſage & par l'analogie.

7°. Eviter toute Etymologie forcée, ou qui ne porte pas la conviction avec elle.

SECTION SECONDE.

DE L'ORIGINE DU LANGAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Instrument Vocal.

LA connoiſſance d'un Art dépend toujours des Elémens qui le compoſent : on ne ſauroit donc ſe former une juſte idée de l'origine du Langage & du rapport des Langues, ſans connoître leurs premieres cauſes, ſur-tout la nature & les effets de l'Inſtrument vocal, duquel ſe tirent tous les élémens de la parole, ces ſons ſans leſquels il n'exiſteroit point de parole, point de peinture des idées.

L'Inſtrument vocal eſt l'aſſemblage des organes au moyen deſquels l'Homme manifeſte ſes idées par la parole, & ſes ſenſations par la voix & par le chant.

Ces organes ſont en très-grand nombre ;

ils composent un instrument très - compliqué, qui réunit tous les avantages des instrumens à vent, tels que la flûte ; des instrumens à cordes, tels que le violon ; des instrumens à touches, tels que l'orgue, avec lequel il a le plus de rapport ; & qui est de tous les instrumens de musique inventés par l'homme, le plus sonore, le plus varié, le plus approchant de la voix humaine.

Comme l'orgue, l'Instrument vocal a des souflets, une caisse, des tuyaux, des touches. Les souflets sont les poumons ; les tuyaux, le gosier & les narines ; la bouche est la caisse ; & ses parois, les touches.

Cet instrument fournit à l'homme des sons simples, tels que la voix & le chant ; & des sons représentatifs, modifications de la voix, tels que les voyelles & les consonnes.

Organes qui forment la voix, & 1°. des Poumons.

Le premier dégré de la parole est la voix; ce son qui s'échappe de la gorge & de la

bouche, & que peuvent modifier les diverses parties dont l'Inſtrument vocal eſt compoſé ; ce ſon d'où naiſſent les cris, le chant, les voyelles & les conſonnes, tandis qu'il eſt produit lui-même par l'air que chaſſent les poumons.

Les POUMONS qu'on peut comparer à des ſoufflets, rempliſſent toute la capacité de la poitrine ; on y remarque des *artères* qui y portent le ſang, des *veines* qui l'en raportent : & des *nerfs*, principe du ſentiment & du mouvement : ils ſont attachés à des *muſcles*, qui, comme autant de cordes, meuvent les poumons, les mettent en jeu ; & ſont mis eux-mêmes en mouvement par les *nerfs*.

Les MUSCLES ſont des organes deſtinés au mouvement. Il conſiſtent dans un mélange de fibres molles & rougeâtres, de vaiſſeaux, de nerfs & de membranes, entrelacés & formant un tiſſu : ils ſe terminent aux deux bouts par des fibres plus blanches, plus ſolides & plus ſerrées qui conſtituent les attaches par leſquelles les muſcles tiennent aux parties voiſines qu'ils doivent mettre en jeu.

Les NERFS ſont des cordons blanchâtres de différentes groſſeurs, qui partent du cerveau & de la moëlle allongée, ſe répandent dans toutes les parties du corps, ſont le ſiége du ſentiment, & la cauſe de tous les mouvemens des muſcles.

Toutes les fibres qui compoſent ces nerfs & ces muſcles ſont creuſes & remplies de cellules, où nâge un fluide qui a la propriété de s'agiter & de ſe gonfler par un effet de la volonté : alors les vaiſſeaux qui le contiennent s'élargiſſent néceſſairement : dès-lors, ils ſe raccourciſſent, & en ſe raccourciſſant, ils tendent & déplacent toutes les parties auxquelles ils tiennent, d'où réſulte le mouvement des parties du corps.

Les poumons tiennent par leur extrémité inférieure à divers muſcles, dont le principal eſt le DIAPHRAGME ; & par leur extrémité ſupérieure, à un canal qu'on appelle la TRACHÉE-ARTÈRE & par lequel ils communiquent à l'air extérieur.

Le DIAPHRAGME eſt un muſcle très-large & très-mince, qui ſépare la poitrine, du

bas-ventre : il eſt attaché à la derniere des vraies côtes & à toutes les fauſſes.

Ce muſcle & tous ceux qui l'accom-gnent s'élévent & s'abaiſſent continuellement par l'effet du battement du cœur qui ſe dilate & ſe contracte alternativement, & qui produit les mêmes effets ſur toutes les parties molles qui l'environnent & dont les forces ſont en équilibre avec les ſiennes.

Lorſque le diaphragme s'éléve ou ſe contracte, il ſouléve les côtes qui péſent ſur la poitrine: par ce moyen, le bas des poumons ſe rapproche du haut & s'élargit en s'étendant dans le vuide que laiſſent les côtes : alors l'air entre avec facilité par la Trachée-artère dans les poumons & en remplit les vuides.

Mais bientôt les CÔTES, qui ne ſe ſont ſoulevées qu'avec effort, retombent par leur propre poids ; elles abaiſſent le diaphragme, & péſent ſur les poumons qui s'affaiſſent & chaſſent l'air dont ils s'étoient remplis.

Ce double mouvement produit *inſpiration* & *expiration*. L'inſpiration a lieu lorſque les poumons en s'élevant reçoivent l'air ex-

térieur. L'expiration se fait, lorsque les poumons s'abaissent & chassent l'air.

La volonté produit le même effet sur les poumons que le cœur, en agitant le liquide dont les nerfs sont remplis; les nerfs se gonflent, ils pésent sur le diaphragme, & celui-ci sur les poumons : c'est ce liquide qu'on appelle esprits animaux & qui réunissent la chaleur & la rapidité du feu, & de la matiere électrique.

2°. *Trachée-Artère.*

A leur portion supérieure, chaque poumon communique à de petits tuyaux appellés *bronches* qui se réunissent en un seul canal, un pour chaque poumon: ceux-ci s'unissent bien-tôt eux-mêmes en un seul canal qu'on appelle TRACHÉE-ARTÈRE, & où l'air qui sort des poumons est réuni en une seule masse.

Du côté antérieur, ce canal est composé d'une vingtaine de cercles cartilagineux, tandis que par derriere il est composé d'une seule membrane. Au moyen de ces

cercles qui ont plus d'une ligne de largeur & qui tiennent les uns aux autres par des ligamens très-fléxibles, la trachée-artère ſuit tous les mouvemens des poumons ; elle ſe raccourcit ou s'allonge, s'éléve ou s'abaiſſe avec eux.

A la ſuite de la trachée-artère, à ſon extrémité ſupérieure eſt un autre canal beaucoup plus court appellé LARYNX ; placé ſur le devant du cou, il forme le nœud de la gorge, la pomme d'Adam. Son ouverture ſupérieure eſt placée derriere la baſe de la langue, enſorte qu'il reçoit l'air qui vient des narines, de même que celui qui entre par la bouche. Il eſt compoſé de cinq cartilages, unis par des muſcles & par des membranes.

De ces cartilages, l'un eſt placé en avant; c'eſt le plus grand de tous ; & ayant la forme d'un bouclier, il en porte le nom. Celui qui ſert de baſe aux autres, eſt en forme d'anneau : deux en forme d'entonnoir compoſent la portion poſtérieure du larynx : le tout eſt ſurmonté du cinquiéme cartilage

ſait en forme de languette & qui ſert à empêcher les alimens d'entrer dans le larynx ; c'eſt ce qu'on appelle *l'Epiglotte*, parce qu'il eſt ſitué ſur la glotte dont nous allons parler. Tous ces cartilages ſe meuvent au moyen de douze muſcles, qui en allongent ou élargiſſent l'ouverture, qui la raccourciſſent ou la rétréciſſent.

L'extrémité ſupérieure du larynx eſt appuyée ſur l'os *hyoide* placé à la baſe de la langue : il doit ſon nom à ſa reſſemblance avec la lettre U, qui ſe prononçoit *hy* en Grec. Trois piéces le compoſent : celle du milieu porte le nom de *baſe ;* les deux autres, celui de *cornes.* Des ligamens très-forts, attachés à la langue, au larinx, à la mâchoire, &c. le tiennent en place.

Au haut du larynx, entre ſon cartilage antérieur & les cartilages poſtérieurs, dans l'ouverture qu'ils laiſſent entr'eux, ſont des ligamens demi-circulaires qui rétréciſſent cette ouverture, & ne laiſſent à l'air qu'un très-petit eſpace ; cet eſpace s'appelle la *glotte*, & ces ligamens en ſont les *lévres.*

Chacun de ces ligamens ou muſcles, eſt lié en double ſur lui-même & renferme un paquet de fibres ; ils deviennent plus longs & moins courbes à meſure qu'ils ſe tendent ; enſorte qu'ils peuvent s'unir, au point de ne laiſſer aucun paſſage à l'air. Suivant que l'ouverture qu'ils laiſſent eſt plus ou moins grande, il en réſulte des tons différens. Plus ces lévres ſont écartées, plus le ton eſt grave : il devient aigu, à meſure qu'elles ſe rapprochent.

On peut même regarder les fibres qui compoſent ces lévres, comme autant de rubans ou de cordes, que l'air met alternativement en jeu, ſuivant qu'il ſort avec plus ou moins de force, d'où réſultent divers ſons dans l'inſtrument vocal.

Ainſi ſe produit la *voix*, qui n'eſt autre choſe que l'air qui s'échappe des poumons, & devenu ſonore par les froiſſemens qu'il éprouve en ſortant avec effort de la glotte : mais ce ne ſont pas là les ſeuls effets qu'elle éprouve ; car il faut qu'elle devienne *parole*,

CHAPITRE II.

Organes qui forment la Parole.

QUelqu'admirable que ſoit la portion de l'Inſtrument vocal que nous venons de décrire, elle ne compoſe pas en entier cet Inſtrument; & celle qu'il nous reſte à développer n'eſt ni moins admirable, ni moins intéreſſante : c'eſt celle qui eſt formée par la cavité entiere de la bouche, caiſſe de l'Inſtrument vocal; cette caiſſe qui par ſa fabrique & par les divers organes dont elle eſt compoſée, donne lieu à toutes ces modifications de la voix, qui la rendent propre à former les divers langages répandus ſur la Terre & à peindre nos idées de la maniere la plus exacte & avec les couleurs les plus agréables.

Le premier objet que rencontre l'air en ſortant de la glotte, eſt la cloiſon ou le VOILE du palais. C'eſt une toile muſculeuſe

qui s'ouvre & se ferme pour le passage de l'air, de même que pour celui des alimens.

Cette cloison forme sur la racine de la langue une arcade du milieu de laquelle descend un cylindre qui ressemble par sa forme & par sa grosseur, au petit bout du doigt d'un enfant : on l'appelle la LUETTE. Cette partie tient au bord libre du voile, & suit tous ses mouvemens. Le voile lui-même se termine par quatre arcs qu'on appelle les PILIERS du voile : ensorte que la luette peut être comparée à une cloche entre quatre colonnes. Elle sert à briser l'air, à le partager, afin qu'il se distribue plus également dans la capacité de la bouche & qu'il puisse mieux en être modifié.

Lorsque la voix a passé par-dessous les arcades du voile & qu'elle a laissé la luette derriere elle, elle frappe contre la voûte de la bouche, voûte qu'on appelle le PALAIS, & qui est terminée par les dents supérieures. Sa forme concave le rend propre à rassembler l'air qui sort de la glotte & à le réfléchir, tandis que les dents, par leur dureté &

par leur élaſticité naturelle, en augmentent les vibrations & la force.

La voix rencontre enfin les LÉVRES qu'on peut appeller la *porte extérieure de l'Inſtrument vocal.* Leur dextérité & leurs mouvemens divers contribuent beaucoup à varier les ſons de la voix ; tandis que par leur forme agréable & leur beau coloris, elles ornent l'Inſtrument vocal, embelliſſent le viſage, & ſont le ſiége du ſourire & de la perſuaſion.

Dans cette enceinte formée par les lévres, par le palais, par ſon voile & par le deſſous du viſage, ſe promene en liberté un organe eſſentiel à la parole, & qui a donné ſon nom à tout ce qui eſt du reſſort de celle-ci, la LANGUE, agent général du diſcours, qui par ſa ſoupleſſe ſe prête à toute la rapidité de la penſée ; qui par ſa fléxibilité eſt ſuſceptible d'une infinité de formes différentes d'où naiſſent autant de modifications de la voix, & qui tempère par ſon humidité la trop grande viteſſe de l'air : d'ailleurs, par la propriété qu'elle a de s'éloigner ou de ſe rapprocher

procher du palais, elle augmente ou diminue à volonté le vuide que laissent entr'elles les parois de l'instrument vocal : par ce moyen, la voix se répand quelquefois majestueusement dans un vaste palais, quelquefois elle est resserrée entre deux fonds qui lui laissent à peine un passage : ainsi, tour à tour libre & gênée, elle est tantôt douce & lente, tantôt impétueuse & sifflante.

Arrivée enfin sur les bords des lévres, elle s'échappe & s'enfuit, sans que celui qui l'a produite, puisse avoir aucun empire sur elle.

Tous ces mouvemens se produisent par une multitude de muscles, d'autant plus dignes d'admiration, qu'ils contribuent en grande partie à la beauté & aux avantages qui sont propres à la face humaine.

CHAPITRE III.

Comment l'Homme fut conduit à la Parole.

TEL eſt l'inſtrument merveilleux dont la Divinité fit préſent à l'Homme quand elle le forma, & qui devoit lui ſervir à manifeſter ſes ſenſations par des cris, ſes plaiſirs par le chant, ſes idées par la parole. Mais comment l'Homme ſut-il qu'il étoit doué de l'art de la parole? C'eſt qu'il en portoit le ſentiment au-dedans de lui.

S'il végéte comme la plante, s'il ſe meut comme l'animal, & s'il en a les ſenſations, il a en lui une troiſiéme vie, qui n'eſt ni la vie végétale, ni la vie animale; la vie d'*Intelligence*, qui l'éleve ſi fort au-deſſus de tous les Animaux, qu'il eſt impoſſible de les mettre en comparaiſon avec lui.

Mais point d'exiſtence ſans les organes qui lui ſont néceſſaires. Il a donc fallu qu'il ſe trouvât dans l'homme, des organes relatifs à ces trois ſortes d'exiſtence. Si le cœur

avec les artères & les veines sert à la vie végétale, & si les nerfs, les muscles & cette portion du cerveau, qu'on appelle *corps calleux*, servent, au moyen des esprits animaux, à la vie animale, aux sensations & aux mouvemens de toute espéce, d'autres organes servent à la vie intellectuelle, & président à l'application de ces sensations & de ces mouvemens.

Il a donc fallu que l'instrument vocal servît également à manifester les effets de la vie animale ou nos *sensations*, & ceux de la vie intellectuelle ou nos *idées*; qu'il servît non-seulement au cri & au chant, mais sur-tout à la parole. Ne soyons donc étonnés, ni de ce que l'Homme parle, ni de ce que les Animaux ne parlent pas : c'est l'effet nécessaire de leur nature diverse.

La Providence auroit manqué son but, si elle n'eût pas mis dans l'homme un instinct aussi essentiel à notre être que la parole ; si cet instinct n'en eût fait une partie essentielle ; s'il n'eût pas constitué sa vie intellectuelle.

La manifeſtation de nos idées par la parole eſt ſi néceſſaire, que nous recherchons avec ſoin tous les moyens propres à ſuppléer aux obſtacles qui s'y oppoſent, & que nous perfectionnons le langage & par le geſte & par l'écriture : effets de cette vie d'intelligence, qui nous rend induſtrieux à ſaiſir toutes les reſſources par leſquelles elle peut ſe manifeſter.

CHAPITRE IV.

Des SONS, effet de l'Inſtrument vocal conſidéré comme Inſtrument à vent.

L'AIR ſorti de la poitrine, & qui a reçu une modification ſonore en paſſant à travers la glotte, va recevoir de nouvelles modifications en s'échappant à travers les lèvres : il s'étoit étendu dans la cavité de la bouche, il ſe reſſerre de nouveau au paſſage des lèvres ; & comme celles-ci, par leur plus ou moins d'ouverture, ne le laiſſent ſortir ni avec la même abondance, ni avec

la même force, ſa qualité ſonore ſe charge de diverſes modifications, comme s'il paſſoit par des tuyaux organiques plus ou moins ouverts.

Ces modifications s'appellent SONS; c'eſt en effet la maniere dont l'air vocal *ſonne* à nos oreilles : on les appelle auſſi VOYELLES, comme étant l'effet de la voix; mais nous réſervons ce dernier mot pour les *ſons écrits*.

Comme l'ouverture de la bouche eſt ſuſceptible d'un très-grand nombre de gradations, il exiſtera néceſſairement un très grand nombre de ſons. On peut cependant les réduire à un petit nombre de ſons fondamentaux qui formeront entr'eux une octave priſe dans la nature, puiſque l'inſtrument vocal eſt une vraie flûte, & que toute eſpéce d'harmonie eſt renfermée dans l'octave.

Le plus haut des ſept ſons qui compoſent cette octave, ſe prononce par la plus grande ouverture poſſible de la bouche; & le plus bas, par la plus petite ouverture poſſible : le premier eſt A, l'autre eſt OU : tous les autres ſons ſe trouvent entre ces deux; tels

que Æ des Latins, ou notre E extrêmement ouvert ; notre E ordinaire, prononcé du milieu de la bouche ; I, O & U, qui ne peuvent ſe prononcer que par l'allongement de la bouche, qui ſe ferme de plus en plus.

Ces ſept ſons ou voyelles furent appellés chez les Anciens, ESPRITS, parce qu'ils ſont l'effet du ſoufle, qu'on appelloit *eſprit.*

Telle eſt la propriété des ſons, qu'ils peuvent durer auſſi long-tems que dure l'expiration de la poitrine qui les forme, puiſqu'ils ne ſont autre choſe que l'air fourni par cette expiration & modifié par les lévres.

Ils ont encore la propriété de ſe prononcer de diverſes manieres.

1°. Avec beaucoup de douceur, du milieu de la bouche.

2°. Du fond du goſier, en aſpirant avec force.

3°. En les terminant par un léger ſon naſal.

4°. Ils ſont ſuſceptibles d'une prononciation lente & d'une prononciation briéve,

qui en fait deux féries différentes.

Ainfi chaque fon peut former cinq mots différens.

Ces fons s'affocient deux à deux pour former un fon compofé de celui des deux ; ce qui conftitue une nouvelle fuite de fons appellés DIPHTONGUES.

Tel eft notre fon *oi*, qu'il ne faut pas confondre avec les fons fimples écrits par deux voyelles, tels que *au* &*ou*, mis très-mal à propos au rang des diphtongues.

CHAPITRE V.

Des Intonations, effets de l'Inftrument vocal, confidéré comme Inftrument à touches.

COMME l'inftrument vocal eft en même tems un inftrument à touches, il en réfulte des modifications fort différentes de celles que nous venons d'examiner. Celles-ci naiffent de la preffion de deux parties de l'inftrument vocal l'une contre l'autre, & de

l'explosion de l'air qu'on entend au moment où ces deux parties se séparent.

Nous appellerons TOUCHES, les parties de l'Instrument vocal qu'on presse pour en tirer de pareilles modifications de la voix : INTONATIONS, les modifications qui en résultent : & CONSONNES, les lettres qui les représentent.

Il y aura au moins deux fois autant d'Intonations que de Touches, parce qu'on peut appuyer fortement ou légèrement, d'où résultent des modifications différentes ; & comme l'Instrument vocal est composé de sept Touches, il y aura quatorze Intonations, qui jointes aux sept Voyelles ; forment une étendue de XXI modifications dans l'Instrument vocal.

Ces quatorze Intonations sont :

P & B, produites par les lévres ; ou, Touche *LABIALE*.

T & D, produites par les dents supérieures ; ou, Touche *DENTALE*.

N & M, produites par le nez ; ou, Touche *NASALE*.

R & L, produites par la langue ; ou, Touche *LINGUALE*.

K & G, produites par la gorge ; ou, Touche *GUTTURALE*.

S & Z, produites par la langue qui ſe rapproche du palais ; ou, Touche *SIFLANTE*.

CH (1) & J, produites par la langue qui s'éloigne du palais ; ou, Touche *CHUINTANTE*. (2)

De ces Touches réſultent par leur mélange avec des voyelles ou avec l'aſpiration,

(1) On voit ici deux caractères pour un ſeul ſon. C'eſt un défaut dans toute Langue, & il n'eſt que trop commun dans la nôtre. On pourroit éviter celui-ci, en employant pour le peindre un C couché ⌒, comme nous l'avons déja propoſé dans notre Volume ſur l'origine du Langage & de l'Ecriture.

(2) Ce mot, inconnu juſqu'à nous, peint ſi parfaitement la prononciation de CH, que nous n'avons pu nous refuſer à en enrichir notre Langue, & à en faire le nom de cette touche qui nous manquoit. Nous prendrons la même liberté toutes les fois que notre Langue ne nous fournira pas les mots indiſpenſables pour exprimer des idées fondamentales. Ainſi nous allons employer au chapitre ſuivant les Verbes *chuinter* & *labialiſer*.

des intonations composées. Telles dans la Langue Françoise ;

F & V, produites par le mélange de l'intonation labiale avec l'aspiration.

L mouillée ou *ill* } produites par le mélange des intonations L & N avec le son de l'*i*.
N mouillée ou *gn* }

Quelquefois deux intonations s'unissent entr'elles pour en former une troisieme, tel est notre X composé de *C* & *S*.

De-là, des variétés très-nombreuses entre tous les Peuples à l'égard de leurs intonations ; chacun se livrant pour ces compositions à son génie, à ses besoins, au goût qu'il a pour certains sons, de préférence à d'autres.

CHAPITRE VI.

Des Modes de l'Instrument Vocal.

NOUS venons de le dire ; tous les Peuples n'ont pas un même penchant à faire un usage pareil des sons & des intonations que fournit

l'inſtrument vocal ; les uns ont un goût de préférence pour les uns, & d'autres pour d'autres. Dès-lors on peut diviſer les Peuples à cet égard en pluſieurs claſſes ; les uns qui aſpirent, d'autres qui ſiflent, des troiſiémes qui *chuintent*, des quatriémes qui *labialiſent*, &c. ſuivant qu'ils font dominer dans leur langue le ſon qu'ils adoptent de préférence.

Il réſulte de-là, que les mots uſités également par ces Peuples, prendront chez chacun la nuance particuliere à ces Peuples ; & qu'ainſi un même mot revêtira pluſieurs modifications différentes. C'eſt ce que nous appellons les *MODES* de l'Inſtrument vocal (1). HAL, par exemple, qui ſignifie *ſanté* &

---

(3) Par la même raiſon que nous avons recours à des mots nouveaux pour exprimer nos idées, quand la Langue ne nous en fournit pas, nous prenons dans un ſens nouveau ceux qu'elle nous fournit lorſque ce ſens eſt analogue à celui qu'offrent déja ces mots. Ainſi en employant le terme de *Modes* pour les diverſes manieres de prononcer en uſage chez chaque Peuple, nous en faiſons une application particuliere, mais parfaitement analogue au ſens que ce terme offre dans le langage de la Muſique, qui employe ce mot

ſalut, ſe prononce ſuivant les Peuples qui ſe ſervent de ce mot : HAL, SAL, MAL, WAL, FAL, FEL, WEL, &c. Les Latins en firent trois familles différentes : *FEL-ix*, heureux; *SAL-us*, ſalut ; *VAL-ere*, être en bon état, en bonne ſanté.

Ces Modes proviennent de la facilité extrême qu'on a de prononcer également de l'extrémité extérieure de l'inſtrument vocal, de ſon extrémité intérieure, du milieu de la bouche, &c. enſorte que, ſuivant que la voix fait effort ſur l'un ou ſur l'autre de ces points, la prononciation eſt différente.

Ils proviennent encore de la diverſité que le climat apporte à la prononciation. Dans les contrées où l'air eſt brûlant & où le ſang coule avec impétuoſité, les fibres de l'inſtrument vocal ſe dilatent davantage & ont plus de jeu : la bouche s'ouvre donc plus facilement, elle fait plus d'effort ſur l'ex-

---

pour déſigner les diverſes manieres de chanter ou de compoſer des piéces de Muſique ; tels étoient le Mode *Dorien*, le *Lydien*, le *Phrygien*, &c.

trémité intérieure ; on *aſpire* donc.

Dans les contrées où le froid eſt rigoureux, où tout mouvement eſt rallenti, où toutes les fibres ſont reſſerrées, la bouche s'ouvre beaucoup moins, on prononce du devant de la bouche, on *ſifle* plutôt qu'on ne parle.

Dans les montagnes où les poumons ſont plus exercés que dans les plaines, la prononciation eſt beaucoup plus rapide.

Ceux qui vivent dans l'abondance & dont les mœurs ſont douces & aiſées, ont une prononciation douce & amollie ; ils fuient les ſons âpres & fortement prononcés des Peuples plus groſſiers.

Chez un même Peuple, la prononciation change avec les mœurs : nous ne pourrions ſoutenir celle de nos Peres du quinzieme ſiecle ; elle nous paroîtroit infiniment trop rude.

Le célébre *Henri* ETIENNE ſera notre caution. « Et du language de nos prédéceſ-
„ ſeurs, dit-il dans ſon Apologie pour He-
„ rodote (T. II. p. 28 & ſuiv.), qu'en di-

„ rons-nous? Quelles penſons-nous qu'eſ-
„ toyent les oreilles d'alors qui portoyent
„ patiemment Mon frere Piarre? Mon frere
„ Robart? La place Maubart? Et toutesfois
„ noſtre Villon, un des plus éloquens de ce
„ temps-là, parle ainſi. Voilà exemple du
„ language auquel on prenoit plaiſir de faire
„ la grand'bouche, à la façon de ceux d'en-
„ tre les Grecs qui eſtoyent nommez Doriens
„ & de ceux d'entre les François qui ſont
„ nommez Sauoyars. Or au contraire on a
„ veu une ſecte de certains contrefaiſeurs de
„ petite bouche, qui faiſans conſcience de
„ dire François, Anglois, diſoyent Francès,
„ Anglès. Et encore pour le iourd'hui ſe
„ trouvent des Courtiſans qui affectent ceſte
„ prononciation, s'accommodans en cela à
„ quelques mignardes & non à la raiſon. Car
„ il eſt certain que ceci eſt venu premiere-
„ ment des femmes qui avoyent peur d'ou-
„ urir trop la bouche en diſant François &
„ Anglois. Comment qu'il en ſoit, ie ne
„ penſe point que ni elles ni les hommes
„ qui les enſuivent, puiſſent rendre au-

„ cune raiſon de ceſte prononciation, non
„ plus que la damoiſelle Sauoyſienne euſt
„ peu rendre raiſon de ſon Chanter magni-
„ fiquet, qu'elle diſoit pour Chanter Magni-
„ ficat, penſant éuiter le vice de ſon lan-
„ guage naturel, qui eſt de mettre A au lieu
„ de E. Et ne peuvent ces mignars & mi-
„ gnardes alléguer pour défenſe la Langue
„ Italienne, entant qu'elle dit Franceſe &
„ Franceſi, ſinon qu'ils vueillent faire ce
„ tort à leur Nation, de dire qu'ell'ait ap-
„ pris ſon nom des Italiens.

Il avoit déja dit dans ſon Diſcours Préli-minaire (p. XXXIX.) « Je ne ſai où deſormais
„ on ſe pourra fournir de Language François
„ qui ſoit mettable partout, veu que de iour
„ en iour les bons mots ſont deſcriez entre
„ ceux qui s'eſcoutans pindarizer à la nou-
„ uelle mode, barbarizent aux oreilles de
„ ceux qui ſuiuent l'ancienne. »

On voit par-là que vers la fin du ſeizieme ſiecle, il ſe fit une grande révolution dans la Langue Françoiſe, & que ſa prononciation s'adoucit ſinguliérement : que les mots

en *a* ſe changerent en *e*, & que la plûpart de ceux où *oi* ſe prononçoit auſſi fortement que dans *Suédois*, ſe prononcerent en *é*, enſorte que le nom des *François* n'eut plus le même ſon que le nom du Roi *François*.

Cette prononciation adoucie fut dûe aux Italiens qui ſuivirent en France la Reine Catherine de Médicis, & qui y apporterent en même tems leurs mœurs. C'eſt alors, comme nous l'apprend le même Auteur dans ſon Diſcours Préliminaire (p. xxx. & ſuiv.) que les Dames commencerent à mettre du fard, à porter des robes à falbalas, & à avoir la gorge découverte.

C'eſt ainſi qu'une partie des Grecs changerent de prononciation à meſure qu'ils ſe civiliſerent; & que les Ioniens & les Athéniens prononcerent en E, les mots que les Doriens Montagnars & agreſtes continuerent de prononcer en A.

Les Langues qui paroiſſent ſi diverſes, ne doivent la plus grande partie de leurs différences qu'à cette diverſité de prononciation; enſorte qu'on eſt déja fort avancé dans

dans l'étude des Langues, lorſqu'on ſait reconnoître leurs rapports à travers cette différence de prononciation.

Tels ſont les principes ou loix générales d'après leſquelles on peut comparer ces diverſes prononciations.

I. La voyelle d'un mot primitif change ſans ceſſe, en s'affoibliſſant & deſcendant des ſons les plus forts aux ſons les plus doux. A ſe changeant en E; E, en I; I, en U, &c. *Manus*, main. *Ebur*, yvoire.

Skim en Anglois, *ecume* en François. Le mot *nom* ſe prononce *name* en Allemand, *noun* en Anglois, *nimi* en Finlandois.

II. La voyelle ſe place avant ou après la conſonne qui forme avec elle le même mot; ainſi lorſque les uns diſent *Ab*, *Am*, pour Pere & Mere, d'autres prononcent *Pa* & *Ma*.

III. L'aſpiration ſe change en ſimple voyelle, ou s'adoucit par une conſonne. *HAB-ere*, *Av-oir*. *HORD-eum*, *ORG-e*.

Hardes, en langue d'Oc, F*ardes*.

Hodiernus, Moderne.

Huper des Grecs, en Latin *ſuper*, ſur.

IV. Quelques voyelles ſe changent également en conſonnes, U & OU en V; I en J & G; U en L.

On a dit *Ouarus* & *Varus*; *Ouirgile* & *Virgile*; *Ioupiter* & *Joupiter* ou *Jupiter*.

Ce que les Anglois appellent *war*, *wage*, *ward*, nous le prononçons *guerre*, *gage*, *garde*.

De *vulpes*, renard, les Italiens ont fait *golpe*, & les François du quinzieme ſiécle l'appelloient *goupil*.

Nous diſons *Haut* & *Alteſſe*, *ſou* & *ſolder*. Une *Faux* & *defalquer*: *ſel* & *ſaumache*; mots où L & U ſont mis ſans ceſſe l'un pour l'autre.

V. Les intonations d'une même touche ſe ſubſtituent les unes aux autres.

Les labiales *B*, *P*, *V*, *F*, *M*, ſe mettent ſans ceſſe les unes pour les autres: de même les Dentales, *D*, *T*, *DZ*, *S*, &c. Nous en avons déja vu quelques exemples ci-deſſus.

Il en eſt de même des Linguales.

Lusciniola, Rossignol.

Peregrinus, Pelerin.

Ulmus, Orme.

Turban, du Turc *Dulbent.*

Il en est de même pour toutes les autres touches.

VI. Les intonations d'une touche se substituent souvent aux intonations d'une autre touche, lorsque ces touches ont quelque rapport entr'elles, ou qu'elles sont voisines l'une de l'autre.

Gaudere, jouir.

Gamba, Jambe; & ingambe.

Platea, Place.

Camera, Chambre.

Cabalus, Cheval.

Draco, Dragon.

Ces Principes ou Loix ont lieu dans toutes les Langues, quelles qu'elles soient, & en tout tems & en tout lieu : ils sont la base de toute recherche étymologique & de toute comparaison de Langues.

Ceux qui desireront les voir appliqués à au plus grand nombre d'exemples, & à des

exemples pris dans une multitude de Langues, trouveront de quoi ſe ſatisfaire dans le Volume du Monde Primitif, où nous traitons de l'Origine du Langage & de l'Ecriture, depuis la page 152, juſqu'à la page 260.

CHAPITRE VII.

Valeurs aſſignées aux Sons ſimples ou primitifs.

L'ORIGINE des mots n'eſt pas difficile à trouver; ils naiſſent des ſons & des intonations de l'Inſtrument vocal; ce furent-là les Elémens du Langage; on ne peut les chercher nulle autre part. Les ſons furent deſtinés par leur nature à peindre ou à déſigner les ſenſations; & les intonations devinrent également, par leur nature abſolument différente de celle des ſons, la peinture des idées. Enſorte que tous les mots ſe ſubdiviſent en deux grandes Claſſes; mots qui peignent les ſenſations, mots qui pei-

gnent les idées; & ces Claſſes ſe ſubdiviſent en d'autres, relatives aux ſenſations & aux idées. Ainſi, on voit les mots ſortir de la Nature & s'étendre avec les connoiſſances, tandis qu'ils ſe ramenent tous à ces premiers élémens ſans leſquels il n'exiſteroit point de langage.

Le ſon A, le plus haut de tous, déſigne l'état dont on eſt affecté, ce qui nous eſt propre, par conſéquent ce qu'on poſſéde, ce dont on jouit; de même que la domination & la priorité.

De-là ces expreſſions Françoiſes :

Il A *une groſſe fiévre*, où A déſigne l'état dont on eſt affecté.

Il A *de grands biens*, où A déſigne ce qu'on poſſéde.

Cet Equipage eſt A *la Reine*, où A déſigne la propriété.

Il A *écrit*, où A déſigne qu'on eſt parvenu à l'état auquel on aſpiroit, relativement à l'écriture.

Il en eſt de même de la plûpart des autres Langues.

Le ſon HÉ extrêmement ouvert, qui s'écrit auſſi H, AI, Æ, & dont l'aſpiration s'adoucit en *khé*, *ghé*, *qué*, &c. ſignifia la *vie*, & tout ce qui ſert à l'entretien de la vie, comme les champs, la terre, les plantes, &c.

Le ſon E déſigne tout ce qui eſt relatif à l'exiſtence, à la qualité d'être. De-là, le verbe E, d'où le François, *il eſt*, *être*, &c.

Le ſon I, prononcé ſouvent EI, AI, ſignifie la main, le toucher; & toutes les idées qu'emporte celle de main, *puiſſance*, *protection*, *aide*, *poignée*, *aîle*, &c.

Le ſon O, cri de l'admiration, devint le nom de la lumiere, une des ſenſations les plus flatteuſes: il devint également le nom de tout ce qui cauſe cette ſenſation, du *feu*, du *ſoleil*, des *yeux*, & du ſens de la *vue*.

Le ſon U, qui peint l'action d'attirer les liquides, de humer, ſervit à déſigner l'eau, l'humidité, les humeurs, l'action même de humer. Ce ſon s'eſt changé tantôt en *hy*, tantôt en *o*; de-là *hydre* & *hydropiſie*, dont l'un déſigne un ſerpent des eaux, & l'autre une maladie cauſée par les eaux.

Le ſon OU, qui peint le bruit des vents, tout ce qui agite l'oreille, déſigne l'oreille, le ſens de l'ouie, les vents, les vagues, &c. (1).

Ainſi les ſons deviennent la baſe d'un Vocabulaire très-étendu qui renferme les premieres connoiſſances de l'homme, ces connoiſſances phyſiques & naturelles qui tiennent à ſon bien-être & à ſa conſervation, & ſans leſquelles il ne ſeroit rien, il ne pourroit acquérir aucune perfection.

On y voit en même tems de quelle maniere l'homme embraſſe, ſous une même dénomination, des objets très-différens en eux-mêmes, mais rapprochés par leur uſage; enſorte que l'homme dut mettre entr'eux dans la parole, cette union étroite par laquelle ils ſe préſentent tout à la fois à lui; & par laquelle il les ſaiſit du même coup-d'œil. Qu'on ne ſoit donc pas étonné de

(1) Obligés de nous reſſerrer ici ſur tous ces objets, on trouvera les plus grands détails à ce ſujet dans notre volume ſur l'Origine du Langage & de l'Ecriture, pag. 288-327.

trouver dans le Tableau des ſons, les ÉLÉMENS, le feu, l'air, la terre & l'eau; les SENS, le toucher, la vue, le goût, l'odorat & l'ouie; les PARTIES du corps qui ſont le ſiége des ſenſations, l'œil, la main, l'oreille, le nez ou la bouche; l'HOMME lui-même baſe de toute connoiſſance. Ces objets ne formant qu'un tout, liés entr'eux par les rapports les plus étroits & les plus ſenſibles; ſe préſentant toujours enſemble, devoient néceſſairement ſe peindre tous par des traits communs, qui miſſent dans la parole les mêmes rapports qu'ils offroient dans la Nature.

Il eſt vrai que pluſieurs des mots qui forment ce Tableau intéreſſant, ont éprouvé diverſes altérations : que ces voyelles, d'abord aſpirées, ont ſouvent perdu leurs aſpirations, ſe ſont ſouvent terminées par le ſon nazal, ou par le ſon guttural, ou même par la linguale R : que plus ſouvent encore leur aſpiration s'eſt adoucie en K, ou G, &c. Mais ces altérations, dont aucune n'eſt arbitraire, toutes l'effet de l'inſtrument vocal, toutes

aſſujetties au calcul, ne changent rien aux rapports de ce Tableau & aux conſéquences qui en réſultent.

CHAPITRE VIII.

Valeurs aſſignées aux Intonations ſimples ou primitives.

LES idées étant d'une nature abſolument différente des ſenſations, ne purent être peintes par les mêmes ſignes; & comme les ſons peignoient les ſenſations, les intonations peignirent les idées : il ne feroit pas même difficile de faire voir qu'il regne entre les ſons & les intonations, les mêmes différences qu'entre les ſenſations & les idées : auſſi la Nature qui doua les animaux de ſenſations & non d'idées, leur donna les ſons & leur refuſa les intonations.

Mais toute eſpèce d'idées ne pourra pas être peinte par quelqu'intonation que ce ſoit: cela ſuppoſeroit que les idées n'ont rien qui les diſtingue, & que les intonations réuniſ-

ſent toutes, les mêmes propriétés & dans le même dégré : deux ſuppoſitions également abſurdes.

Que firent donc les hommes à l'égard du langage ? Ils l'aſſortirent à leurs idées.

Les idées agréables furent peintes par des intonations agréables ; les idées rapides, par des intonations rapides ; les lentes, par des lentes ; celles dont les qualités étoient contraires à celles-là, furent peintes par des intonations qui contraſtoient avec celles-là. Tel fut le premier mobile qui forma les Langues, d'où naquirent les premiers mots, qui ſe diverſifierent enſuite à l'infini en ſe combinant les uns avec les autres.

La touche LABIALE, la plus aiſée à mettre en jeu, la plus douce, la plus gracieuſe, ſervit à déſigner les premiers Etres que l'homme connoit, ceux qui l'environnent & auxquels il doit tout, ceux qu'il aime de préférence ; de-là tous ces mots enfantins, *papa*, *maman*, *fanſan*, *bonbon*, *baiſer*, *poupée*, *beau*, *bon*, *bien*.

On s'en eſt ſervi également pour déſigner

la *bouche* & tous les effets de la bouche, tels que le *boire*, le *manger*, le *parler*, le *respirer*, & cela dans toutes les Langues, parce que toutes ont été puisées dans la Nature.

Ainsi cette seule touche devint la source d'une prodigieuse quantité de mots, & en est la cause étymologique.

La touche DENTALE differe entiérement de celle-là. Comme les dents sont aussi fermes que les lévres sont mobiles & flexibles, les intonations qui en proviennent sont aussi fortes, aussi sonores, aussi bruyantes que les intonations labiales sont douces & légères. La langue, qui d'abord appuie sur les dents & s'en éloigne ensuite brusquement & avec force, oblige la bouche à s'ouvrir le plus qu'il est possible, & à laisser un champ libre à l'explosion de l'air qui se fait ainsi avec la plus grande force.

Les intonations qui en résultent deviennent ainsi naturellement la peinture de tout ce qui est sonore & bruyant; de-là, une multitude de mots primitifs & puisés dans

la Nature. C'eſt par cette touche qu'on *tonne*, qu'on *retentit*, qu'on *étonne*, qu'on *donne* le *ton*; par elle on déſigne les inſtrumens bruyans, les *tambours*, les *tymbales*, les *timpanons*, les *trompettes*; de-là, les mots *timpan*, *tintin*, *tact*, *touche*, *intonation*, &c. Par elle, on anime les chiens à la chaſſe, la voix retentit au loin, elle perce l'immenſité des forêts.

C'eſt ainſi que la Nature a pourvu à tous les beſoins de l'homme, & que celui-ci éprouve ſon ſecours ſans étude & ſans ſoins; l'homme ſuit ſes impreſſions, ſans s'en douter; mais ſi lorſqu'il vient à réfléchir ſur les avantages qu'il en retire, il ne reconnoît pas que c'eſt à elle qu'il en eſt redevable, ou s'il s'imagine que ces obſervations ſont de pures chimères, c'eſt un ingrat qui ne mérite pas le nom d'Etre ſenſible & obſervateur.

Il n'eſt pas étonnant que de cette propriété diſtinctive de la touche dentale, ſoient nés les noms des objets vaſtes & dominans, des maſſes amoncelées par *tas*, de *tout*, *tant*, *domi-*

ner, *dôme*, *dune*, *toît*, &c. De tout ce qui *pro-tège*.

Et qu'on en ait fait le nom même des *dents*.

L'intonation linguale L désigne les mouvemens doux, les objets dont la marche est continue & tranquille, tout ce qui est limpide & clair ; tandis que sa forte, l'intonation linguale R, désigne les mouvemens rudes & forts, les objets bruyans, ou dont la marche va par sauts, par secousses, ceux qui sont escarpés ; tels sont les mots *roue*, *roc*, *rocher*, *ravine*, *rapide*, *rude*.

La touche GUTTURALE consiste dans la gorge, canal long & étroit ; & afin de faire entendre les intonations dont elle est susceptible, il faut que la voix creuse profondément, puisqu'elle doit sortir du fond du gosier, portion la plus reculée de l'instrument vocal.

On peint donc par ces intonations tous les objets en forme de canaux, tous les objets creux & excavés, tous les objets de long cours comme les canaux ; de-là ces mots,

canal, *canne*, *col*, *cours*, *cap*, *cave*, *cavité*, &c. Les noms même de *gorge*, *gosier*, &c.

Ceux qui aimeront de plus grands détails sur ces objets, trouveront de quoi se satisfaire dans l'Ouvrage déja cité pag. 328-349.

CHAPITRE IX.

De quelques autres manieres de former des mots.

LE rapport des sons & des intonations avec la Nature, ne fut pas suffisant pour peindre l'ensemble des idées ; il fallut donc recourir à d'autres sources de mots, aussi simples, aussi naturelles, & dans lesquelles l'homme fût toujours imitateur.

Le premier de ces moyens fut d'imposer des noms aux objets animés ou inanimés, en imitant les cris des uns & les bruits de tous. C'est ce qu'on appelle *onomatopée* ou *formation de mots*. Tels furent les noms du *bœuf*, du *corbeau*, du *coq*, de la *cigale*, &c. Tels les mots *tric-trac*, *taffetas*, *bouffée*.

Le second moyen fut d'associer deux ou

plusieurs intonations ensemble, afin d'exprimer par cette union des idées qu'elles ne suffisoient pas à exprimer seules. Ainsi L & R se font précéder de presque toutes les autres intonations; nous avons des mots en *bl*, *cl*, *gl*, *fl*, *pl*, en *br*, *cr*, *gr*, *fr*, *pr*, & qui tiennent plus ou moins de la nature de L & de R, tels que *glisser*, *fluide*, *fleur*, *pleur*, *effroi*, *grincement*, *cri*, &c.

La réunion de *S* & *T* ou *ST*, dont la premiere est une siflante, & la seconde une dentale; ensorte qu'une intonation extrêmement mobile & rapide se trouve unie à la plus fixe des intonations; cette réunion, dis-je, forme une multitude de mots qui désignent tous un Etre permanent ou *stable*.

Le troisiéme moyen fut de réunir deux ou plusieurs mots en un seul, afin d'exprimer des idées composées : tels sont nos mots *aujourd'hui*, qui est un composé de cinq autres, *maintenant*, *passe-droit*, *outremer*, *rejetter*, *défaire*, *parfait*. On peut poser en principe que tout mot de deux syllabes, est un mot composé, & qui réunit deux idées

différentes pour n'en former qu'une ſeule.

Le quatriéme & dernier moyen fut de déſigner les Etres non-matériels, par les mêmes mots qui indiquoient déja les Etres matériels. Ainſi, le mot eſprit, qui ſignifioit la reſpiration, objet matériel ou ſenſible, déſigna enſuite la faculté de penſer, qui n'eſt pas un être ou une faculté matérielle ou ſenſible.

Et l'on attribua aux êtres non-matériels les mêmes qualités qu'aux êtres phyſiques. On dit un ESPRIT *vif*, *ardent*, *impétueux*, *bouché*, comme s'il étoit un feu, du vent, ou un canal. Le cœur fut *tendre*, *dur*, *volage*, comme s'il étoit une plante ou un papillon.

Il ne ſuffiſoit pas d'avoir trouvé le moyen de peindre les idées des objets phyſiques & moraux ou intellectuels ; il falloit encore trouver celui d'exprimer les idées négatives, de peindre des objets qui ne ſont pas. Ici, l'homme ne ſe manqua point à lui-même. Il eut même deux méthodes au lieu d'une.

Tantôt, il peignit à contreſens le même objet ; tantôt, il ſe contenta de ſubſtituer une intonation foible à une intonation forte.

A,

A, mis à la fin d'un nom, marquoit l'existence ou la possession d'un objet. *A*, mis à la tête de ce même nom, en marqua la non-existence, la privation. Ce fut sur-tout la méthode des Grecs.

IN, à la fin d'un nom, marquoit l'existence, l'étendue, la réalité; à la tête, il désigna la non-existence, la privation; comme dans *in-utile*, *in-juste*, *im-matériel*, *in-formé*.

L'intonation & la voyelle fortes étant consacrées à l'objet positif, l'intonation & la voyelle foibles le furent à l'objet négatif, à la privation. Ainsi le Latin *gel-idus*, qui désigne la qualité d'être froid, gelé, n'est que la foible de *cal-idus* ou *cal-dus* qui signifie l'opposé. Nos mots François, *gelée* & *chaleur*, viennent également de la même racine, & par opposition. Il falloit qu'il y en eût entre les mots, puisqu'il y en avoit entre les idées. Cette méthode par conséquent étoit très-conforme à la nature, & faisoit servir les radicaux à toutes les idées sans les multiplier.

PARTIE II.

DU LANGAGE PEINT AUX YEUX, *ou de l'Ecriture.*

CHAPITRE PREMIER.

Avantages de l'Ecriture.

RIEN de moins durable que la parole ; elle frappe l'air & n'y laiſſe aucune trace ; & ſi elle fait quelqu'impreſſion ſur ceux qui l'entendent, cette impreſſion eſt nulle pour ceux qui ne ſont pas renfermés dans le petit cercle qu'elle parcourt. Les fruits qu'on en retire ne ſont donc que les fruits du moment : cependant, plus elle étoit eſſentielle au bonheur des hommes, & plus il importoit qu'on trouvât les moyens néceſſaires pour en étendre les heureux effets. Comment ſe ſouvenir d'une multitude d'inventions utiles & néceſſaires, ſi l'on ne pouvoit fixer ſes idées hors de ſoi, & les tracer d'une maniere qui

les rappellât toujours ? A quoi bon inventer les Sciences & les Arts, composer les leçons les plus instructives, décrire en vers harmonieux les vérités les plus consolantes, dresser des Loix sages, gage & lien de la félicité publique ; si, pour conserver ces fruits du génie de l'homme, on est réduit au seul secours de la mémoire & de la tradition ; si ces travaux merveilleux de l'esprit humain ne peuvent servir qu'à la génération présente, & même à celle-là seule qui est rassemblée en un lieu ?

Mais telle est l'industrie & l'habileté de l'homme, que ce moyen il le trouva, quelque difficile qu'il nous paroisse, & quoique nous n'appercevions pas comment il put en venir à bout ; que nous sachions encore moins dans quels tems & en quels lieux il l'inventa.

Ce moyen admirable d'éterniser ses pensées & de les faire passer à tous les tems & à tous les lieux, c'est l'ECRITURE ; cet Art qui parle aux yeux, qui peint à la vue ce que les sons peignent à l'esprit par l'entre-

mise de l'ouie, qui est aussi fixe que la voix est fugitive, qui subsiste tandis que ceux dont elle est l'ouvrage, sont descendus depuis plusieurs siécles dans la nuit du tombeau; cet Art qui perpétue les Sciences, qui en facilite l'acquisition, qui fait que les connoissances des tems passés servent à perfectionner celles du tems présent, & qu'elles serviront toutes ensemble de base à l'édifice immense qu'en formeront les tems futurs.

CHAPITRE II.

Ténébres répandues sur son origine.

CEPENDANT, tout ce qui regarde l'origine de cet Art, est une suite de problêmes plus obscurs, ou plus difficiles à résoudre les uns que les autres: on ignore jusqu'au tems & aux lieux qui le virent naître: tout sembloit même empêcher qu'on pût jamais éclaircir ces objets.

L'Ecriture n'est connue que de quelques Nations; elle varie prodigieusement chez ceux même qui possédent cet Art; elle se

ſubdiviſe en deux eſpéces, l'alphabétique & l'hiéroglyphique, qui ſemblent anéantir toute eſpéce d'unité, & détruire tout ce qu'on pourroit dire ſur l'origine de l'Ecriture. Il paroîtroit naturel, ſi elle eſt priſe dans la Nature, qu'il n'y en eût qu'une ſeule eſpéce & qu'elle fût connue de tous les Peuples.

Mais l'idée qu'il n'y avoit nul rapport entre ces deux ſortes d'écritures, n'étoit qu'une erreur de plus, & cette erreur étoit un obſtacle invincible pour découvrir l'origine de l'écriture.

CHAPITRE III.

L'Ecriture n'a pu être inventée & ſe maintenir que dans les Etats Agricoles.

MAIS pourquoi conclure de ce que l'Ecriture n'eſt pas en uſage chez tous les Peuples, qu'elle n'eſt pas ancienne & qu'elle n'eſt pas priſe dans la Nature ? Cela ſuppoſe que tous les Peuples auroient reçu & conſervé l'Ecriture, dès qu'elle leur auroit été

connue ; mais l'on n'adopte & l'on ne conserve que ce qui est utile. Que feroient-ils de l'Ecriture, ces Peuples qui sont privés de tous les Arts ; qui habitent des Contrées où ils ne peuvent les exercer ; où tout se refuse au génie & à l'industrie humaine ; où, obligé de courir après sa proie, l'homme chasseur & vagabond ne peut ni s'occuper du lendemain, ni se fixer dans une place pour se livrer à une industrie funeste qui le feroit mourir de faim ?

Ce n'est point eux qui peuvent nous répondre sur des objets qui ne sauroient les intéresser : les Nations agricoles sont les seules qui puissent nous instruire sur ces questions importantes ; ce n'est que chez elles que le génie peut se déployer, & qu'il peut répandre sur les hommes ses heureuses influences. Ce n'est que là, où l'homme assuré de sa subsistance, peut rester en place & penser à perfectionner ses connoissances ; ce n'est que là, où le Possesseur d'un immense terrein, couvert de ses troupeaux, de ses récoltes, de sa famille, de tous ceux qui

travaillent ſous lui & pour lui, & ſoudoyant une multitude de perſonnes, obligé d'être en regle avec tous, & en ſociété avec ſes voiſins, & d'avoir avec eux une correſpondance étroite par des échanges continuels, eſt forcé de mettre à contribution tous les Arts, afin de tirer le plus grand parti de ſa ſituation & des avantages dont il jouit. Obligé ſur-tout de ſuivre de près toutes ſes opérations, de ſe ſouvenir de leurs commencemens, de les lier avec tous leurs effets, afin d'être toujours d'accord avec lui-même, ſa ſituation exige des moyens plus ſûrs & plus durables que ſa ſeule mémoire; qu'il fixe ſes idées d'une maniere inébranlable; & que la mauvaiſe foi ou l'infidélité de cette faculté de l'ame ne puiſſent jamais les ébranler, ou les rendre douteuſes.

Lui ſeul, en effet, a beſoin d'une Ecriture pour ſurvenir à tout ce qu'exige ſon état; pour tenir regiſtre de ſes gens, de ſes troupeaux, de ſes champs, de ſa recette, de ſa dépenſe, de ceux auxquels il doit &

de ceux qui lui doivent ; pour apprendre à tous ceux qui dépendent de lui ce qu'ils doivent faire ; pour prescrire un ordre, des loix, un culte, des cérémonies à tout ce qui forme son empire, & dont les membres augmentent chaque jour ; pour conserver ses observations sur les astres, sur les saisons, sur les meilleures méthodes de faire valoir son terrein ; pour tenir note de ses traités avec tous ses voisins. Telle est la premiere origine de l'Ecriture, telle fut sa premiere & sainte destination.

Ne soyons donc étonnés ni de ce que nous trouvons l'Ecriture chez les Chinois, chez les Phéniciens, chez les Egyptiens, les Grecs, les Chaldéens, les Etrusques, les Hébreux de la plus haute antiquité, ni de ce que nous ne la trouvons que là. Ces Peuples étoient Agriculteurs, ils eurent donc une Ecriture ; ils étoient seuls Agriculteurs, ils eurent donc seuls l'Ecriture en partage ; & elle ne passa chez d'autres Peuples qu'à mesure que ceux-ci devinrent Agriculteurs. A quoi serviroit-elle

en effet chez les Peuples ſauvages & coureurs, qui n'ont nul compte à tenir de quoi que ce ſoit, qui ne labourent ni ne ſement, qui n'ont rien à maintenir, qui diſputent aux Animaux des forêts les fruits de la Nature ?

Long-tems encore, l'Ecriture fut concentrée dans les Chefs de Familles & de l'Empire. Quel uſage en euſſent fait tous les autres, voués aux travaux des champs & dénués de toute adminiſtration ? L'Ecriture ne devint donc commune parmi ceux qui n'avoient point de terres, parmi ceux qu'on appelloit *Peuple* & non *Maîtres*, que lorſque ce Peuple eût acquis de la conſiſtance, qu'il eût fait par ſa multitude, par ſes richeſſes, par ſa force, un Etat dans l'Etat, & qu'il ſentit tout l'odieux d'un avantage qu'on vouloit continuer de poſſéder excluſivement, quoique les circonſtances changées & de nouveaux droits exigeaſſent des uſages nouveaux.

C'eſt par cette même raiſon que les Serfs n'écrivent nulle part, ni en Amérique,

ni en Pologne, ni dans les Montagnes de la Franche-Comté ; qu'ils n'écrivoient ni à Rome, ni dans les anciennes Républiques : de quelle utilité feroit l'Ecriture à ceux qui n'ont aucune propriété ? Jamais, dans aucun cas ne s'eſt ſi bien vérifiée la queſtion, *à quoi cela ſert-il?*

Ajoutons que puiſque les propriétés, territoriale & perſonnelle, amènent à leur ſuite l'Ecriture, l'Ecriture à ſon tour prouve qu'il exiſta par-tout où on en rencontre des traces, une Agriculture, des Etats, une Propriété : elle devient ainſi d'une utilité premiere pour ſe former de juſtes idées des Peuples anciens.

A peine l'homme ſauvage peut-il être regardé comme l'Enfant de la Nature ; elle n'eſt pour lui qu'une marâtre : l'Enfant de la Nature, celui pour lequel elle déploye tous ſes charmes, toute ſa bienfaiſance, c'eſt l'homme agricole ; il eſt le premier à qui elle ait confié le germe des Arts ; ils ſe développerent, dès qu'il commença à défricher un coin de terre, à en faire écouler les eaux, à en extirper les ronces.

C'eſt donc avec raiſon que les Egyptiens firent marcher d'un pas égal l'invention de l'Agriculture, de l'Aſtronomie & de l'Ecriture. Ils regarderent ces trois Arts comme également divins, comme les dons de Mercure.

CHAPITRE IV.

L'Ecriture n'eſt qu'une imitation.

L'HOMME n'invente rien ; mais il imite & il perfectionne : c'eſt de ces facultés que naquit l'Ecriture. On vouloit tranſmettre une idée, mais cette idée peignoit un objet ; on n'eut donc qu'à peindre cet objet, qu'à en tracer la figure, & l'idée fut tranſmiſe ; ainſi on écrivoit par le même moyen qu'on parloit. L'Ecriture, comme le Langage, fut fondée ſur l'imitation : la Nature en fit tous les frais. Tel un Voyageur parvenu dans des Contrées, dont il ignore le Langage, eſt réduit à peindre aux yeux, ce qu'il voudroit vainement faire connoître par des ſons.

Ainſi, un *cercle rayonnant* peignoit le Soleil; un *croiſſant*, la Lune; un *quarré à compartimens*, un enclos ou un jardin; des *traits ondoyans*, les eaux; une *aîle*, la viteſſe & les vents; un *œil*, la vue; une *main*, la force & la puiſſance.

L'Ecriture formoit ainſi une tapiſſerie à laquelle on ne pouvoit ſe méprendre, & tels furent les premiers monumens qu'éleva dans ce genre l'induſtrie humaine. Mais ces tapiſſeries, ces monumens n'étoient élevés que pour l'inſtruction & pour la félicité publique; ils préſentoient les leçons les plus reſpectables, les Ouvrages des Légiſlateurs & des Sages, dépôts précieux de tout ce qui étoit relatif à la Religion, à la Morale, à l'Agriculture, au Gouvernement.

De-là, le nom d'HIÉROGLYPHES ou *Myſtères ſacrés*, donné à ces caractères; & le nom d'*Ecriture hiéroglyphique* que porte cette Ecriture, à cauſe de l'excellence des choſes qu'elle peignoit.

On voit encore de pareils caractères ſur ces Obéliſques fameux de l'Egypte, qui

ornoient les Places publiques & l'entrée des Temples; ſur les Statues Egyptiennes, ſur leurs Canopes ou Vaſes ſacrés, Symboles d'Iſis & de la Nature; ſur les enveloppes des Momies, ces Corps embaumés qui ſubſiſtent depuis plus de quatre mille ans; ſur les murs des Temples même.

Cette Ecriture parfaitement ſemblable au Langage, réuniſſoit un ſens intellectuel au ſens phyſique. Ainſi la figure d'un LION, qui peignoit 1°. au ſens propre & phyſique ce Roi des Animaux, déſignoit 2°. au ſens métaphorique ou figuré le *courage*, la *grandeur d'ame*; la *fierté*, appanage du Lion; 3°. au ſens de métonymie ou de rapport, il déſignoit le *Soleil* comme l'ame de l'Agriculture; enfin, il deſignoit la *Terre* qui réſiſte aux travaux de l'Agriculture ou d'Hercule; de-là, le Lion qui accompagne *Horus*; & cette dépouille du Lion vaincu, qu'Hercule porte toujours.

De même, la figure d'un cœur ne peignoit pas ſeulement cette portion du corps, mais elle peignoit encore au ſens *figuré* l'union, l'a-

mour, les affections du cœur : au sens de *synecdoque* ou d'une partie pour le tout, une personne chérie, l'objet de notre affection : au sens de *métonymie* ou de rapport, de comparaison, la portion qui est au centre, dans le milieu, comme nous disons le *cœur* d'un fruit, d'un arbre, d'un pays, &c. & dans un autre sens de *métonymie*, la demeure fixe & stable d'une Nation agricole; parce que ces Etats forment un corps réuni par une correspondance intime, de la même maniere que les parties du corps sont rassemblées autour du cœur, ne forment avec lui qu'un tout, & ne subsistent que par leur correspondance mutuelle.

De-là, l'usage des anciens Peuples agricoles d'appeller leur pays le *nombril* de la Terre, le *milieu* de l'Univers, l'*Empire du milieu*, usage que conservent encore les Chinois.

Ces divers sens d'une même figure se comprenoient par l'ensemble, aussi parfaitement que nous comprenons par cet ensemble le sens que nous devons assigner aux mots

qui compoſent une phraſe ; & que nous ne nous y méprenons jamais, quelque nombreux que ſoient les ſens de chacun de ces mots.

C'eſt que dans le choix de ces figures, on ſe dirigeoit néceſſairement & conſtamment d'après le Langage, puiſque c'étoit lui qu'on vouloit peindre ; tout comme notre Ecriture eſt toujours calquée ſur le Langage ; & que nous donnons à nos mots écrits, la même valeur qu'à ces mots parlés.

Il en fut de même dans l'Ecriture hiéroglyphique. Si la figure du Lion déſigna le *courage*, c'eſt parce que le nom du Lion (*Leb*) en Oriental, ſignifie également un *Lion* & le *cœur*, le *courage*, l'*ardeur*. C'eſt par la même raiſon que les déſerts & les terres, qui réſiſtent aux vues du Laboureur, furent appellés du même nom *Lab*, dans les Langues Orientales & hiéroglyphiques.

Ces hiéroglyphes, d'abord conformes aux objets dont ils étoient la repréſentation, n'en préſenterent enſuite que le ſimple contour, & ſe réduiſirent inſenſiblement

à quelques traits, enforte qu'on finit par n'en pouvoir reconnoître prefqu'aucune figure. C'eft ainfi que dans les Calendriers, on a réduit les caractères qui peignoient les fept Planettes & les douze Signes du Zodiaque, à des figures qui ne repréfentent prefque plus l'objet qu'elles peignoient dans l'origine. Si deux lignes perpendiculaires, par exemple, unies par deux lignes tranfverfales, repréfentent le Signe des Gemeaux, c'eft par une réduction fingulière du caractère primitif qui repréfentoit deux Jeunes Gens debout fe donnant les bras : ici, chaque ligne perpendiculaire tient lieu d'un Perfonnage ; & chaque ligne tranfverfale, de deux bras qui fe tiennent.

Telle a été également l'origine de l'Ecriture Chinoife, qui paroît fi fingulière & ne reffembler à aucune autre : d'abord hiéroglyphique, ou fimple imitation des objets, fes traits fe font peu à peu fi fort refferrés & dénaturés, qu'ils ne paroiffent plus que l'effet du caprice, & qu'on a peine à fe perfuader qu'ils fuffent imitatifs dans leur origine.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

De l'Ecriture Alphabétique.

On a toujours regardé l'Ecriture Alphabétique comme ayant pris naiſſance en Egypte, & comme ayant été inventée pour être miſe à la place de l'Ecriture hiéroglyphique: mais ces deux ſuppoſitions n'empêchoient pas que l'invention de l'Ecriture Alphabétique ne fût toujours un problême inexplicable.

Puiſque toute Ecriture eſt peinture, ou hiéroglyphique, il en réſulte néceſſairement que l'Ecriture Alphabétique eſt elle-même un aſſemblage de caractères hiéroglyphiques. On n'aura pas de peine à s'en convaincre, lorſqu'on examinera les figures qu'offroit l'Alphabet à ſa naiſſance, & les rapports de leurs objets avec l'organe qui produit le ſon noté par chacune de ces figures, & avec la valeur des mots qu'elles forment. La parfaite correſpondance qui regne entre toutes

ces chofes eft une nouvelle preuve, que tout ce qui eft relatif à la parole fut donné par la Nature ; que l'homme n'a fait que s'y conformer ; & que plus il s'en eft rapproché, plus il a opéré de grandes chofes & avec moins de peine.

C'eft pour démontrer cette correfpondance que nous mettons fous les yeux de nos Lecteurs la Planche II. Elle eft divifée en cinq colonnes. On voit à la premiere le nom des lettres *A*, E, I, &c. A la feconde, la valeur de ces lettres ou les objets qu'elles peignoient à l'oreille, parfaitement femblables à ce que nous en avons dit ci-deffus (*Part. I. Sect. II. Ch. VII & VIII.*); qu'A, par exemple, fignifie la *puiffance* du Maître. La troifiéme colonne fait voir cet objet peint aux yeux ; dans la quatriéme, cet objet eft réduit au fimple trait, à la forme d'une lettre : & dans la cinquiéme, font les hiéroglyphes Chinois qui défignent les mêmes objets & qui ont la même valeur que nous attribuons ici aux lettres ; l'hiéroglyphe, par exemple, qui défigne l'Homme, le Maître, & dont la figure correfpond à celle de l'*A*.

CHAPITRE VI.

Des objets peints par l'Alphabet primitif.

LES Figures de cette Planche II qui correspondent aux voyelles, sont un homme & une tête de bœuf, les compartimens d'un terrein cultivé, une face humaine, une main, un œil & une oreille. Ce sont autant d'objets pris dans la Nature & employés par l'Ecriture Alphabétique.

Ces hiéroglyphes eurent donc une valeur nécessaire, & qui ne dépendit jamais du hasard ou du caprice.

Le premier désigne l'HOMME, le Maître, le Propriétaire de la Terre.

Le second, le BŒUF, ce Compagnon de l'Homme dans les travaux par lesquels il rend la Terre féconde.

Le troisiéme, cette TERRE même fécondée par les soins de son Propriétaire, les champs sources de la vie.

Le quatriéme, la TÊTE de l'Homme,

ſiége de l'intelligence avec laquelle il dirige ſon Empire, ſymbole de la *vie* & de l'*exiſtence.*

Le cinquiéme, la MAIN de l'Homme, inſtrument dont il ſe ſert pour toutes ſes opérations, ſiége de ſa *puiſſance* & de ſa *force.*

Le ſixiéme, l'ŒIL, par lequel l'Homme voit tout ce qui exiſte, & contemple en particulier ſes travaux, afin de pourvoir à tout & que rien n'échappe à ſa vigilance.

Le ſeptiéme enfin, l'OREILLE de l'Homme, cet organe par lequel il connoît les beſoins de tout ce qui l'environne, pour y apporter du ſecours ; & par lequel il profite du ſecours de ſes ſemblables, pour ſa propre perfection & pour celle de ſes travaux.

En comparant ces caractères hiéroglyphiques avec les valeurs qu'offrent les voyelles & que nous avons ſpécifiées ci-deſſus, on voit que l'Ecriture procéda exactement de la même manière que la parole ; que chaque caractère n'étoit pas moins propre à peindre le ſens figuré que le ſens phyſique ; qu'on pouvoit tracer une ſuite de caractères, qui

ſous une valeur propre très-bien liée & très-claire, renfermaſſent un ſens allégorique, non moins ſatisfaiſant.

On voit encore par-là que comme un mot primitif devenoit toujours le chef d'une famille immenſe, chacun des caractères que nous venons de parcourir, pouvoit également devenir la ſource d'une multitude de caractères plus composés, qui participaſſent tous à ſa valeur primitive, & fuſſent ſuffiſans pour peindre aux yeux toutes les idées relatives aux mêmes objets, enſorte qu'on auroit deux ſuites parfaitement correſpondantes, l'une de mots prononcés, l'autre de caractères écrits.

Obſervons encore que cet aſſemblage de caractères qui peignent les mêmes choſes que les voyelles, eſt preſqu'en entier tiré de l'Homme lui-même, puiſqu'il eſt peint par le premier, ſa tête par le quatriéme, ſes mains, ſes yeux & ſes oreilles, par les trois ſuivans : & que le ſecond & le troiſiéme ſont tirés de choſes qui appartiennent eſſentiellement à cet Homme que nous avons

vu avoir le plus grand besoin de l'Ecriture ; l'Homme pourvu de bœufs & de champs, ou l'Homme Agriculteur. Pouvoit-il en être autrement ?

Ce qui achève de démontrer l'origine que nous assignons ici aux caractères dont nous parlons, c'est la parfaite conformité des noms que leur donnoient les Hébreux avec les Figures Chinoises qui y correspondent. Ainsi les Hébreux appellent l'*A, ALPHA* ou le *bœuf*, & en même tems le *savant*, l'*inventeur*. Ils appellent le troisiéme caractère *Heth*, la vie ; le cinquiéme, *Iod*, la main ; le sixiéme, *Oen*, ou *Ain*, l'œil ; le septiéme, *Ouau*, un crochet, une agraffe, & ils lui donnent la figure de l'oreille réduite au simple trait ; dans l'antiquité on disoit *oreille* pour *anse*, ces mots ayant toujours été synonymes.

CHAPITRE VII.

Objets que repréſentoient les Caractères correſpondans aux Conſonnes.

Si nous retrouvons dans l'Ecriture hiéroglyphique, les caractères qui peignent les ſons, on y trouve également les caractères correſpondans aux intonations. L'Ecriture des tems les plus reculés offre nos conſonnes avec la même valeur qu'elles ont dans nos Langues parlées, & avec la même figure que dans nos alphabets. C'eſt ce dont il eſt aiſé de s'aſſurer en conſidérant la ſuite de notre Planche II.

On y voit que *P* repréſentoit dans l'origine la figure de la bouche ouverte & vue de profil ; on ne peut y méconnoître les deux lévres & les dents ſupérieures : cette figure eſt à peine changée dans l'alphabet Hébreu. On la reconnoît très-bien dans l'alphabet Grec & dans l'Etruſque, avec cette ſeule différence qu'elle y a pris la figure per-

pendiculaire ; & de-là, notre *P*, en retournant avec les Grecs cette lettre de droite à gauche, & en arrondiſſant le trait qui correſpond aux dents d'en-haut. Mais cette lettre eſt un vrai hiéroglyphe, puiſqu'elle peint la bouche & qu'elle ſignifie, 1°. la bouche même, dans toutes ces anciennes Langues ; 2°. *parler*, ce qui eſt le propre de cet organe, ſoit qu'on prononce cette lettre en *P*, ſoit qu'on l'aſpire en *Ph*, ou *F*. En effet, *PHÉ* ou *PE* ſignifie la bouche en Hébreu ; *FA*, parler, en Grec & en Latin, de même qu'*E-PO* dans la Langue Grecque.

B, étant également une intonation des lévres, ſervit à déſigner la bouche ſous un autre point de vue, comme ayant la propriété de contenir, de renfermer ; de-là ſa figure, celle d'une boëte ; & ſa valeur, *b* ou *beth* ſignifiant une *boëte*, une *maiſon*, un *enclos*, tout ce qui renferme.

Viennent enſuite les deux labio-nazales *M* & *N*. Intonations d'un même organe, on les employa néceſſairement à déſigner deux idées correſpondantes ſoit par leur ſignification, ſoit par leur figure.

M désigne dans toutes les Langues, l'idée de *Mere*, de *maternité*, d'Etre productif & fructifiant. *N* désigne l'idée de *Fils*, d'Etre produit ou *né*, l'idée de fruit, de tout ce qui est tendre & nouveau.

On a donc représenté *M* en caractère hiéroglyphique sous la figure d'un arbre, d'une plante, d'une personne qui élève les bras pour porter son nourrisson, ou pour cueillir du fruit : & par le même motif, on a représenté *N* sous la figure d'un fruit encore attaché à l'Être auquel il doit la naissance.

De même que le Pere, Chef de Famille, Maître, étoit peint à la tête des figures hiéroglyphiques, ainsi sa Compagne, & leur Fils, leur héritier, le gage de leur amour, le fruit de leurs soins, de leurs travaux, le continuateur de leurs projets, faisoient également portion de ces figures. Et n'entroient-ils pas nécessairement dans l'Ecriture, comme dans le Langage ? Quels objets plus intéressans pouvoit-on y présenter, sous quelque point de vue qu'on les envisageât, comme membres d'une même famille, comme Cul-

tivateurs d'une Terre qui leur devoit tout, comme favoris de la Nature? Dans un ſens figuré & allégorique, ils déſignoient Oſiris, Iſis & Orus, la Nature fécondante, la Nature fécondée & les Etres nés de cette fécondité: en d'autres termes, l'Intelligence, la Matière & l'Univers, effet du pouvoir de l'Intelligence ſur la Matière.

Les Dames de l'Orient ſe ſervent du *Chameau* pour monture, & cet animal ſe diſtingue par ſon long cou & par l'avantage de faire de longues courſes en peu de tems. Sa tête & ſon long cou devinrent donc l'emblême de tout canal, de toute gorge, de tout ce qui a la forme du cou, de tout ce qui court & qui paſſe. Et de-là, la figure du G.

Le C qui a la même figure & la même valeur que le K primitif, mais tourné de droite à gauche, peint le *creux* de la main; il eſt ainſi le hiéroglyphe parlant de tout ce qui eſt creux.

La gutturale Q conſerve encore ſa forme

ancienne, ſur-tout dans l'Ecriture minuſcule, q. C'eſt un *couperet*, une petite hache, tout ce qui ſert à couper. Et les Langues ſont remplies de mots écrits par q, ou dans leſquels *C* a pris ſa place, qui déſignent un partage quelconque.

L'intonation ſiflante *S* ſe peint par une *ſcie*, dont le nom eſt une vraie onomatopée, un nom emprunté du ſon même de la ſcie. Cette intonation ſe peint auſſi par la mâchoire d'en-bas, parce qu'elle déſigne tout ce qui ſert à broyer, à mâcher, tout ce qui fait l'office des dents, du moins chez les Peuples qui ſubſtituent le *S* à *D*.

Un Toit fut la peinture du *T*, qui déſigne *abri*, *couvert*, un *toit*; d'où vinrent le Latin *tego*, couvrir, défendre; & les mots François *pro-téger*, *pro-tection*, *Archi-tecte*.

La *Croix*, autre eſpéce de *T* primitif, fut la peinture de la *perfection*, de *dix*, nombre parfait; de tout ce qui eſt grand & élevé, comme peinture des deux mains en croix qui valent dix, ou comme peinture de l'Homme à bras étendus pour embraſſer tout.

Le *D* a la figure d'un triangle avec une porte dans le milieu. C'eſt l'entrée d'une tente, le dehors de la maiſon. C'eſt ce que ſignifie cette lettre dans l'Alphabet Hébreu & dans l'Ecriture Chinoiſe.

Pour peindre les angles, les objets aigus, pointus, eſcarpés, ſaillans, le nez, les roches, &c. on n'eut qu'à peindre le nez; & ce fut la lettre *R*, figure de tous les objets phyſiques déſignés par les mots en *R*.

Enfin la lettre *L* eut dans l'origine la figure d'une *aîle*, ou d'un *bras* reployé & ſervant d'aîles pour mieux courir : c'eſt ce que déſigne cette intonation elle-même, comme nous l'avons déja vu. De-là les noms d'*aîle*, de *flanc*, de *fluide*, &c. en Latin *ala*, *latus*, *fluo*, &c.

Ainſi naiſſoit l'Ecriture, ainſi ſe peignoient toutes les idées : ainſi l'œil appercevoit tout ce que l'oreille pouvoit entendre; & l'on tranſmettoit aux lieux les plus éloignés & aux générations les plus reculées, ce que la parole ne pouvoit leur faire connoître.

ALPHABET PRIMITIF.

Fig. 1.



Lettres	Sens qu'el-les designent	Objets qu'elles peignent	Les mêmes au Simple trait	Caracteres CHINOIS Correspondans
A 1.°	MAITRE Celui qui A			Lui Homme
2.°	BOEUF			Boeuf
H	CHAMP 2.° Source de la Vie			Champ
E	EXISTENCE VIE			Etre Vie
I	MAIN en Oriental ID d'où AIDE			Main
O	OEIL			Oeil
OU	OUIE Oreille			Oreille un Clou
P	LE PALAIS			Bouche
B	BOETE Maison			Boete. tout ce qui contient
M	ARBRE Etre productif			Plante Montagne

ALPHABET PRIMITIF.

Fig. II.



Lettres	Sens qu'elles designent	Objets qu'elles peigent	Les mêmes au Simple trait	Caracteres Chinois correspondans
N	Etre Produit Né Fruit			Attaché l'un à l'autre Nœud &c.
G	Gorge Cou Canal			Passage
C	Creux de la Main Cave. K			
Q	Couperet Tout ce qui Coupe			Tout ce qui sert à Couper
S	Scie Dents			Mortier à broier à briser
T 1.r	Toit, Abri			Toit Couvert
T 2.d	Parfait Grand			Perfection Dix
D	Entrée Porte			Porte Maison
R	Nez Pointe			Angle Aigu
L	1.° Aile 2.° Bras			Aile

CHAPITRE VIII.

Nombre des Caractères simples qui entrent dans l'Ecriture Alphabétique.

DANS l'Ecriture, le nombre des Caractères simples est toujours très-borné, parce que le nombre des idées simples est lui-même très-borné. Les Chinois, qui ont porté le plus loin le nombre des Caractères simples, n'en comptent que 214 ; & l'on peut même les réduire presqu'au tiers, parce que dans ce nombre, il y en a plusieurs qui sont composés, & plusieurs qui ne sont que des subdivisions. Nous n'avons que 23 Caractères dans notre Alphabet : les Grecs n'en avoient pas davantage ; car leur Alphabet en réunit plusieurs qui ne sont que des composés ; quelques-uns même sont particuliers à leur prononciation.

L'analyse de la parole réduit donc les Caractères primitifs alphabétiques fort au dessous de 23 ; & l'Histoire avec les Monu-

mens anciens s'accordent avec cette analyse ; en nous apprenant que l'Alphabet primitif n'étoit composé que de XVI Caractères.

Il est certain que l'Alphabet Grec primitif n'avoit que XVI Lettres ; les Latins & les Etrusques n'en avoient pas davantage originairement. L'Alphabet Bastule en Espagne, celui des Peuples du Nord ou Runique, l'Irlandois, &c. n'en offrent pas un plus grand nombre.

Les Hébreux le porterent à 22 ; & les Arabes à 28, afin de pouvoir compter jusqu'à mille : car les lettres & les chiffres se marquoient avec les mêmes Caractères chez la plûpart des Peuples anciens.

Il paroît que le nombre de XXII chez les Hébreux désignoit les XXII Patriarches dont ils descendoient, & qui se terminent à Jacob, Pere de leurs XII Chefs de Tribus.

Le nombre de XVI représenteroit donc les XVI Générations Patriarchales, qui venoient de s'accomplir au moment de la dispersion des Peuples.

Le chef-d'œuvre de l'Ecriture Alphabé-

tique fut de donner à chacun de ſes Elémens le nom du ſon ou de l'intonation qu'il repréſentoit ; d'appeller *A*, la figure qui peignoit un A ; *B*, la figure qui peignoit un *B*, &c. Dès-lors l'Ecriture marcha de front avec la parole, & lui fut parfaitement correſpondante. On put prononcer l'Ecriture & peindre toutes les portions de chaque mot ; calquer l'Ecriture ſur la parole avec la plus grande préciſion.

Cet avantage manque aux Chinois ; il leur ſeroit cependant aiſé de l'acquérir : auſſi nos Langues parlées & écrites l'emportent de beaucoup ſur les leurs pour la briéveté & pour la ſimplicité ; & elles ſont par-là même infiniment plus aiſées à apprendre.

CHAPITRE IX.

Des lieux où naquit l'Ecriture Alphabétique.

On a cru que l'Écriture Alphabétique avoit été inventée par les Égyptiens dégoûtés de leurs hiéroglyphes : mais ce qu'on a dit là-dessus n'est qu'un Roman, contraire à toute tradition historique & à toute expérience ; aucun Peuple n'ayant renoncé à ce point à ses usages, & abandonné un Alphabet pour un autre : les Chinois n'ont pû se résoudre à sacrifier leur écriture à l'alphabétique en usage chez leurs Conquérans : nous-mêmes pouvons-nous nous résoudre à sacrifier une seule de nos lettres, bien-loin de changer ou de réformer notre Alphabet ?

L'Ecriture hiéroglyphique étoit en usage dans l'Orient, à la Chine & en Egypte, lorsque les Chaldéens, associant la parole à l'Ecriture, eurent un Alphabet qu'on pouvoit prononcer : telle fut l'origine de l'Ecriture Alphabétique, née de l'hiéroglyphique, dès qu'on

qu'on voulut prononcer celle-ci. Elle se communiqua bientôt aux Phéniciens, qui la porterent dans toute l'Europe avec leurs Arts, ensorte qu'ils en furent regardés comme les Inventeurs. C'est ainsi que LUCAIN leur en fait tout l'honneur dans sa Pharsale.

« Les Phéniciens, dit-il, si l'on en croit » la renommée, oserent les premiers fixer » la parole par des figures matérielles. Memphis ne savoit pas encore composer des » livres avec les plantes qui croissent sur les » bords de son fleuve; ses Langues magiques » n'étoient conservées sur le marbre que par » des figures d'oiseaux ou d'animaux ».

Pline avoit mieux vu, lorsqu'il nous assura que l'écriture avoit été de tout tems en usage chez les Assyriens.

Les Egyptiens firent usage aussi de l'Ecriture Alphabétique ; mais ce fut comme imitateurs, & non comme inventeurs.

Observons que lorsque les Orientaux porterent l'Alphabet de 16 lettres à 22, ils eurent également recours à des caractères hiéroglyphiques.

Ainſi leur *Teth* ou *Theta* des Grecs repréſenta le ſein ſalutaire qui fournit à l'enfance ſa premiere nourriture, & qui en porte encore le nom dans diverſes Langues. Leur *Tſade* ou *Ts* ſignifie une *plante*, & en a la forme. Le *Samech* qu'on prend pour un S, & qui répond à notre X, déſigne un *ſerpent*, une *ceinture*, & il en eut la figure.

CHAPITRE X.

Sort de l'Alphabeth primitif dans une partie de l'Europe.

L'Alphabet de XVI lettres paſſa de bonne-heure en Europe; il fut connu dans la Grèce ſous le nom de lettres *pélasgiques*, du nom des premiers habitans de la Grèce : il fit place enſuite à l'Alphabet de XXII lettres, qui fut porté en Europe, dit-on, par Cadmus qui cherchoit ſa ſœur Europe; ce qui n'eſt qu'un trait allégorique ſur lequel on ne peut élever aucune certitude hiſtorique. L'Ecri-

ture fut connue auſſi de très-bonne-heure des Etruſques, & long-tems avant que les Romains cultivaſſent les lettres.

Des Grecs & des Romains, les lettres paſſerent aux autres Peuples de l'Europe, qui la plûpart augmenterent le nombre des lettres de l'Alphabet. Les Peuples du Nord s'en tinrent cependant à l'Alphabet de XVI lettres, & les Irlandois n'en ont encore que XVII.

Les lettres de l'Alphabet alloient d'abord de droite à gauche, parce qu'on commença à écrire dans ce ſens. Les Grecs trouverent bientôt qu'il étoit plus agréable, au lieu d'écrire toujours de droite à gauche, d'écrire alternativement de droite à gauche, & de gauche à droite, préciſément comme les bœufs labourent; cette maniere d'écrire en fut appellée *bouſtrophedon*; il exiſte encore des inſcriptions grecques gravées dans ce genre: on croit même qu'il n'a pas été inconnu aux Hébreux: il ſe trouve du moins ſur une de leurs médailles*, qui avoit été inexplicable juſqu'à ce qu'on l'ait lue de cette manière,

comme on peut le voir dans notre Volume ſur l'Origine du Langage & de l'Ecriture, où l'on trouvera auſſi pluſieurs de ces inſcriptions en bouſtrophedon.

La plûpart des Nations trouverent enſuite qu'il étoit plus aiſé & plus avantageux d'écrire de gauche à droite, que de droite à gauche, ſur-tout lorſqu'on fut accoutumé à l'écriture courante : tels furent les peuples d'Europe, & pluſieurs peuples d'Aſie & d'Afrique; les Hébreux & les Arabes ſont preſque les ſeuls qui ayent conſervé l'ancienne manière.

Mais dans ce changement, pluſieurs anciens caractères changerent de figure; preſque tous furent retournés de droite à gauche; leurs traits devoient néceſſairement ſuivre la main : c'eſt ce qui diſtingue ſur-tout les Alphabets Latin, François & Grec ordinaire, de l'Alphabet Grec primitif & de l'Alphabet Hébreu, ſemblables d'ailleurs preſqu'en tout, comme nous allons le voir.

A eſt la premiere lettre de l'Alphabet en Latin, en Grec, en Hébreu, &c. & la forme en eſt peu changée.

B eſt la ſeconde dans tous ; il a pris peu à peu la figure qu'il a, beaucoup plus ſimple dans l'origine & quarrée.

C tient la place du G des Grecs & des Hébreux; il ne differe même du G que par une prononciation plus forte : & les premiers Latins le prononçoient comme nous dans le mot Gr.

Le D & l'E ſont les mêmes dans tous ces Alphabets.

F des Latins eſt le F de l'ancienne Grece & des anciens Hébreux. Il eſt vrai que ces derniers le prononçoient V : de-là, notre V que nous avons rejetté à la fin de l'Alphabet.

G, qui étoit la troiſiéme lettre des Grecs & des Hébreux, fut la ſeptiéme chez les Latins, lorſqu'ils eurent mis le C à la troiſiéme place. Cette lettre G, chaſſée de ſa place, alla déplacer à ſon tour le *Z* qui eſt encore à la ſeptiéme place en Hébreu & en Grec : & *Z* fut rejetté à la fin de l'Alphabet.

H eſt dans tous ces Alphabets à la huitiéme place.

Vient enſuite dans l'Alphabet Grec & dans

l'Alphabet Hébreu une lettre que les premiers rendent par *Th*, & les seconds par T, & qui se prononce comme une espéce de Z aspirée : nous la remplaçons par J.

I, K, L, M, N sont les mêmes dans les trois Alphabets.

Paroît ensuite dans l'Alphabet Grec notre lettre X, qui tient lieu de la lettre hébraïque Samech ; mais dans l'Alphabet Latin, elle est la derniere de toutes, parce qu'elle a la figure d'une lettre qui est à la fin de l'Alphabet Grec.

O & *P* sont les mêmes dans tous, hormis que les Hébreux prononcent ce dernier *F* ou P*h*, lorsqu'il n'est pas accompagné d'un point.

L'Hébreu & le Grec numéral ont ici une lettre qui manque au Grec ordinaire & au Latin, & qu'on prononce Ts.

Q est le même dans le Latin, l'Hébreu & le Grec ancien.

R, S, T sont les mêmes par-tout, hormis que les Hébreux prononcent cette derniere *th*, comme les Grecs prononcent leur neuviéme lettre.

Telles ſont les XXII lettres Hébraïques finiſſant à T.

Viennent enſuite dans l'Alphabet Latin & François :

U, qui eſt un dédoublement du *Vau* & du *Ain* Hébreu.

X, dont nous avons déja parlé.

Y, qui eſt un dédoublement de l'*u* Grec & du F ou Vau Hébreu.

Z, dont nous avons déja parlé, & qui fut dépoſſédé par la lettre G, de ſon ancienne place.

Il ne nous reſte qu'à indiquer les raiſons qui peuvent avoir déterminé à aſſigner, à ces lettres, l'ordre dans lequel elles ſont arrangées.

A fut placé à la tête, & comme le plus haut des ſons, & comme déſignant l'homme chef de tout.

T déſignant la perfection, la fin, dut fermer la marche.

Cette derniere lettre étant une intonation forte, attira ſans peine de ſon côté les autres intonations fortes : auſſi *n*, *p*, *q*, *r*, *s*, into-

nations fortes, ſont placées vers la fin de l'Alphabet; tandis que les intonations foibles *b*, *c*, *d*, *g*, &c. ſont à la tête & à la ſuite de l'*a*.

Ajoutons que les intonations foibles déſignoient de grands objets; *b*, la maiſon; *g* ou *c*, le chameau; *d*, la porte de la maiſon, &c.: enſorte qu'on dut les placer enſemble.

On dut également placer enſemble les intonations fortes, parce qu'elles déſignoient des parties de l'homme; *o*, l'œil; *p*, la bouche; *r*, le nez; *s*, les dents, &c.

Il n'eſt point étonnant non plus que quelques lettres ayent ſouvent changé entr'elles de prononciation & de valeur; que T & T*h* ayent changé mutuellement de place; que *D* & *S* ayent changé de valeur entr'elles; qu'il en ſoit de même de F & de P; que X François ait pris la place du X Grec, quoiqu'il ſe prononce autrement, cette lettre grecque étant un K aſpiré; parce que ces lettres n'ont jamais différé entr'elles que par de légères nuances dans la prononciation.

Bien loin d'être étonné de ces légers changemens, on doit l'être plutôt de ce qu'après tant de ſiecles & tant de révolutions, l'Alphabet ancien ait ſi peu changé, & qu'il ſubſiſte parmi nous avec ſi peu de différence. C'eſt que l'homme eſt imitatif, & qu'il ſe rapproche toujours le plus qu'il peut de ſon modèle.

PARTIE III.

GRAMMAIRE UNIVERSELLE ET COMPARATIVE.

CHAPITRE PREMIER.

Définition & Etymologie de la Grammaire ; & sa division en universelle & en particuliere.

§. 1.

POUR énoncer nos idées, il ne suffit pas de connoître les mots qui peignent les objets de ces idées, & d'être en état de peindre ces mots aux yeux par l'écriture ; il faut de plus que les mots dont nous nous servons pour peindre les objets de nos idées, soient liés entr'eux & présentent un seul tout, de même que l'idée que nous en avons, ne fait elle-même qu'un tout.

Il faut donc, outre l'Etymologie & l'Ecriture, un troisiéme Art qui nous apprenne à arranger nos mots, de maniere qu'ils pei-

gnent, par leur enſemble, nos idées à ceux dont nous voulons qu'elles ſoient connues.

Cet Art exiſte; c'eſt la GRAMMAIRE.

§. 2.

Ce mot nous paroît barbare: c'eſt qu'il eſt étranger à notre langue. Il nous vient des Grecs qui le formerent ſur le mot *Gramma*, dont ils ſe ſervoient pour déſigner la Peinture, l'Art de tracer des traits. *Grammaire* n'eſt donc autre choſe que l'Art de peindre.

De ce même mot, les Grecs firent *grapho*, qui ſignifie *peindre* & *écrire*. C'eſt de ces mots que nous avons fait tous ceux-ci, *graver*, *ortho-graphe*, *mono-gramme*, *pro-gramme*, *para-graphe*, *olo-graphe*, *greffe*, *greffier*, &c.

Les Latins firent précéder le mot *grapho* de la ſiflante S; ils adoucirent *aph* en *eip* & *eib*: de-là ſe forma le mot *ſcreibo* & *ſcreipſi*, qu'ils écrivirent enſuite *ſcribo* & *ſcripſi*, & qui ſignifia écrire. Ils en firent auſſi *ſcriba*, un Scribe, un Ecrivain: *ſcriptura*, écriture.

Du mot Latin nous fimes à notre tour *eſcripre* & *eſcripture*, que nous avons changé

en *écrire* & en *écriture*; tandis que les Allemands disent encore *schreiben*, comme les anciens Latins.

Tous ces mots viennent eux-mêmes du primitif CRA qui signifie *incision*, & qui est l'imitation du bruit qu'on fait en gravant des caractères ou en écrivant sur des matieres qui font de la résistance.

La Grammaire est donc le développement des régles que l'on est obligé de suivre pour peindre ses idées par le langage, soit en parlant, soit en écrivant.

Ces régles seront les mêmes pour tous les Peuples, pour toutes les Langues, puisqu'en tout lieu la copie doit être conforme à l'original.

Mais l'application de ces régles pourra se diversifier suivant le génie particulier de chaque Peuple ou de chaque langue.

Il existera donc deux sortes de Grammaires, l'une UNIVERSELLE, commune à tous les Peuples : l'autre PARTICULIERE, bornée à chaque Peuple.

Celle-là qui fait connoître tout ce qui doit

entrer dans la peinture que nous faisons de nos idées, afin qu'elle soit conforme à son original : celle-ci, qui nous indique la maniere dont il faut s'exprimer, afin de se mettre à la portée de ceux dont nous voulons être entendus. L'une qui s'occupe du FOND du tableau ou des objets qui doivent y entrer : l'autre qui traite des FORMES qu'on doit donner à ces objets. L'une immuable comme la Nature dont elle est la copie ; l'autre variable à l'infini, & se prêtant au génie inconstant de chaque Peuple, de chaque siécle ; parce que la Nature, qui oblige les Peuples à se conformer à elle lorsqu'ils veulent l'imiter, les abandonne à leur propre génie dans la maniere de rendre cette imitation.

CHAPITRE II.

Sources de la Grammaire Universelle.

LES Grammaires de chaque langue ont un fond commun par lequel elles se ressemblent ; ensorte que lorsqu'on en fait une, on

a beaucoup moins de peine à apprendre les autres.

C'eſt de ce fond commun qu'eſt formée la Grammaire Univerſelle : antérieure à toute Grammaire particuliere, elle eſt le fondement de toutes, elle les anime toutes.

Elle exiſta dès que l'homme ſe fut rendu attentif à ce qui étoit néceſſaire, pour qu'il peignît ſes idées ; & elle exiſta invariablement pour tous les peuples. Quoiqu'elle ne fût point écrite, on obſervoit ſes régles ſans les oublier, ſans les violer, parce que la Nature toujours la même, les faiſoit toujours connoître avec promptitude & avec cette ſûreté qu'elle met dans toutes ſes opérations ; & parce qu'on ne pouvoit s'écarter de ces régles, ſans être en contradiction avec ſoi-même & avec la ſociété entiere.

Mais comment peut-on imiter par la Grammaire, les idées qui n'ont point de corps, qui ne tombent point ſous les ſens, qui n'ont point de traits viſibles ? Comment peut-on les faire paſſer dans l'eſprit des autres? par quel enchantement, de ſimples mots

peuvent-ils produire ce merveilleux effet?

C'est en parlant aux autres comme on s'est parlé à soi-même : c'est en leur présentant les mêmes objets qui nous occupent, & en exprimant la maniere dont ces objets nous affectent, l'impression qu'ils excitent dans notre ame, les qualités que nous y appercevons & qui nous les font paroître utiles ou dangereux, bons ou mauvais, agréables ou désagréables.

Car tout ce que notre esprit considere, tout ce qui lui est présent, s'y présente & l'affecte toujours d'une certaine maniere; c'est par-là qu'il y trouve de l'attrait, qu'il distingue cet être de tous les autres. Les qualités qu'il y apperçoit, décident de l'idée qu'il s'en forme, & du rapport qu'il découvre entre cet objet & les autres êtres.

Le SOLEIL, par exemple, nous affecte par son éclat, par sa chaleur, par sa forme, par sa place, &c. Nous en aurons donc l'idée, lorsque nous nous le représenterons comme un globe élevé & brillant, qui éclaire & échauffe l'Univers : & nous peindrons cette

idée aux autres hommes, en leur nommant le Soleil & en leur désignant les qualités que nous y appercevons.

Nous aurons l'idée de l'EAU, lorsque nous nous la représenterons comme un être limpide, fluide, qui a la propriété de désaltérer, de rafraîchir, de nettoyer, &c. & nous peindrons cette idée en nommant l'Eau & en spécifiant les qualités que nous y appercevons & par lesquelles elle nous affecte.

Nous avons l'idée de la GRAMMAIRE, dès que nous savons qu'elle est l'assemblage des régles par lesquelles nous rendons nos idées sensibles à nos semblables.

Il en est de même soit que nos idées tiennent à des objets extérieurs, soit que nous en soyons nous-mêmes l'objet, ou qu'elles se portent sur nos besoins, nos desirs, nos affections, notre volonté, &c. enfin lorsqu'elles s'étendent à des êtres qui ne tomberent jamais sous les sens. Ainsi deux Mondes s'ouvrent à notre imitation. Le Monde extérieur ou PHYSIQUE qui nous donne l'idée de tout ce qui tombe sous les sens extérieurs. Le

Monde

Monde intérieur ou INTELLECTUEL qui développe l'Eſprit & ſes facultés, & tous les effets de ſes combinaiſons. Et telles ſont les ſources fécondes des modèles divers que la Grammaire nous apprend à imiter.

CHAPITRE III.

Des qualités que doit avoir la peinture des Idées, & qui deviennent la baſe de la Grammaire.

AFIN que la peinture de nos idées produiſe les effets auxquels elle eſt deſtinée, il faut qu'elle ſe rapproche le plus qu'il eſt poſſible de l'idée elle-même, qu'elle revête ſes qualités eſſentielles.

L'idée en elle-même eſt toujours claire, vive; c'eſt l'éclat & la rapidité de l'éclair. La peinture qu'on en fait doit donc avoir les mêmes qualités; elle doit être lumineuſe, énergique, prompte. La Grammaire aura donc les mêmes qualités, puiſque cet Art doit peindre les idées de la manière la plus exacte.

Ainſi nos phraſes, peinture de nos idées, doivent offrir la plus grande clarté, n'avoir rien d'équivoque ; chaque portion doit en être bien deſſinée, tranchante & diſtincte.

Ce n'eſt pas tout. L'idée d'un objet ſe peint dans notre eſprit tout à la fois, & d'un clin d'œil : il ſeroit donc à déſirer qu'elle pût être rendue avec la même rapidité : cela ſeroit d'autant plus néceſſaire, que les Hommes réunis en ſociété & liés les uns avec les autres, ont une multitude d'idées à ſe communiquer ; & qu'on a autant d'impatience à ſavoir promptement ce qu'on nous veut dire, qu'à s'énoncer ſoi-même.

L'on fera donc ſuccéder les paroles avec rapidité ; mais comme cela n'eſt pas encore ſuffiſant, on économiſera ſur le nombre des paroles ; on ſupprimera toutes celles qui ne ſont pas abſolument néceſſaires pour la clarté du Diſcours, toutes celles qui pourront ſe ſuppléer par l'enſemble ; ſouvent même on mettra deux ou trois mots en un ſeul, pour aller plus vîte.

De-là, naîtront des manières de parler ſin-

gulières ; & dont il ſemblera qu'on ne peut pas rendre raiſon, qu'elles ne ſont que l'effet de l'uſage, tandis qu'elles ſeront autant d'ELLIPSES ou de Phraſes abrégées ; & dont une partie n'a diſparu, que parce qu'en allongeant la phraſe, elle n'auroit rien ajouté à ſa clarté. Ce qui donne lieu aux phraſes & aux formules elliptiques qui reviennent continuellement dans le Diſcours.

On peut donc dire que la Grammaire contient les règles néceſſaires pour peindre les idées DE LA MANIÈRE LA PLUS CLAIRE, LA PLUS ÉNERGIQUE ET LA PLUS RAPIDE.

CHAPITRE IV.

Utilités de ſon étude.

L'ÉTUDE de la Grammaire nous procure la ſatisfaction, ſi ſenſible pour un Etre penſant, de pouvoir nous rendre raiſon de la manière dont s'opère cette peinture merveilleuſe des idées, à laquelle nous devons tant d'avantages, tant de plaiſir ; ſoit par l'agrément

d'exprimer nos propres idées de la manière la plus énergique & la plus capable de plaire, ſoit par le ſpectacle brillant & les reſſources infinies que nous trouvons dans les idées des autres, ſi variées, ſi inſtructives, ſi conſolantes.

Ce n'eſt qu'en connoiſſant de quelle manière ſe peignent les idées, qu'on ſera en état d'en perfectionner les procédés, d'en rendre l'exercice plus aiſé, de profiter des obſervations des autres ſur cet objet.

Cette étude eſt très-propre à donner une grande étendue à notre entendement, en le formant à analyſer les Tableaux de la Parole, & à les comparer; en nous donnant l'habitude d'obſerver, en nous préparant aux recherches les plus profondes & aux raiſonnemens les plus abſtraits; en nous ſervant de baſe pour toutes les connoiſſances dans leſquelles il faut procéder par l'analyſe & par la conſidération des principes ſur leſquels elles s'élevent.

C'eſt ſur-tout dans l'étude des Langues étrangères, que la Grammaire nous procure

de très-grands avantages. Ici tout étonne, tout embarraſſe, tout arrête ; on voit tout à la fois une multitude d'objets nouveaux ; ils s'offrent à nous de la manière la plus triſte, la plus faſtidieuſe, la plus pénible ; il faut alors réunir toutes ſes forces ; ſuppléer par l'imagination, aux charmes que le diſcours ne peut offrir à nos yeux obſcurcis ; ſecourir la mémoire par le jugement ; compenſer le tems par la vivacité de l'obſervation, & par la vaſte étendue de ſes effets ; réunir, en un mot, tous les ſecours de la Grammaire. C'eſt la ſeule marche digne d'un Etre raiſonnable, qui doit toujours être en état de ſe rendre raiſon de tout.

CHAPITRE V.

Diviſion de la Grammaire Univerſelle.

ELLE embraſſe les Objets ſuivans.

1°. Les ÉLÉMENS qui entrent dans la peinture des idées, ou les diverſes eſpéces de mots qui conſtituent le diſcours.

2°. Les diverſes FORMES que ces mots devront revêtir, afin de pouvoir s'unir les uns aux autres.

3°. L'ARRANGEMENT qu'on doit donner à ces mots ou aux divers traits qui entrent dans un Tableau, afin qu'on en apperçoive à l'inſtant le but, l'objet principal, les acceſſoires, l'ordonnance entière.

Ce qui formera autant de LIVRES, qui offriront :

1°. Les PARTIES du Diſcours, ou les diverſes eſpéces de mots.

2°. La DÉCLINAISON & la CONJUGAISON, ou les diverſes formes dont ſe revêtent quelques-unes de ces parties.

3°. La SYNTAXE, ou les regles relatives à leur arrangement, à leur aſſemblage.

LIVRE PREMIER.

PARTIE PREMIERE.

DES PARTIES DU DISCOURS *EN GÉNÉRAL.*

CHAPITRE PREMIER.

Que les Tableaux des idées par la Parole ſont composés de diverſes Parties.

L'IDÉE eſt une ; ſon genre d'unité eſt celui d'un Tableau composé d'une multitude de traits qui ne préſentent qu'un Tout. Ces traits, liés entr'eux par les rapports les plus étroits, ſont tous néceſſaires les uns aux autres ; ainſi le Tableau n'eſt complet, ſon but n'eſt rempli, que lorſque tous les objets en rapport ſont réunis, que l'enſemble ne laiſſe rien à déſirer.

Il en eſt de même de nos idées : elles roulent ſur des rapports ; rapports d'objets entr'eux ; rapports des objets avec les qualités qu'ils réuniſſent ; rapports avec nous, &c. On peut même dire que toutes nos connoiſſances ne ſont compoſées que de rapports ; nous ne faiſons en toutes choſes que comparer les objets entr'eux ; nous apprenons par-là à les diſtinguer les uns des autres ; & nous élévant ſans ceſſe de comparaiſons en comparaiſons, de rapports en rapports, rien ne ſe dérobe à nos recherches. De-là, cet eſprit de curioſité, ſans lequel nous ne ſaurions rien, & qui n'eſt qu'un eſprit de comparaiſon ; mais funeſte ou avantageux, ſuivant les objets auxquels nous l'appliquons.

Tout rapport ſuppoſe divers objets qui concourent à le former, enſorte que la peinture de ce rapport n'eſt complette que lorſque tous les traits qui le conſtituent, ſont énoncés. Ainſi, puiſque nos idées n'expriment que des rapports, elles ſeront compoſées de diverſes parties ſucceſſives, ame-

nées les unes par les autres, qui se suivront & s'uniront jusqu'à ce que le rapport soit complet, que le Tableau soit achevé, que l'idée soit peinte en son entier.

Il existera ainsi dans la parole deux sortes de mots très-distincts ; les uns qui désigneront les objets dont on fait la comparaison ; les autres qui feront voir qu'on les compare entr'eux ; ceux-là qui forment les masses du Tableau, ceux-ci qui servent à les lier.

L'on sent parfaitement que ces Tableaux seront composés de plus ou de moins de parties, suivant le plus ou moins de complication des rapports qui entrent dans l'idée qu'ils sont destinés à représenter : ces diverses parties seront cependant en petit nombre, puisque les idées se réduisent à des rapports qui sont à peu près toujours de la même nature.

CHAPITRE II.

Caractères distinctifs des Parties du Discours.

IL n'est pas plus difficile de distinguer les diverses Parties d'une idée, que de distinguer celles d'un Corps. On sait qu'une Partie d'un Corps n'est pas la même que telle autre, parce qu'on ne peut pas affirmer de l'une ce qu'on affirme de l'autre; parce qu'elles ont des fonctions & des places différentes; parce qu'elles produisent des effets divers; parce que sans elles ce corps n'existeroit pas, ou qu'il seroit défectueux. Il en est de même des diverses espéces de mots qui entrent dans la peinture des idées.

1°. Relatifs à des Parties différentes de l'idée, destinés à remplir chacun une fonction qui leur est propre, on ne pourra pas dire de l'un, ce qu'on dit de l'autre.

2°. Ils auront des fonctions différentes.

3°. Ils produiront des effets divers.

4°. Ils seront indispensables.

Dans cette phrase, CICERON FUT ÉLOQUENT, on voit trois mots, dont chacun appartient à une Partie différente du Discours, parce qu'ils réunissent, chacun de leur côté, les caractères distinctifs des Parties du Discours.

1°. On ne peut pas dire de l'un ce qu'on affirme de l'autre : l'un est un Nom; les deux autres constituent des Parties toutes différentes.

2°. Ils remplissent des fonctions différentes; car l'un désigne le sujet du Tableau; l'autre, une qualité de ce sujet; le troisiéme, les lie.

3°. Ils produisent des effets différens, puisque l'un réveille l'idée d'un tel homme; l'autre, celle d'un homme peint sous tel caractère.

4°. Ils sont indispensables; car si l'on en supprime un, il n'y aura plus de Tableau.

On n'aura plus qu'à donner un nom à chacune de ces Parties du Discours. Ce nom sera même toujours dérivé de ce qui les constitue essentiellement, des fonctions qu'ils remplissent.

Tout mot qui réunira ces quatre propriétés, & qui n'entrera dans aucune des Parties du Discours déja reconnues & déterminées, formera une nouvelle Partie du Discours; ou en d'autres termes, il en faudra admettre autant de différentes, qu'il y aura d'espéces de mots qui seront distingués par ces quatre Caractères.

CHAPITRE III.

Enumération des Parties du Discours.

AFIN de reconnoître les diverses espéces de mots dont est composé le Discours, nous commencerons par ceux qui sont si nécessaires pour completter le rapport renfermé dans une idée, que leur forme change nécessairement avec ce rapport. Nous verrons ensuite ceux qui ne faisant point partie de ce rapport principal & constitutif d'une idée, servent à le lier avec d'autres subordonnés à celui-là; ou à lier une idée avec une autre; & ajoutent ainsi de nouveaux

rapports à d'autres, ſans appartenir excluſivement à aucun d'eux.

PREMIERE CLASSE.

Parties du Diſcours qui changent de formes, afin de concourir à préſenter le même raport : & 1°. des trois premieres.

Afin que le Tableau d'une idée ſoit complet, il faut néceſſairement trois mots : il peut y en avoir beaucoup plus ; il ne ſauroit y en avoir moins.

Ces trois mots ſerviront à déſigner :

L'un, l'objet, ou le SUJET de l'idée.

L'autre, la QUALITÉ qu'on y remarque, & par laquelle ce ſujet devient intéreſſant.

Le troiſiéme, la LIAISON qu'on apperçoit entre ces deux mots.

Ces trois eſpéces de mots ſe trouvent dans le Tableau que nous avons préſenté à la fin du Chapitre précédent, *Ciceron fut éloquent*.

1°. *Ciceron*, indique le ſujet du Tableau.

2°. *Eloquent*, préſente une qualité, une maniere d'être d'un homme quelconque qui excelle dans l'art de la parole.

3°. *Fut*, montre le rapport que nous appercevons entre Ciceron & cette qualité : il complette le Tableau, en liant les diverses Parties qui le composent.

De ces trois Parties, la premiere s'appelle un NOM, parce quelle sert à nommer, à désigner les objets, les divers Etres qui existent dans la Nature.

Celle qui est placée la troisiéme, s'appelle ADJECTIF : mot formé du Latin *adjectus*, qui signifie *ajouté*, parce que les mots de cette espéce s'ajoutent à la suite du Nom, pour énoncer la qualité qu'on apperçoit dans l'objet que ce Nom désigne; ou pour mieux dire, parce qu'il ajoute au Nom de l'objet, la connoissance de ses qualités.

Celle qui est placée entre ces deux, & qui est ici le mot *Fut*, s'appelle *VERBE*, du mot Latin *VERB-um*, qui signifie *Parole par excellence*, *mot* sur lequel roule toute la force & l'énergie du Tableau, son harmonie entiere, sa vie en quelque sorte, puisque c'est lui seul qui en fait l'ame, qui en unit toutes les parties, qui fait qu'elles forment un Tout.

C'eſt à ces trois Parties, véritablement conſtitutives du Langage, que doivent être ramenés tous les diſcours & toutes les connoiſſances. Les Ouvrages les plus vaſtes & les plus compliqués, peuvent toujours être réduits à un Tableau auſſi ſimple; & ce n'eſt même qu'autant qu'on ſera en état de les réduire à une peinture auſſi ſerrée & auſſi nette, qu'on pourra être aſſuré d'en avoir une connoiſſance exacte.

Quatriéme Partie du Diſcours.

Il exiſte des noms qui conviennent à tous les objets de la même eſpéce: tels ſont les mots *Homme*, *Femme*, *Roi*, *Reine*, *Aſſemblée*, *Ville*, &c. Ces mots conviennent à tous les Etres qui ſont *Hommes*, *Femmes*, *Rois*, &c.

Toutes les fois donc qu'on voudra les appliquer à un ſeul objet, à un ſeul homme, à une ſeule femme, à un Roi, &c. & les prendre ainſi dans un ſens individuel, il faudra néceſſairement les accompagner d'un mot qui les tire de cette généralité, qui faſſe connoître entre tous les objets que ce nom

désigne, celui-là précisément qu'on a en vue. Ces mots existent ; tels sont, LE, CE.

Par eux, les noms des objets changent de nature ; ils deviennent aussi déterminés qu'ils étoient auparavant vagues & indécis. De-là ces tableaux, composés de quatre parties distinctes :

L'Assemblée étoit brillante.

LE Roi est généreux.

CETTE Femme est belle.

qui sont aussi précis, que ces mêmes tableaux seroient indéterminés sans eux : ces mots, en effet, *Assemblée étoit brillante*, *Roi est généreux*, *Femme est belle*, ne présentent aucun objet déterminé, n'offrent aucun sens fixe.

Ces mots LE, CE, & tout mot semblable, sont donc une nouvelle Partie du Discours ; car ils n'ont rien de commun avec celles dont nous venons de parler.

On les appelle ARTICLES, du Latin *Articulus*, mot qui désigne ces *articulations*, ces *jointures*, au moyen desquelles on meut les divers membres du corps. Ces mots sont en effet

effet comme autant de jointures, au moyen desquelles les noms se lient aux autres de la maniere la plus déterminée.

Cinquième Partie du Discours.

Les Hommes sont souvent Acteurs dans la Parole ; il faut donc des mots qui les désignent dans ces occasions sans le secours de leur Nom : ce sont ces mots qu'on appelle PRONOMS, parce qu'ils tiennent lieu des Noms.

De ces Pronoms, l'un désigne la personne qui parle ; un autre, la personne à qui on parle ; la troisieme, la personne de qui on parle, comme dans cette phrase : *JE sais que VOUS êtes sage & qu'IL est généreux.*

Sixième Partie du Discours.

Les qualités d'un objet peuvent être inhérentes dans cet objet, & s'y trouver par un effet de sa nature même ; c'est ainsi que le Soleil est *brillant* ; une Montagne, *elevée* ; un Cercle, *rond*.

Il en est d'autres qui sont passageres, parce

qu'elles font l'effet de la volonté, & qu'elles s'anéantiffent avec cette volonté. Ces dernieres qualités étant d'une nature différente des Adjectifs, on en forme une claffe féparée; & on les appelle PARTICIPES, parce que l'Etre qui les éprouve, eft peint comme prenant part lui-même à cet Etat, comme y contribuant, ou comme en étant affecté. Tels font *aimant* & *aimé*.

Ce font des Participes, parce que l'un peint une qualité qui eft l'effet de celui à qui on l'attribue, & que l'autre peint cette même qualité, comme affectant celui qui en eft l'objet.

SECONDE CLASSE.

Parties du Difcours dont les mots ne changent jamais de formes.

Jufqu'à préfent le fujet du Tableau n'a été confidéré que relativement à lui-même, & dans fes divers états. Cependant les Etres ne font pas ifolés : ils tiennent tous les uns aux autres; & telle eft la maniere dont l'Univers eft formé, que chacun des Etres qui le

composent, a une infinité de rapports avec les autres ; & que nous ne saurions nous former de justes idées de ces Etres sans y joindre celle de leurs rapports. Quelle n'est pas, par exemple, la multitude de ceux qu'offre l'idée d'une jeune Personne ? Elle tient à celle d'un Pere, d'une Mere, de jeunesse, de grace, d'étourderie, d'éducation, &c. L'idée d'un Etre en général tient à celles du tems, de situation, de mouvement ou de repos, de forme, de matiere, &c. L'idée d'action se lie avec celle des objets sur lesquels on agit, avec lesquels on agit, en faveur desquels on agit, &c.

Ainsi le sujet du Tableau est sans cesse lié avec les sujets d'autres Tableaux : il faut donc des mots qui servent à lier ces divers Tableaux & tous ces rapports, d'une maniere qui n'en fasse qu'un seul tout. Ce sont ces mots qui constituent cette seconde Classe des Parties du Discours, dont le caractère distinctif est de ne jamais changer de forme, parce qu'étant destinés à lier plusieurs objets, ils ne peuvent appartenir à aucun en particulier,

Premiere Partie du Discours, de la seconde Classe.

La même action, le même état, la même qualité sont susceptibles d'une infinité de nuances : car deux Personnes ne posséderont pas la même qualité dans le même dégré : elles ne s'acquitteront pas de la même action également ; les unes feront paroître plus d'adresse, d'autres plus de vivacité, ou plus d'intelligence, &c.

Les mots nécessaires pour exprimer ces diverses nuances existent ; tels sont, *bien*, *supérieurement*, *beaucoup*, *peu*, *mal*, &c. On les appelle ADVERBES, parce qu'ils sont faits pour modifier les qualités exprimées par les Verbes qu'ils accompagnent.

SECONDE PARTIE. Les objets sont liés entr'eux par divers rapports : de-là, la nécessité d'avoir des mots qui lient ces objets avec leurs rapports : comme dans cette phrase, *César perdit la vie*, DE *la main même de ses amis* ; où, DE montre le rapport qu'il y eut entre la mort de César & la main de ses amis.

Ce ſont ces mots qu'on appelle *PRÉPOSITIONS.*

TROISIEME PARTIE. Une idée en améne ſouvent d'autres à ſa ſuite pour l'appuyer, pour l'embellir, pour la développer : il faut donc encore de nouveaux mots qui ſervent à lier ces diverſes idées; mais par la ſimple idée de liaiſon, ſans y ajouter aucune idée particuliere. On les appelle *CONJONCTIONS*; tels ſont ces mots; *&*, *que*, *mais*, &c.

QUATRIEME PARTIE. Notre ame, vivement émue par l'impreſſion des objets extérieurs, ou par le ſentiment de ſes plaiſirs, de ſes beſoins, de ſes maux, les manifeſte par des cris & des exclamations qui en portent l'empreinte. Tels ſont ceux-ci, *AH! HÉLAS! OH!*

On les appelle *INTERJECTIONS*, du Latin *inter*, entre, & *jactus*, jetté, parce que ces mots ſont jettés ou prononcés par intervalle ſuivant l'effet des ſenſations ; & ſemés ça & là entre les diverſes Parties du Diſcours qu'ils ſemblent interrompre & ſuſpendre.

CHAPITRE IV.

TABLEAUX qui résultent des diverses Parties du Discours.

De ces différentes Parties du Discours résultent différens Tableaux, relativement à leur composition, à la nature des qualités qu'ils exposent, & à l'ensemble des mots.

I. *Tableaux des idées, considérés relativement à leur composition.*

A cet égard, les Tableaux de nos idées sont simples, composés & complexes.

1°. Ils sont SIMPLES, lorsqu'ils ne renferment qu'un seul objet & qu'une simple qualité : *Le Soleil est brûlant; le tems est orageux.*

2°. Ils sont COMPOSÉS, lorsqu'ils offrent plusieurs objets ou plusieurs qualités : *Alexandre, César, Attila, Gengiskan furent les fleaux du Genre humain.*

3°. Ils sont COMPLEXES, lorsque quelques-uns de leurs membres sont exprimés par

plusieurs mots : *L'Univers est l'ouvrage d'un Etre tout-puissant qui réunit toutes les perfections.*

II. *Tableaux des idées relativement à la nature des qualités qu'ils exposent.*

Les qualités d'un Etre, sur-tout de celui qui fait le sujet principal du Tableau, peuvent désigner ou sa maniere d'exister, ou ses actions, ou ce qu'il éprouve de la part des autres êtres. De-là trois sortes de Tableaux : les ÉNONCIATIFS, les ACTIFS, les PASSIFS.

Les premiers énoncent la simple existence réunie à quelque qualité. *La terre est ronde : l'homme est raisonnable.*

Les seconds présentent les êtres comme agissans : *Colomb découvrit le nouveau Monde.*

Les troisiémes présentent les êtres comme étant l'objet d'une action, comme éprouvant son effet : *Le nouveau Monde fut decouvert par Colomb.*

Les premiers de ces Tableaux sont formés par des Adjectifs ; les seconds par les Participes Actifs, & les troisiémes par les Participes passifs.

III. *Tableaux des idées relativement à l'enſemble des mots.*

Dans la vue de ſe rapprocher le plus qu'il ſe peut de la rapidité des idées, on ne ſe contente pas d'employer des mots très-courts ou d'une ſeule ſyllabe, comme *je*, *il*, *œil*, *nez*, &c. mais on réunit pluſieurs mots en une ſyllabe; nous diſons, par exemple, *c'eſt mon livre*, au lieu de dire, *ce livre eſt le livre de moi.*

On ſupprime 2°. tout mot qui n'eſt pas néceſſaire pour l'intelligence du Tableau, & qui peut ſe ſuppléer par l'enſemble: ainſi l'on dit *les riches*, au lieu de dire *les gens riches*, &c.

De-là réſultent des mots & des phraſes qu'on appelle *elliptiques*, c'eſt-à-dire, qui contiennent des *ellipſes* ou des omiſſions. *Mon* eſt un mot elliptique, tenant lieu des trois mots *le ... de moi*. *Les riches*, &c. forment une phraſe elliptique, puiſqu'elle déſigne *les* gens *riches*.

PARTIE II.

DES PARTIES DU DISCOURS

qui changent de Forme.

CHAPITRE PREMIER.

DU NOM.

TOUS nos Diſcours roulent ſur quelque objet, ſur quelqu'un de ces objets que renferme l'Univers dans ſa vaſte enceinte. Le NOM, cette Partie du Diſcours qui déſigne les êtres exiſtans, ou qu'on ſuppoſe exiſter, marchera donc à la tête des Parties du Diſcours : car ce n'eſt point le caprice qui décide de leur rang & de leur prééminence ; elles tiennent ces avantages de la Nature elle-même, quand elle en fixa le nombre.

§. 1. *Utilité des Noms.*

C'eſt par les noms que l'on déſigne tous les êtres qui exiſtent : on les fait connoître à

l'inſtant par ce moyen, comme ſi on les mettoit ſous les yeux. Ainſi dans la retraite la plus iſolée, dans la nuit la plus profonde, nous pouvons paſſer en revue l'univerſalité des êtres ; nous repréſenter nos parens, nos amis, tout ce que nous avons de plus cher, tout ce qui nous a frappé, tout ce qui peut nous inſtruire ou nous récréer ; & en prononçant leur nom, nous pouvons en raiſonner avec nos pareils.

Nous tenons ainſi regiſtre par les Noms de tout ce qui eſt, & de tout ce que nous connoiſſons ; même de ce que nous n'avons jamais vu, mais qu'on nous a *nommé*, & qu'on nous a fait connoître par leurs rapports avec les objets qui nous ſont déja connus.

Ne ſoyons donc pas étonnés que l'homme, qui parle de tout, qui étudie tout, qui tient note de tout, ait donné des Noms à tout ce qui exiſte, à ſon corps & à ſes diverſes parties, à ſon ame, à ſes facultés, à cette multitude prodigieuſe d'êtres qui couvrent la terre, ou qui ſont cachés dans ſon ſein ;

qui rempliſſent les eaux ou qui ſe promènent dans les airs : qu'il donne des noms aux montagnes, aux fleuves, aux rochers, aux forêts, aux aſtres, à ſes habitations, à ſes champs, aux fruits dont il ſe nourrit, à ces inſtrumens de toute eſpéce avec leſquels il exécute les plus grandes choſes ; à tous les êtres qui compoſent ſa ſociété ; & que le ſouvenir de ces Perſonnages illuſtres, qui mériterent du genre humain par leurs bienfaits ou par leurs lumieres, ſe perpétue par leur nom d'âge en âge.

L'homme fait plus ; il donne des Noms à des objets qui ne ſont pas exiſtans : tantôt il en donne à une multitude d'êtres, comme s'ils n'étoient qu'un ; ſouvent même il donne des Noms aux qualités des objets, afin d'en pouvoir parler de la même maniere qu'il parle des objets.

Ainſi les êtres ſe multiplient en quelque ſorte pour lui, à l'infini ; puiſqu'il éléve à ce rang ce qui n'eſt pas, & les ſimples manières d'être des objets exiſtans : de-là, différentes eſpèces de Noms.

§. 2. *Des différentes espèces de Noms.*

Comme nous disons, *Soleil*, *Lune*, *Ciel*, *Terre*, mots par lesquels nous désignons des objets existans; nous disons également *Homme*, *Plante*, *Fleuve*, mots qui ne sont le nom d'aucun être en particulier, mais qui nous présentent tous ceux qui sont de la même nature. Nous disons de même *blancheur*, *hauteur*, *rondeur*, *bonté*, *amitié*, désignant par-là, non des êtres, mais les qualités du corps ou de l'ame, considérées comme objet de nos idées, comme l'être ou la chose dont nous nous occupons. Nous considérons également les *actions* comme des objets de nos idées : de-là ces mots *action*, *offre*, *marche* : invention admirable qui donne une facilité extrême pour rendre le discours plus rapide, plus énergique, plus utile.

Dans cette phrase, *la France est un Royaume d'une vaste étendue*, nous voyons les trois premieres sortes de noms.

FRANCE, est le nom d'un objet individuel, d'un Pays.

ROYAUME eſt le nom de tous les Pays qui ſont gouvernés, comme la France, par un ſeul Chef.

ETENDUE, eſt le nom d'une qualité conſidérée comme ſi elle avoit une exiſtence à part, ſéparée de celle des êtres dans leſquelles elle ſe trouve.

De ces trois eſpéces de Noms, le premier s'appelle Nom PROPRE OU INDIVIDUEL, parce qu'il appartient en propre à celui qui le porte.

Le ſecond, APPELLATIF, parce qu'il ſert à donner une *appellation* commune à tous les êtres de la même eſpèce.

Le troiſiéme, ABSTRAIT, parce qu'on le donne à un des états ſous leſquels un objet quelconque peut être enviſagé, comme ſi cet état étoit un être réel, en mettant à l'écart l'objet lui-même & ſes autres qualités, dont on fait *abſtraction*, ou qu'on met de côté, pour ne s'occuper que de cette ſeule qualité (1).

---

(1) On peut apeller ceux de la quatriéme eſpèce, *Actifs*, parce qu'ils ſe raportent aux actions; ou *Verbaux*, parce qu'ils déſignent les actions comme les Verbes.

Le premier de ces Noms peint un individu, dans ce qui le conſtitue & qui ne ſe trouve qu'en lui.

Le ſecond de ces Noms le peint, au contraire, ſous les qualités qui lui ſont communes avec tous les êtres de ſon eſpéce.

Le troiſiéme le peint, comme s'il n'étoit compoſé que d'un ſeul trait, d'une ſeule qualité.

Le quatriéme peint ſon état actif.

§. 3. *Etymologie du mot* NOM.

Ce mot eſt commun à un grand nombre de Langues : au Latin, qui le prononce *Nom-en*; au Grec, qui en fit le mot *o-*NOM*-a*; aux Langues du Nord & au Perſan, qui le prononcent *Nam* & *Name*; aux Indiens qui en font *Naom*. Il vient de la racine primitive NO, qui ſignifie *connoiſſance*, *ſcience*, & qui a donné des mots à toutes les Langues.

§. 4. *Noms conſidérés comme le* SUJET *des Tableaux des idées.*

Les Noms ſont conſtamment le ſeul point de réunion de tous les traits qui compoſent

les Tableaux de la parole, l'objet pour lequel ceux-ci ſont amenés, celui qui devient la baſe de tous les autres, & dont ceux-ci tirent leur beauté & leur énergie.

Le nom eſt donc au diſcours, ce que l'objet principal eſt à un Tableau, ce que le Héros eſt à une piéce de Théâtre, ce qu'un être eſt à ſes effets. Tout ſe rapporte à lui : l'habileté de celui qui parle, eſt de ne laiſſer voir que lui, & de fondre le reſte du Tableau avec un ſi grand art, qu'on apperçoive ſans peine que tout ſe rapporte à cet objet.

Dans ces Vers :

> Petit poiſſon deviendra grand
> Pourvû que Dieu lui donne vie :
> Mais le lâcher en attendant,
> Je tiens pour moi que c'eſt folie.

Le nom PETIT-POISSON eſt le ſujet du Tableau qui en réſulte.

La connoiſſance du ſujet nous fait ſaiſir à l'inſtant tout ce qu'on nous en dit : & la vue du développement du Tableau ſuffiroit pour nous en faire deviner le ſujet.

C'eſt cet art qui donne une ſi grande facilité pour entendre les Ouvrages écrits en Langues étrangères : car la ſeule connoiſ-

ſance du ſujet nous offre déjà l'idée de tout ce qu'on en va dire ; ce qui rend aiſée l'intelligence du Tableau, ſur-tout ſi l'Auteur a rendu ſon ſujet avec l'exactitude & la netteté dont il étoit ſuſceptible.

Ce ſont les Auteurs de ce genre qui rendent une Langue célèbre, comme les grands Peintres illuſtrent les Ecoles dont ils ſont ſortis ; c'eſt par de pareils Ecrivains, que la Langue Grecque eſt devenue celle de tous les gens de goût ; & que l'étude de quelques Langues modernes, devient indiſpenſable pour ceux qui veulent connoître tout ce qu'on a écrit de plus parfait.

§. 5. *Noms diſtingués en ſujet & en objets dans le même Tableau.*

De même que dans un Tableau le principal perſonnage eſt accompagné d'un grand nombre d'autres avec leſquels il eſt en rapport, de même dans le Diſcours, l'Etre qui en fait le ſujet ſe trouve preſque toujours en rapport avec d'autres Etres : il ſe trouvera donc dans le Diſcours, outre le Nom

Nom qui désigne le sujet, d'autres Noms avec lesquels il est en rapport, & qui constituent sa dignité, son énergie. Ce sont ceux-ci qu'on appelle *Objets*; car ils sont les objets auxquels se rapporte tout ce qu'on dit du sujet : mais les uns & les autres sont placés & groupés de maniere qu'on reconnoît à l'instant le rôle que joue chacun d'eux, ensorte que le Tableau qui en résulte offre la plus grande unité, malgré la titude d'objets dont il est composé.

ARTICLE II.

1°. *Des Genres.*

Les Genres sont les terminaisons différentes que prend un même mot, suivant qu'il se rapporte à l'Homme ou à la Femme. Celui qui se rapporte à l'Homme s'appelle *MASCULIN*, & on appelle *FÉMININ* celui qui se rapporte aux personnes du sexe féminin. Ainsi le mot *le* est Masculin, & le mot *la* est du Genre Féminin. Quelques Langues ont même un troisiéme Genre, qu'on

appelle *NEUTRE*, pour déſigner les objets qui ne ſont ni Maſculins, ni Féminins, comme un *Palais*, un *Temple*, &c.

Cette diverſité de terminaiſons répand dans les Tableaux de la parole infiniment plus de vérité, de graces & d'harmonie : elle en bannit l'uniformité & la monotonie ; car ces terminaiſons étant les unes fortes, les autres douces, il en réſulte dans le langage un mélange de ſons doux & de ſons pleins de force qui lui donne beaucoup plus d'agrément.

2°. *Des Nombres.*

Les Noms reçoivent encore une autre ſorte de terminaiſon, ſuivant qu'ils déſignent un ſeul objet du même genre, & ſuivant qu'ils en déſignent pluſieurs. Ainſi on dit *Maiſon* lorſqu'il ne s'agit que d'une ſeule, & *Maiſons* lorſqu'il s'agit de pluſieurs. C'eſt cette propriété des Noms qu'on appelle *NOMBRES*. On diſtingue deux ſortes de Nombres dans la plûpart des Langues.

Le SINGULIER, qui ne déſigne qu'un ſeul

Etre : & le PLURIEL, qui désigne plusieurs individus de la même espéce.

Quelques Langues offrent un troisiéme nombre, appellé DUEL, qui désigne deux Etres, & qui est placé entre le singulier & le pluriel.

Une simple lettre fait souvent l'unique différence qui regne entre les Nombres ; & à cet égard ainsi qu'à bien d'autres, on ne peut trop admirer l'art avec lequel se forment les Langues, & avec lequel elles parviennent à cette briéveté & à cette concision qu'exige la parole : une lettre ou un son de plus ou de moins, & le Tableau change totalement ; il n'offre qu'un individu, ou il les présente tous : c'est un miroir magique qui change en un clin d'œil pour faire voir tout ce qu'on désire, & qui se prête à toute l'impatience, à toute la vivacité de la pensée & de l'imagination.

3°. *Noms, source des Mots.*

Une prérogative des Noms qui les distingue de toutes les autres Parties du Discours,

c'eſt qu'ils ſont la ſource ou la racine de tous les mots dont elles ſont compoſées ; & ſi l'on conſidere les mots dont toutes les Langues ſont formées, comme des Familles ou comme des Arbres Généalogiques, elles auront conſtamment un Nom à leur tête, enſorte qu'on ne peut indiquer aucun mot de quelqu'eſpéce que ce ſoit, adjectif, verbe, adverbe, &c. qui ne deſcende d'un Nom & qui n'en tire toute ſon énergie.

Tout le prouve, & la nature du langage & le fait.

La nature du langage, qui étant une peinture, n'a pu peindre que les objets exiſtans ; c'eſt-à-dire que des Noms ; enſorte qu'il a fallu néceſſairement que tous les autres mots vinſſent des Noms.

Le fait ; car il n'eſt aucun mot, de quelqu'eſpéce que ce ſoit, & dans quelque Langue que ce ſoit, qui ne deſcende d'un nom. On en voit des exemples ſans nombre dans notre propre Langue, quoiqu'elle ſoit dépourvue d'une multitude de Noms primitifs qu'elle a laiſſé perdre.

Ainsi, de *marche*, nous avons fait *marcheur*, *marcher*.

De *port*, signifiant démarche & action de porter, nous avons fait *porteur*, *portant*, *portatif*, *porter*, *comporter*, *déportemens*, &c.

De *vin*, nous avons fait *vigne*, *vignoble*, *vigneron*, *vendangeur*, *vendanges*, *vendanger*, *vinée*, *provigner*.

Lorsque nous avons des familles de mots qui n'ont point de *nom* à leur tête, telles que *grand*, *couper*, *marchandise*, ou *commerce*, &c. ce n'est pas qu'elles ne soient en effet provenues d'un nom; mais c'est que ce nom n'est pas passé avec ses dérivés dans les Langues postérieures à celles où il se trouve. Ainsi *marchandise* & *commerce* viennent du Celte *marc*, qui fit le Latin *merx*, & qui désigne tout objet de trafic; de-là non-seulement *Marchand* & *commerce*, mais aussi *Marché*, *Marchander*, *Mercier*, *merceries*, *marque*, *commercer*.

Couper & *coupe* viennent du primitif *Cop*, une hache, tout instrument taillant propre à couper.

Grand, en Latin *grandis*, eſt un adjectif formé du primitif *Ram*, qui ſignifie hauteur, élévation, & qui ſe fit précéder de *g*, à la maniere des mots qui commencent par *r* & par *l*. C'eſt de la même racine que vint *Ramus*, une branche, un rameau, & par ſynecdoque une *rame* à ramer, parce qu'elle conſiſte dans une branche d'arbre : *gram* ſe prononça inſenſiblement *grand*, & en y ajoutant la terminaiſon adjective des Latins, on eut *grandis* : de-là encore *grandeur*, *grandir*, *grandement*, *aggrandiſſement* ; enſorte que de dérivés en dérivés, *ram* a formé des mots de quinze lettres.

Il n'eſt ainſi aucun mot quelconque qui ne tienne à un nom primitif, peignant toujours un objet phyſique.

Les Noms deviennent par ce moyen la baſe & la clef des Langues : ils ſont comme autant de caſes entre leſquelles on doit diſtribuer tous les mots. En effet, la parole peignant nos idées, & celle-ci les objets peints par les Noms, ces noms feront les ſeuls mots exiſtans néceſſairement & puiſés

dans la Nature ; tous les autres n'en feront que des dérivés, tout comme les idées qu'ils peignent font fubordonnées aux objets.

Les mots dérivés reveilleront ainfi l'idée du Nom dont ils dérivent, avec la même promptitude, la même jufteffe & la même netteté que l'idée d'une qualité réveille l'idée de l'objet auquel elle appartient. C'eft cette harmonie fimple & noble qui conftitue la beauté du langage, & qui feule peut en faciliter l'étude.

4°. *Des Mots dérivés & compofés.*

Les Noms primitifs ne fervant qu'à défigner les objets, & ne pouvant fuffire pour exprimer toutes nos idées, on y fupplée par le moyen des Mots dérivés & compofés.

Au moyen de la dérivation, un Nom change légerement de forme & devient propre à peindre toutes les idées relatives à un même objet : ainfi du mot Latin *fal*, dont nous avons fait le mot *fel*, dérivent tous ceux-ci, *falé*, *faler*, *faliere*, *falure*, &c.

Un mot compofé, eft un mot formé par

la réunion de deux autres, dans la vue de présenter une idée qu'aucun d'eux ne pouvoit peindre séparément. Ainsi *transporter* est composé de deux mots, dont l'un signifie *porter*, & l'autre *au-delà*. *Mi-di* est composé de deux mots, dont l'un signifie *jour*, & l'autre *milieu*, ou *moitié*. *Dessaler* est un composé de *sal* & d'une préposition.

5°. *Des Mots figurés.*

Enfin, sans multiplier le nombre des mots, on les double & on les triple, en leur donnant successivement plusieurs sens figurés, outre le sens physique qu'ils offrent primitivement. Ces mots figurés se forment d'un grand nombre de manières qu'on peut réduire à ces quatre.

1°. L'*Extension*, figure qu'on appelle d'un mot Grec CATACHRESE. Ici les mots se détournent de leur premiere signification pour en prendre une autre qui a quelque rapport avec celle-là. C'est par catachrese qu'on dit une RAME de papier, du mot *ramus* qui signifie branche, une *feuille* de papier, une *main* de papier.

2°. Le *changement de Nom*, ou METONYMIE. Cette figure a lieu dans diverſes occaſions, lorſqu'on ſubſtitue le nom de la cauſe à celui de l'effet, ou le nom de l'effet au nom de la cauſe. *Vivre de ſon travail*, pour dire *vivre de ce que l'on gagne par ſon travail. Une côte ſans ombre*, pour dire *ſans arbres.*

Le nom du contenant pour celui de la choſe contenue. Un *nid* au lieu des oiſeaux qui ſont au nid.

Le nom du lieu où une choſe ſe fait, ſubſtitué au nom de cette choſe même. Une *Perſe*, au lieu d'une *Toile* fabriquée en Perſe. Un *Damas*, pour un *ſabre fait* à *Damas.*

Le ſigne pour la choſe ſignifiée. La *Robe* pour la *Magiſtrature.*

3°. La *Compréhenſion* ou SYNECDOQUE : par cette figure, on fait concevoir à l'eſprit plus ou moins que le mot dont on ſe ſert ne ſignifie dans le ſens propre. Ainſi on dit cent mille *ames*, cent *feux*, pour cent mille perſonnes, cent familles.

La ſynecdoque a lieu ſur-tout lorſqu'on

prend la partie pour le tout. J'ai déjà vu vingt *hivers*, pour dire vingt *ans*.

Et lorsqu'on emploie le nom de la *matiere* pour marquer la *chose* qui en est faite. Un *castor*, c'est-à-dire un *chapeau* fait de poil de *castor*. Les Grecs disoient *lin* au lieu de *ficelle*, parce qu'elle en étoit faite; des hommes armés de *frêne*, pour dire armés de *lances*, dont le bois étoit de frêne. Les Hébreux, pour dire des *lances* resplendissantes, disoient dans le même sens des *sapins* resplendissans.

4°. La Comparaison ou METAPHORE. Cette Figure consiste à transporter la signification propre d'un mot, à une signification qui ne lui convient que par comparaison.

La Grammaire est la *clef* des Sciences; s'*enivrer* de plaisirs; mettre un *frein* à ses passions.

CHAPITRE II.

DES ARTICLES.

LES Noms propres, nous l'avons vu, préſentent toujours un ſens déterminé, au lieu que les Noms appellatifs convenant à pluſieurs objets de la même nature, n'en déſignent aucun en particulier. Toutes les fois donc que nous aurons occaſion de déſigner quelqu'un de ceux-ci, nous ſerons obligés d'accompagner leurs noms de quelques mots qui les tirent de ce ſens indéterminé qu'ils offrent, & qui en faſſent le nom de l'Objet même que nous voulons peindre, enſorte qu'on le reconnoiſſe à l'inſtant, auſſi ſûrement que ſi nous le montrions de la main. Tel eſt l'uſage des Articles. Ces mots déterminent comme par le geſte, entre pluſieurs objets auxquels convient le même nom, celui que nous avons en vue.

Comme les Adjectifs, ils accompagnent les Noms & ils changent de forme avec eux;

mais ils différent eſſentiellement des Adjectifs, en ce que ceux-ci font connoître les qualités des objets dont on parle ; au lieu que l'Article ne fait que montrer l'objet même : il n'y ajoute qu'une idée de préſence plus ou moins éloignée.

Il exiſte en François trois ſortes d'Articles, CE, LE & UN : ils différent tous les trois par la maniere dont ils déterminent le nom qu'ils accompagnent.

En effet, un mot appellatif peut être appliqué à un ſeul des objets auxquels il convient, par l'une ou l'autre de ces trois manieres.

Ou en montrant cet objet, parce qu'il eſt déja ſous les yeux.

Ou en le déterminant d'une maniere qui empêche de le confondre avec aucun autre objet déſigné par le même nom.

Ou en l'énonçant purement & ſimplement comme un objet exiſtant.

Ainſi, en diſant CE *PALAIS eſt très-beau*, on montre un Palais ſur lequel on n'a qu'à jetter les yeux.

En disant, LE *PALAIS que nous avons vu est de la plus grande beauté*, on restreint l'idée de Palais à celui qu'on a déja vu :

& en disant, LE *PALAIS des anciens Rois de France sert de siége au Parlement*, on restreint l'idée de Palais à celui des anciens Rois de France.

En disant enfin, *on parle d'*UN PALAIS *qui a été embelli*, on ne le désigne que par la simple existence individuelle sans le déterminer par aucune propriété qui le fasse connoître d'une maniere précise.

Le premier de ces Palais est sous les yeux, on le *montre*.

Ceux de la seconde espéce ne sont pas sous les yeux ; mais on les détermine d'une maniere qui empêche de les confondre avec aucun autre.

Le dernier n'est ni sous les yeux, ni déterminé d'aucune maniere particuliere : il est simplement énoncé.

Ce, est donc un article démonstratif.

Le, un article indicatif.

Un, un article énonciatif.

Les voici réunis dans la même phrase avec le même nom.

« CE jour, où vous parûtes au milieu des » applaudissemens du Public, fut LE jour » le plus brillant de votre vie : il sera pour » vous UN jour à jamais mémorable ».

UN, énonce ici l'idée de jour : CE, place cet individu sous les yeux : LE, nous le fait distinguer de tout autre.

L'idée présentée par UN, est la plus simple des trois : celles qu'offrent LE & CE, sont plus composées.

Caractères des Articles.

Les Articles sont des mots extrêmement courts, de simples monosyllabes : ils ne consistent qu'en un seul son, en un seul éclat de voix ; & il falloit qu'ils fussent ainsi ; plus longs, ils n'auroient pas été plus utiles, ils auroient fatigué l'attention, ils se seroient trop éloignés du geste.

1°. Ils ne marchent jamais sans un Nom, n'ayant aucune signification sans eux.

2°. Ils prennent le caractère, & suivent la

marche du nom qu'ils accompagnent, étant masculins & féminins comme lui; au singulier ou au pluriel avec lui ; ainsi on dit UN *Homme*, UNE *Femme*, LA *Religion*, LES *Royaumes*, CETTE vertu.

De cette manière, les Articles annoncent en quelque sorte les Noms; ils préparent à ce qu'on va dire, & ne permettent pas de se tromper sur l'application de ce qui les suivra.

Observations particulieres.

L'un d'eux, l'article LE, se réunit sans peine avec d'autres mots, au point de n'être plus reconnoissable : ainsi DU est la réunion de ces deux mots, *de* LE : & MON, celle de ces deux mots LE *mien*. 2°. Il perd aussi sa voyelle lorsqu'il précède un mot qui commence par une voyelle; ainsi on dit *l'Oiseau*, *l'Eglise*, &c. & non *le Oiseau*, *la Eglise*.

Observons encore qu'on ne le met pas à la tête des Noms propres, ceux-ci n'en ayant pas besoin, puisqu'ils sont suffisamment déterminés par eux-mêmes.

De ces trois Articles, celui que nous ap-

pellons INDICATIF peut se suppléer le plus facilement, parce que l'application du mot qu'il accompagne, est toujours déterminée ou indiquée par la phrase même dans laquelle il se trouve; il se supplée sur-tout par la terminaison, dans les Langues à terminaisons, comme la Langue Latine. C'est ce qui avoit fait croire mal-à-propos que les Latins n'avoient aucun article, & qui avoit fait conclure plus mal-à-propos encore que l'ARTICLE n'étoit pas une Partie du Discours.

Utilités des Articles.

C'est par les Articles que les Tableaux de la Parole parviennent à réunir la clarté, la concision & la beauté de l'expression, avec la force & la vivacité du sentiment; puisque ce sont eux qui donnent aux Noms ce sens déterminé & individuel qui en met l'objet sous les yeux, de maniere à ne pouvoir le méconnoître.

1°. Ils répandent dans le Discours la plus grande clarté, parce qu'ils annoncent les Noms sous les caractères les plus propres à

les

les reconnoître comme mafculins ou féminins, comme finguliers ou pluriels, comme préfens ou abfens, &c.

2°. Ces Noms eux-mêmes en deviennent plus variés, plus agréables; ils en acquierent plus d'élégance. 3°. Ils occafionnent des Tableaux auffi vifs que variés : ainfi du feul nom de Cigale, on forme ceux-ci :

LA CIGALE, celle qu'on connoît.

CETTE CIGALE, celle qu'on a fous les yeux.

UNE CIGALE, celle qu'on n'a pas fous les yeux, & qui n'a rien de déterminé, certaine Cigale.

Tandis que fans articles, ces Tableaux feroient réduits à un feul, au feul mot CIGALE. La Fontaine n'auroit pu dire :

> La Cigale ayant chanté
> Tout l'été.

Au moyen des Articles, on peut faire au moins douze Tableaux de ces deux mots, *Fils & Roi.*

Fils de Roi.	Le Fils du Roi.
Fils du Roi.	Le Fils d'un Roi.
Fils d'un Roi.	Le Fils de ce Roi.

Ce Fils de Roi.	Un Fils de Roi.
Ce Fils du Roi.	Un Fils du Roi.
Ce Fils d'un Roi.	Un Fils de ce Roi.

Ainſi les Articles, détachant les objets de la grande maſſe univerſelle, & les mettant ſous les yeux de la maniere la plus ſenſible, deviennent d'une reſſource inexprimable pour former des Tableaux, au moyen deſquels ces objets excitent ſur nous les ſentimens les plus touchans & les plus vifs par leur préſence nette, préciſe, circonſtanciée. Auſſi en fait-on un uſage continuel, ſurtout dans la Poéſie.

Articles pluriels.

N'omettons pas que *le* & *la* font au pluriel LES; *ce* & *cette*, CES. Les Hommes, ces Femmes. Quant au pluriel d'*un*, c'eſt le mot elliptique DES : en effet, comme on dit au ſingulier, *un ſavant a écrit que*, &c. on devroit dire au pluriel *quelques-uns d'entre les ſavans*, ou *quelques-uns des ſavans ont écrit que*. Mais comme *quelques-uns* peut ſe ſupprimer, on dit ſimplement *des ſavans*

ont, &c. enſorte que *des* ſert de pluriel à l'article *un*.

Articles réunis à d'autres Parties du Diſcours.

Nous avons vu que pour rendre le Diſcours plus vif & plus concis, on réuniſſoit ſouvent deux ou pluſieurs Parties du Diſcours en un ſeul mot, d'où ſe formoient des mots elliptiques qu'on ne peut rapporter à aucune Partie du Diſcours. Ceci a lieu ſurtout à l'égard des Articles.

Ainſi, MON eſt au lieu de ces mots, *le mien*. TON, tient lieu de ceux-ci, *le tien*.

QUI, de ces deux mots, *& ce*, ou *cette perſonne*.

TOUT, remplace ces mots, *l'enſemble des êtres*.

Il n'eſt donc pas étonnant qu'on s'en ſerve à la tête des noms, comme des articles, quoiqu'ils n'en ſoient pas, puiſque l'article y eſt caché.

Ajoutons que ſouvent les Articles s'uniſſent à des Noms, au point d'en faire une partie eſſentielle.

Ainſi nous diſons *un almanach*, *un alembic*, au lieu qu'on devroit dire *un manac*, *un embic*; mais, comme ces mots ſont Arabes, & qu'on les a entendus prononcer avec la ſyllabe *al*, qui eſt chez les Arabes l'article *le*, on a cru que cette ſyllabe *al*, faiſoit partie de ces mots. Ainſi, en diſant *un almanach*, nous mettons deux articles de ſuite : comme un étranger qui diroit *un le livre*, *une la pomme*.

CHAPITRE III.

DES ADJECTIFS.

§. 1. *Néceſſité d'avoir des mots qui déſignent les qualités des objets.*

CE qui exiſte, exiſte toujours d'une certaine maniere, ſous telle ou telle forme, avec telle ou telle qualité; & c'eſt par ces qualités que les objets nous affectent, qu'ils nous intéreſſent. Ainſi les vives couleurs de la lumiere, la ſplendeur du Soleil, la ma-

gnificence d'un beau couchant, charment la vue, &c. tandis que les qualités d'un pere, d'un ami, d'un parent, d'un protecteur, &c. ont des droits inaltérables ſur notre cœur. Otez à un objet ces qualités, il ne ſera plus rien pour nous. L'Homme lui-même ne peut devenir parfait & aimable, qu'en augmentant ſans ceſſe ſes bonnes qualités.

Il a donc fallu des mots qui exprimaſſent non-ſeulement les qualités, ce qui eſt la deſtination des noms abſtraits; mais des mots qui fiſſent connoître ces qualités, comme ſe trouvant dans les objets dont on parle; & ce ſont ces mots qu'on appelle *Adjectifs*.

Ainſi, *éclat* eſt un nom abſtrait, parce qu'il peint une qualité conſidérée en elle-même; mais *éclatant* eſt un adjectif, parce qu'il peint cette qualité comme ſe trouvant dans un objet.

C'eſt par cette raiſon, que les Adjectifs ſont conſtamment à côté du Nom qui peint l'objet dans lequel ſe trouvent les qualités exprimées par ces mots : ainſi le langage ſe rapproche de la Nature le plus qu'il eſt poſ-

ſible : car le nom eſt accompagné de mots qualificatifs, comme l'objet eſt accompagné de ſes qualités.

Ces mots s'appellent ADJECTIFS, c'eſt-à-dire, *ajoutés*, parce qu'ils s'ajoutent aux Noms; & qu'ils ajoutent à l'idée des Noms, celles des qualités que poſſédent les objets déſignés par ces Noms.

Dans cette phraſe, *ce Temple eſt vaſte, ſuperbe & magnifique*, les mots *vaſte, ſuperbe, magnifique*, ſont des Adjectifs, puiſqu'ils expriment les qualités qu'on apperçoit dans l'objet dont il s'agit.

Grand, agréable, ſage, joli, honnête, vertueux, &c. ſont des Adjectifs.

Rien de ſi aiſé à diſtinguer que le Nom & l'Adjectif : l'un déſigne toujours un objet, l'autre ne déſigne jamais que des qualités : l'un marche ſeul, l'autre a toujours beſoin d'un ſoutien, d'un Nom auquel il ſe rapporte.

On voit encore entr'eux cette différence, que le Nom ne convient qu'aux objets de la même eſpéce, au lieu que l'adjectif peut

s'aſſocier avec une multitude de noms ou d'objets différens : ainſi on dit,

Un homme *élevé*, un lieu *élevé*, un nuage *élevé*, une voix *élevée*, &c.

On pourroit regarder les Adjectifs comme des ellipſes, car ils peignent moins la qualité elle-même, que l'état d'un objet accompagné de telle ou telle qualité. Ainſi un homme *élevé*, un lieu *élevé*, ſignifient un *homme*, un *lieu qui a la qualité que nous appellons élévation*. On gagne donc par-là de la briéveté, ce qui eſt un grand point ; & des tournures très-variées & ſans monotonie, ce qui en eſt un autre fort important.

De-là, réſultent les Tableaux que nous avons appellés *énonciatifs*.

Cette Tour eſt prodigieuſe.
Ce Dôme eſt magnifique.
Le Tems eſt dérangé.

Telle eſt encore la différence qui regne entre les articles & les adjectifs, que ceux-ci peuvent être exprimés comme nous venons de le voir par des formules différentes, quoique plus longues, tandis que rien ne peut tenir lieu de l'article.

Les Adjectifs naquirent donc des Noms; ils furent dans l'origine ces Noms même, mis à la ſuite d'autres Noms pour les qualifier. Lorſque le Langage étoit au berceau, un *Homme-Mont* ſignifioit un homme de grande ſtature, un homme grand comme un Mont; un *homme-ours* étoit un homme groſſier. Le nom du Soleil, ou *Bel*, fut emprunté pour déſigner la beauté, & lui eſt reſté, tandis qu'il a été perdu pour le Soleil. Ainſi on réuniſſoit la ſimplicité d'une Langue naiſſante peu chargée de mots; la richeſſe du Langage Poëtique rempli de figures & de comparaiſons; l'exactitude du Langage Philoſophique, qui doit toujours s'aſſortir à la nature des choſes, & qui ne doit pas procéder par comparaiſon.

On s'apperçut bientôt cependant, qu'il étoit incommode de faire marcher deux Noms à la ſuite l'un de l'autre, & qu'il étoit fâcheux que le même mot déſignât tantôt un objet, tantôt une qualité. Pour remédier à ces inconvéniens, on eut recours à un moyen de la plus grande ſimplicité; ce fut

d'ajouter à la fin des Noms une lettre, une ſyllabe qui fît connoître que ces Noms ne déſignoient qu'une qualité : ainſi, de *glace*, on fit *glacé* : de mont, *montueux* : de Roi, *royal* : de fils, *filial*.

Il n'exiſte donc aucun Adjectif qui ne ſe lie immédiatement à un Nom, qui n'en dérive, qui n'en tire toute ſon énergie : ce qui facilite & ſimplifie ſinguliérement l'étude des Langues, puiſqu'avec la connoiſſance des Noms, on a celle de tous les Adjectifs qui en furent formés.

§. 2. *Noms provenus des Adjectifs.*

Telle eſt la ſoupleſſe du Langage, qu'après avoir formé des Adjectifs par les Noms, il forme encore des Noms avec les Adjectifs : 1°. en ſupprimant ſimplement le Nom ; ainſi on dit les *Grands*, les *Riches*, les *Savans*, les *biens*, comme ſi c'étoit des Noms, tandis que ce ſont réellement des Adjectifs, mais dont on a ſupprimé les Noms ; en diſant les *Grands*, au lieu de dire les *hommes grands* ; &c. les *Riches*, au lieu de dire les

hommes riches, &c. parce que cette ellipſe rend le diſcours plus ſerré & plus vif ſans rien ôter à ſa clarté. Tous nos Noms qui ſe terminent en *ée*, ſe ſont formés également par des ellipſes : ainſi une *Armée* eſt pour *Troupe armée* : une *penſée* eſt pour *choſe peſée*, en Latin *penſata*.

2°. On forme, par le même moyen, des Noms qui déſignent les qualités en elles-mêmes, comme ſi elles étoient des objets exiſtans dans la Nature, & indépendans des Etres dans leſquels elles ſe trouvent. Tels ſont *blancheur*, ou cette propriété qu a un objet d'être blanc : *rondeur*, ou cette propriété qu'a un objet d'être rond : *étendue*, *groſſeur*, *largeur*, &c. D'où réſulte la facilité d'énoncer les qualités des objets, d'en diſcourir, d'en examiner les rapports, comme on le fait relativement aux objets.

§. 3. *Les Adjectifs revêtent les mêmes formes que les Noms.*

Puiſque les Adjectifs furent deſtinés à accompagner & à déterminer les Noms, à

faire un ſeul tableau avec eux, ils durent néceſſairement revêtir les mêmes formes. Lorſque le Nom fut au ſingulier ou au pluriel, au maſculin ou au féminin, l'Adjectif dut être au ſingulier ou au pluriel, maſculin ou féminin. Ainſi on dit un lieu *éminent* & une perſonne *éminente*. Des lieux *éminens* & des perſonnes *éminentes*. Par ce moyen, on voit le rapport de l'Adjectif avec ſon Nom ; & il regne dans le Diſcours autant de clarté que d'harmonie : il eſt pour le Langage ce que les accords ſont à la Muſique.

De-là, naiſſent les diverſes terminaiſons des Adjectifs, comme on le voit dans l'exemple précédent, où *éminent* ſe termine en *te* pour le féminin ſingulier, en *tes* pour le féminin pluriel, & en *s* pour le maſculin pluriel.

§. 4. *Dégrés de Comparaiſon.*

On s'apperçut bientôt que la même qualité n'avoit pas le même dégré de perfection dans tous les objets : que tous les fruits

n'étoient pas également bons & agréables ; que les jours chauds ou froids, ne le font pas dans la même proportion ; que tous les hommes ne font pas ſpirituels, aimables, généreux, &c. dans le même point. Il fallut donc un moyen d'exprimer les diverſes nuances d'une même qualité, de peindre ſa ſupériorité dans un objet ſur les autres.

Le geſte fut le premier expédient auquel on eut recours. Les Sauvages, pour dire *peu*, prennent une touffe de leurs cheveux : pour exprimer *infiniment*, *tout*, ils prennent leur chevelure entiere. Les enfans, pour marquer les mêmes idées, ſe ſervent de leurs mains : ils les rapprochent pour *peu*, & les éloignent le plus qu'ils peuvent pour *beaucoup*.

En effet, on n'a pu que comparer aux diverſes hauteurs, aux diverſes diſtances, les divers dégrés d'une qualité : les hauteurs intellectuelles n'ont pû ſe peindre que par les hauteurs phyſiques. De-là, ce qu'on appelle DÉGRÉ de *Comparaiſon* relativement aux adjectifs, & qui font au nombre de trois au

moins dans toutes les Langues, & de quatre en François.

1°. Le POSITIF. Il exprime la qualité en elle-même, purement & ſimplement, *grand*, *ſage*, *doux*, &c.

2°. Le COMPARATIF. Il énonce que de deux objets, l'un poſſéde une qualité dans un plus grand dégré que l'autre *Plus grand*, *plus ſage*, *plus doux*, &c. ſont des Comparatifs.

3°. Le SUPERLATIF RELATIF ; il élève un objet au-deſſus de tous, relativement aux qualités qui leur ſont communes. Le *plus grand*, *le plus ſage*, *le plus doux*, &c.

4°. Le SUPERLATIF ABSOLU ; il élève au plus haut dégré où une qualité puiſſe atteindre, & il ne fait aucune comparaiſon entre deux objets, n'examinant l'objet dont il s'agit qu'en lui-même. *Très-grand*, *très-ſage*, *très-doux*, &c. ſont des ſuperlatifs abſolus.

Il eſt des Langues dans leſquelles au lieu d'énoncer les dégrés de Comparaiſon par des mots ſéparés, on les déſigne par une ſimple

différence dans la terminaiſon. De *ſapiens* ſage, les Latins font *ſapient-ior* plus ſage, *ſapient-iſſimus* très-ſage. C'eſt d'eux que nous viennent,

Meilleur,	*pour*	plus bon.
Majeur,	*pour*	plus grand.
Mineur,	*pour*	plus petit.

Dans quelques Provinces, *Minime* tient lieu de *très-petit*.

§. 5. *Liaiſons comparatives.*

Lorſqu'on ſe ſert de Comparatifs, c'eſt pour exprimer le rapport qui regne entre deux Objets ou deux Noms & une même qualité : il faut donc, afin qu'il en réſulte un Tableau clair & précis, que ces divers Noms ſoient liés de façon qu'on apperçoive à l'inſtant qu'ils ſont en contraſte. C'eſt ce qu'on fait dans notre Langue par la conjonction QUE, lorſqu'il s'agit d'un Comparatif; & par la prépoſition DE, lorſqu'il s'agit d'un Superlatif

Cette récolte eſt *plus* abondante QUE les autres.

Virgile eſt *le plus* grand DES Poëtes Latins.

Autrefois, nous nous ſervions également de ce DE après les comparatifs, & les Italiens en ont conſervé l'uſage.

Les Latins, d'après le génie de leur Langue, marquent ce rapport par un ſimple changement de terminaiſon, pour le comparatif; & ils l'accompagnent d'une prépoſition, pour le ſuperlatif.

Ajoutons que les Adjectifs répandent un plus grand intérêt dans le Diſcours; qu'ils en font paroître les objets plus ou moins agréables, grands ou médiocres, dignes de gloire ou de blâme, ſuivant les qualités qu'ils expriment: ainſi, ils animent les Tableaux de la parole, ils en font le coloris, ils n'y laiſſent rien de froid & de languiſſant. Auſſi les Orateurs & les Poëtes en font-ils grand uſage; les Adjectifs deviennent entre leurs mains des EPITHETES, mot Grec qui ſignifient *mis par-deſſus*, parce qu'ils ſont comme une parure miſe par-deſſus le Nom pour l'orner, pour lui donner une

nouvelle vie. On en peut juger par ces vers :

> O rives du Jourdain ! ô champs *aimés* des Cieux !
> *Sacrés* monts, *fertiles* vallées
> Par cent miracles *ſignalées*,
> Du *doux* Pays de nos Ayeux
> Serons-nous toujours exilées ?

Otez de ces vers qui ſont ſi harmonieux & ſi touchans, tous ces adjectifs, *aimés*, *ſacrés*, *fertiles*, &c. & ils ſeront ſans chaleur, ſans coloris, ſans ame. Ces épithètes ſont toujours riches & heureuſes, lorſqu'elles ſont dirigées comme ici par une imagination brillante & fleurie.

CHAPITRE IV.

Des Pronoms.

LES Diſcours qui ne ſont compoſés que de Noms, d'Articles & d'Adjectifs, ſont tous étrangers aux perſonnes qui tiennent ces diſcours & à ceux auxquels on les tient : mais ſi la parole ſe bornoit à cela, elle ſeroit très-imparfaite. Lorſqu'on parle, ce n'eſt pas

pas toujours d'objets étrangers qu'on s'entretient. On a ſans ceſſe occaſion de parler & de ſoi & de ceux auxquels on s'adreſſe. Ici, un pere & une mere s'adreſſeront à leurs enfans; là, un ami parlera à un ami; par-tout des hommes s'entretiennent avec des hommes : il faut donc des mots, au moyen deſquels celui qui parle ſe déſigne lui-même & puiſſe déſigner & ceux auxquels il parle & ceux dont il parle, & qu'on voye à l'inſtant à quelles de toutes ces perſonnes ſe rapporte le reſte du Tableau.

Ces mots indiſpenſables exiſtent dans toutes les Langues; ainſi on dit en François,

JE, pour la perſonne qui parle.

TU & *VOUS*, pour la perſonne à qui on parle.

IL ou ELLE, pour la perſonne de qui l'on parle.

JE ſuis ſage, *TU* es ſage, *IL* eſt ſage.

C'eſt ce que l'on appelle PRONOMS, c'eſt-à-dire, *mots qui déſignent les perſonnes ſans le ſecours des Noms*; & dans des occaſions où il ſeroit impoſſible d'employer ceux-ci.

Les Pronoms ont un pluriel ; NOUS, VOUS, EUX OU ELLES.

On se sert des Pronoms que nous venons d'énoncer, toutes les fois que les personnes qu'ils désignent sont représentées comme actives, dans un état d'action : ainsi on dit, je *fais*, tu *fais*, il *fait*.

Pronoms passifs.

Mais si l'on veut représenter ces mêmes personnes dans un état passif, comme objets de l'action d'autrui, alors on substitue à ces Pronoms ceux-ci, *me*, *te*, *le*, ou *la*.

Il *me* conduit, il *te* conduit, il *le* conduit.

Tableaux où IL, est actif, peignant le sujet ; & où ME, TE, LE, sont passifs, peignant l'objet ; où *il*, peint la personne qui conduit, & où *me*, *te*, *le*, peignent les personnes qui sont conduites.

Pronoms réciproques.

Souvent la même personne est sujet & objet, active & passive tout à la fois, parce

qu'elle eſt elle-même l'objet de ſon action : il a donc fallu des pronoms pour peindre cet état : c'eſt encore *me* & *te* pour la premiere & la ſeconde Perſonne, & *ſe* pour la troiſiéme. Je ME conduis bien, il SE conduit bien.

Ce dernier eſt le même au pluriel comme au ſingulier : on dit, *ils* SE *conduiſent bien*, au lieu qu'on dit *nous nous conduiſons* & *vous vous conduiſez*.

Pronoms terminatifs.

Très-ſouvent encore nos actions ſe rapportent à une autre Perſonne, qui eſt ainſi le *terme* de notre action : cette nouvelle eſpéce de *perſonalité* ſe déſigne par MOI, TOI & LUI.

> Envoyez-MOI ce livre, je LUI ai fait préſent de ce livre.
>
> C'eſt à TOI que ce diſcours s'adreſſe.

Au pluriel, on dit NOUS, VOUS, LEUR.

> Nous LEUR avons envoyé des rafraîchiſſemens.

C'eſt ce qu'on appelle *Pronoms* TERMINATIFS.

Emploi des Pronoms dans les Tableaux énonciatifs & passifs.

Nous venons de dire qu'il y avoit des Pronoms actifs, *je*, *tu*, *il*; & des Pronoms passifs, *me*, *te*, *le*. Et ceci est constamment vrai dans les Tableaux actifs ; mais il existe encore des Tableaux énonciatifs & des Tableaux passifs dans lesquels on retrouve *je* : *je suis habile*, Tableau énonciatif : *je suis estimé*, Tableau passif ; mais dans ces occasions, *je* est considéré comme le sujet de la phrase, tandis que *me* en est considéré comme l'objet. Ceci ne contredit point ce que nous avons avancé sur *je* considéré comme pronom actif : les circonstances seules sont changées.

Dans quelques Langues, TU étoit le seul pronom dont on se servît au singulier, lorsqu'on parloit à une seule personne ; insensiblement *vous*, qu'on employoit par respect envers les Princes, a dépossédé TU, qui n'a pu se conserver qu'aux extrémités opposées, dans l'usage familier, & dans le sublime de la Poésie.

Quant à l'origine de ces mots, *Je* vient du verbe E, & déſigne ainſi avec énergie la perſonne qui s'annonce : *TU* vient du primitif T, qui ſignifie *grandeur*, & déſigne fort bien les égards qu'on a pour la perſonne à qui l'on s'adreſſe. *LE* & IL viennent du primitif L, qui ſignifie *aîle, côté*, & déſignent très-bien par-là même qu'il s'agit d'une troiſiéme perſonne, qui n'eſt pas devant nous, mais plus loin, à côté, dans le voiſinage.

Nous avons vu plus haut que l'article *le* ſe confondoit avec le pronom : de-là ces mots *mon*, *ton* & *ſon*, dont les pluriels ſont *notre*, *votre* & *leur*, qu'on a long-tems regardé comme des pronoms, & qui ne ſont autre choſe que des mots elliptiques.

Mon, au lieu de *le.... de moi* : mon livre *pour* le livre de moi.

Ton, au lieu de *le.... de toi* : ton livre *pour* le livre de toi, &c.

Comme les mots elliptiques ne ſont pas dans la nature, mais qu'ils ne ſont que l'effet de l'imagination de chaque Peuple, il

n'eſt pas étonnant que ceux dont il s'agit ici ſoient inconnus à pluſieurs Peuples anciens & modernes ; & qu'ils diſent *le.... de moi*, ou *le mien*, tandis que nous diſons *mon*.

CHAPITRE V.

DU VERBE.

LES Noms & les Adjectifs étant deſtinés à ſe lier entr'eux, comme les qualités ſont liées dans les objets, il a fallu un mot propre à former cette réunion ; & ce mot mettra la chaleur & la vie entre ceux-là ; c'eſt lui qui les préſentera par groupes, par tableaux, par grandes maſſes. Ce mot par excellence, c'eſt celui qui déſigne l'exiſtence, le mot EST ; c'eſt lui qui ſans être nom, article, adjectif, pronom, unit tous ces mots & leur donne une exiſtence, une force, qu'ils ne peuvent avoir ſans lui. Auſſi eſt-il de l'uſage le plus fréquent. On le voit par ces exemples tirés de la belle Scène de Joas & d'Athalie.

ATHALIE. Epouse de Joas, EST-ce là votre Fils?
JOSABET. Qui? lui, Madame? ATHALIE. Lui. JOSABET.
Je ne suis point sa Mere.
Voilà mon Fils. ATHALIE. Et vous, quel EST donc votre Pere?....
Cet âge EST innocent.....
Ne sait-on pas au moins quel pays EST le vôtre?
JOAS. Ce Temple EST mon pays: je n'en connois point d'autre.
ATHALIE. Quel EST tous les jours votre emploi?
JOAS. J'adore le Seigneur.....
ATHALIE. Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?
JOAS. Tout profane exercice EST banni de son Temple....
Lui seul EST Dieu, Madame, & le vôtre n'EST rien.

Supprimez les EST dont ces vers sont remplis, le sens est suspendu, la pensée incorrecte, le Tableau informe.

Par-tout, EST y lie un adjectif avec le nom auquel il se rapporte, une qualité & un objet. Ces phrases sont autant de Tableaux composés, 1°. d'un nom; 2°. d'un adjectif; 3°. du mot unitif EST.

1°. *Un* NOM.	2°. *le mot*	3°. *une* QUALITÉ.
Age	*EST*	innocent.
Temple	—	mon pays.
Profane exercice	—	banni.

On auroit également l'idée de tous ces noms, de toutes ces qualités; mais sans *est*, ils n'auroient aucun rapport, ils ne formeroient point de Tableau.

Origine du Nom qu'il porte.

Ce mot servant à former tous les Tableaux de la Parole, à mettre entr'eux une vie dont ils seroient privés sans lui, faisant que la Parole remplit enfin par-là son but, qui est de peindre les idées, mérita un nom distingué de tous les autres, & qui en donnât une idée intéressante : c'est le mot *VERBE*; emprunté des Latins, il signifie PAROLE en général; & ici, PAROLE par excellence. Il ne pouvoit être mieux nommé, puisqu'il donne à la Parole toute la force dont elle est capable.

Ce mot vient lui-même de la racine primitive *var*, *bar*, ou *par*, qui signifie *parole*, *émanation*, *passage*. Et telle est la Parole, une émanation, un véhicule qui fait voyager les idées, qui les fait passer d'un esprit dans un autre.

Le Verbe eſt donc le mot qui unit les qualités à leurs objets, qui fait voir que les objets dont on parle exiſtent avec telle ou telle qualité qu'on leur attribue.

C'eſt ce qui fait qu'en terme de Logique, la qualité eſt appellée ATTRIBUT, & l'objet SUJET; car il eſt le ſujet auquel on rapporte l'attribut, l'être auquel on attribue la qualité : lorſqu'on dit le *ſoleil* eſt *brillant*, *brillant* eſt l'attribut ; *ſoleil*, le ſujet : *eſt*, le verbe ou le *lien* qui unit l'un & l'autre.

Le tout enſemble forme un tableau qu'on appelle *PHRASE*, en terme de Grammaire ; & *PROPOSITION*, en terme de Logique, ou *JUGEMENT ÉNONCÉ ; énoncé*, pour le diſtinguer d'un jugement intérieur dont il eſt la peinture ; & *jugement*, parce qu'on a jugé, décidé que telle qualité eſt en effet dans tel ſujet ; ſans cela, on parleroit *ſans jugement ;* car on attribueroit à des ſujets, des qualités qu'ils n'ont pas, tout ſeroit en confuſion, & l'on ne peindroit qu'un cahos d'idées ; tandis que le *jugement ſain & exquis* conſiſte à voir

dans les Etres les qualités qu'ils poſſédent ; & à ne leur en attribuer pas d'autres ; ce qui n'eſt pas un mérite aiſé à acquérir.

Ce mot EST ne pouvoit être mieux choiſi pour l'uſage auquel il fut deſtiné ; il fut pris dans la Nature même ; c'eſt l'imitation de la reſpiration elle-même, de cette reſpiration, effet & ſigne de la vie. L'employer pour unir les qualités & les objets, c'étoit les animer, les peindre de la maniere la plus énergique & la plus efficace.

Auſſi ce mot eſt connu dans preſque toutes les Langues, & eſt le chef d'une multitude prodigieuſe de mots relatifs à l'exiſtence.

N'omettons pas que par ſa ſimplicité & par ſon énergique concision, il rempliſſoit le vœu de la parole qui eſt de ſe rapprocher du geſte, & de ſe hâter avec la rapidité du tems : qu'il n'embarraſſoit nullement la marche du diſcours & les tableaux de nos idées ; ce qu'il eût fait pour peu qu'il eût été plus long, puiſqu'il revient ſans ceſſe dans le diſcours.

Le Verbe s'aſſocie aux Pronoms.

E, déſignant l'exiſtence & devenu Verbe en uniſſant les noms avec leurs adjectifs, ſe trouva ſans ceſſe à la ſuite des pronoms; en effet, la perſonne qui parle a ſans ceſſe occaſion de ſe repréſenter, elle, celle à laquelle elle parle, & celle dont elle parle, avec telle ou telle qualité; de ſe repréſenter dans tel ou tel état. S'agit-il du caractère *bon*, on ſera ſans ceſſe dans le cas de dire :

Je EST bon, tu EST bon, il EST bon.

C'eſt ainſi qu'on s'exprimoit dans les premieres Langues, & que s'expriment encore les Indiens.

Dans d'autres Langues, telles que la Grecque & la Latine, on plaça le pronom à la ſuite du verbe, & on n'en fit qu'un mot : ainſi les Grecs dirent *ei-mi*, au lieu de *moi eſt.* Les Latins qui prononçoient d'abord *heimi*, puis *heim*, adoucirent l'aſpiration de ce verbe en *s* pour la premiere perſonne du ſingulier & du pluriel; & ils firent de

heim deux tems différens, disant au subjonctif *seim*, & puis *sim*, que je sois, & à l'indicatif *sum*, je suis; *sumus*, nous sommes; tandis qu'ils continuerent de dire à la seconde personne, *es* tu es, & à la troisiéme *est*, il est.

Nous avons conservé les mêmes formes, à l'exception du changement de *sum* en *suis*, qui se fit très-naturellement, parce qu'insensiblement on ne prononça plus la finale *m*, & qu'on la supprima dans l'écriture.

Le verbe s'associa également avec les personnes du pluriel : ainsi nous disons, nous *sommes*, vous *êtes*, ils *sont* : mots purement Latins, *sumus*, *estis*, *sunt*; & bien plus rapprochés du primitif chez les Grecs, qui dirent ES-*men*, ES-*te*, *enti*.

Accompagner le verbe de chaque personne successivement, c'est ce que, par une figure très-ingénieuse, on appelle FLÉCHIR.

EST peignoit l'existence actuelle, l'union actuelle d'une qualité avec un objet : mais voulut-on peindre une union qui n'étoit plus? on eut recours à un son fugitif, au mot FUT : & pour peindre une union ou une

existence qui n'étoit pas encore, mais qui alloit être, on choisit chez les Grecs le son sifflant *S*, & chez les Latins le son roulant *R*; *eso* chez ceux-là, *ero* chez ceux-ci: dont nous avons fait je *serai*, tu *seras*, &c.

CHAPITRE VI.

Des Participes.

LES Participes expriment les divers Etats dans lesquels les Etres se rencontrent par un effet de leurs actions sur eux-mêmes ou sur les autres.

Lorsqu'ils peignent un Etre agissant, on les appelle Participes ACTIFS. Et lorsqu'ils peignent un Etre qui éprouve les effets de l'action d'un autre, on les appelle Participes PASSIFS.

Aimant, *faisant*, *louant*, sont des Participes actifs.

Aimé, *fait*, *loué*, sont des Participes passifs.

Les Participes jouent un très-grand rôle

dans le Discours, parce qu'ils peignent les actions des hommes, ces actions qui remplissent elles-mêmes un si grand rôle sur la scène du Monde. C'est par ses qualités actives que l'Homme se distingue entre tous les Etres : c'est par elles qu'il manifeste ses facultés les plus excellentes, qu'il pourvoit à tout, qu'il se perfectionne sans cesse, qu'il est vertueux ou vicieux, digne de louange ou de blâme : c'est par leurs actions que les Familles & les Peuples eux-mêmes s'élèvent au-dessus de leur état actuel, améliorent leur sort, & mettent la Terre en état de recevoir & de rendre heureux un plus grand nombre d'habitans.

Ces mots sont formés par la réunion de deux autres, d'un nom & d'une terminaison : de la terminaison *en* ou *an* pour les participes actifs, & qui désigne un Etre, l'*Ens* des Latins : & de la terminaison *é* pour les participes passifs, & qui désigne l'existence.

Aimant est donc pour *aim-ant*, mot à mot l'*Etre qui est dans l'état actif* qu'on appelle *amour*.

Aim-é eſt mot à mot l'*Etre qui éprouve* de la part d'un autre les effets de l'action appellée *amour.*

Ces terminaiſons étoient déja employées par les anciens Grecs & par les anciens Latins. On dut ſentir en effet de très-bonne-heure combien elles abrégeoient le diſcours, & combien elles lui donnoient en même tems de force & de clarté.

Puiſque les Participes déſignent des qualités, ils ſubiront donc les mêmes loix que les Adjectifs : ils revêtiront des formes analogues à celles des objets auxquels ils ſe rapportent ; ils auront des genres & des nombres. Ainſi on dit au ſingulier *loué* & *louée ;* au pluriel *loués* & *louées.*

Il en eſt de même du participe actif en Latin, en Grec, & dans le vieux François de nos Peres ; ils diſoient *louant, louante, louans, louantes.*

La raiſon de la différence qu'on obſerve à cet égard entr'eux & nous, chez qui le participe actif ne change jamais de forme ou eſt indéclinable, vient de ce que nous n'em-

ployons plus les participes actifs comme participes ; mais uniquement comme désignant une circonstance ; & dès-lors, ils ne peuvent plus s'accorder avec un objet ; ils ne peuvent plus avoir de genre & de nombre, comme on le voit par ces vers de la Tragédie d'Esther :

> Mais lui, VOYANT en moi la fille de son frere,
> Me tint lieu, chere Elise, & de pere & de mere.....
> Qui pourroit cependant exprimer les cabales
> Que formoit en ce lieu ce peuple de Rivales
> Qui toutes DISCUTANT un si grand intérêt,
> Des yeux d'Assuerus atttendoient leur arrêt ?

Ce *voyant* & ce *discutant* sont autant de circonstances ; c'est comme si l'on avoit dit, parce *qu'il voyoit*, & *en se disputant*.

Participe passif employé dans les Verbes actifs.

En disant qu'*aimé*, *loué*, &c. sont des participes passifs, nous avons une difficulté à résoudre ; c'est que ces participes s'associent avec le verbe *être* ou avec le verbe *avoir*, pour former des verbes actifs ; lorsqu'on dit, par exemple, j'*ai écrit*, j'*ai loué* : ce qui semble contradictoire.

Mais

Mais c'eſt une des ellipſes ordinaires dans le diſcours : ainſi j'*ai ecrit*, ſignifie je viens de faire que telle choſe exiſte *écrite* par moi. J'*ai aimé*, ſignifiera j'ai été dans l'état qu'on appelle *aimer*.

Si l'on ajoute l'objet de ces actions, que ce ſoit une lettre qu'on a *écrit*, des Savans qu'on ait *loué*, ces mots *écrit* & *loué* ne changeront cependant ni de genre ni de nombre ; on dira j'*ai écrit* une lettre, j'*ai loué des Savans* ; & non, j'*ai écrite une lettre*, j'*ai loués des Savans* ; car il ſembleroit alors qu'on diroit j'*ai*, c'eſt-à-dire *je poſſéde une lettre écrite*, &c. & ce n'eſt cependant pas ce qu'on voudroit dire.

Ce même participe paſſif déſigne auſſi les circonſtances, mais paſſées ; ainſi lorſqu'on dit, *ce conſideré*, *tout mûrement peſé*, c'eſt comme ſi l'on diſoit *après avoir conſideré ces choſes*, *après avoir tout peſe avec ſoin*, &c.

CHAPITRE VII.

Des Participes elliptiques, ou Verbes actifs.

LE Verbe EST se trouvoit dans tous les Tableaux de la parole, & celle-ci en devenoit trop monotone; on chercha un reméde à cette monotonie; on l'eut bientôt trouvé; ce fut de faire disparoître le Verbe ÊTRE dans les Tableaux actifs, & d'exprimer simplement le pronom & l'action, comme lorsque nous disons *il loge, il marche, il offre*, où il n'y a que deux mots qui signifient la même chose que ceux-ci, *il est logeant, il est marchant, il est offrant.*

Cette ellipse étoit très-belle & ne donnoit point de peine à saisir; on voyoit sans effort que la personne désignée n'étoit pas l'action exprimée à sa suite; qu'on vouloit simplement la représenter dans l'état désigné par cette action.

Telle fut l'origine des Verbes actifs, de ces Verbes qui existent dans toutes les Lan-

gues, qui y ſont très-communs, qui occupent par-là même un rang très-diſtingué dans les Tableaux de la parole, ſi diſtingué qu'on croyoit qu'ils avoient par eux-mêmes toute l'énergie dont ils ſont doués, quoiqu'on n'en pût rendre raiſon : & qui ſembloient nés par haſard, parce qu'on a preſque toujours perdu le fil qui les lie aux Noms.

Par leur moyen, le Diſcours purgé de ſes EST trop fréquens, & des participes actifs qui y répandoient une langueur inſipide, acquiert un éclat des plus vifs. Ainſi au lieu de dire,

» O mon fils! de ce nom je *ſuis* encore
» *oſant* être vous *nommant*, *ſoyez ſouffrant*
» cette tendreſſe & *ſoyez pardonnant* aux
» larmes que *ſont m'arrachant* pour vous
» des allarmes qui *ſont* trop juſtes ; » on dit au contraire avec une conciſion admirable:

O mon fils! de ce nom *j'oſe* encore vous *nommer*,
Souffrez cette tendreſſe, & *pardonnez* aux larmes
Que *m'arrachent* pour vous de trop juſtes allarmes.

D'autres Langues ſe trouvant bien de cette

méthode, ſuivirent le même uſage pour les Tableaux paſſifs ; & ils eurent des Verbes paſſifs formés par l'ellipſe du Verbe *eſt*, tout comme nous en avons d'actifs. Il eſt même digne de remarque que dans ces Langues, telles que le Latin & le Grec, on ne fit que joindre le verbe *eſt* à la ſuite des noms ; & qu'ainſi ſe formerent leurs verbes actifs & paſſifs. *Do-ces*, qui en Latin ſignifie *tu es enſeignant* ou *tu enſeignes*, eſt la réunion du verbe *es*, avec le nom *doc*, qui ſignifie *enſeignement* : & en Grec *phil-eis*, tu es aimant ou tu aimes, eſt le verbe *eis* joint au nom *phil*, qui ſignifie *affection*.

Auſſi eſt-ce un principe inconteſtable qu'il n'eſt dans aucune Langue aucun de ces Verbes actifs & paſſifs qui ne remontent primitivement à un Nom, dont ils tirent toute leur force. Ce qui eſt de la plus grande reſſource lorſqu'on veut connoître l'étymologie des mots uſités dans les Langues, puiſque les Verbes qui ſont très-nombreux dans toutes les Langues, ne donnent point de peine à apprendre dès qu'on connoît les

noms dont ils dérivent : c'eſt ainſi que *luire* vient de *lux*, lumiere ; *manier*, de *man* la main ; *enſeigner*, de *ſigne*.

ARTICLE II.

Des Tems.

JUSQU'ICI nous n'avons conſidéré l'exiſtence que dans un point, dans le moment actuel. C'eſt le ſeul tems qui exiſteroit pour nous, ſi nous étions bornés à de ſimples ſenſations ; n'éprouvant que la ſenſation actuelle, nous n'aurions de connoiſſance que celle du moment ; mais telle eſt la perfection de l'homme, que non-ſeulement il a le ſentiment du préſent, mais qu'en ſe rappellant ſes actions paſſées, il conſerve encore le ſouvenir du tems qui n'eſt plus ; & que portant ſes vues au-delà du préſent, il découvre des tems qui ne ſont pas encore : ainſi notre exiſtence s'accroît, & de l'exiſtence paſſée que nous nous rappellons, & de l'exiſtence future que nous prévoyons.

Cette diverſité de Tems ſe peint continuellement dans nos idées ; toutes portent ſon empreinte, puiſque nous ne pouvons nous repréſenter aucun être, aucune action, ſans les voir dans le tems préſent, dans le paſſé ou dans l'avenir.

De-là, la diviſion des verbes en trois Tems, PRÉSENT, PASSÉ & FUTUR. Il *eſt*, il *fut*, il *ſera*. Il *fait*, il *fit*, il *fera*.

Mais quoiqu'il ne puiſſe exiſter, abſolument parlant, que ces trois Tems, enſorte qu'on peut les appeller *Tems* ABSOLUS, il en peut cependant exiſter un grand nombre de relatifs, & pour le paſſé & pour le futur; car toutes les portions du paſſé ne ſont pas également éloignées ; & de ces portions, les unes précédent, les autres ſuivent. Ainſi le jour d'hier eſt moins éloigné que celui d'avant-hier ; & de ces deux jours, l'un a été antérieur à l'autre. Il en eſt de même du futur.

On a ſenti la néceſſité de diſtinguer ces nuances ; de-là un grand nombre de Tems relatifs, nombre de paſſés & nombre de fu

turs antérieurs & poſtérieurs ; mais beaucoup plus de tems paſſés que de tems futurs, parce qu'il y a bien plus de choſes à dire ſur le paſſé que ſur le futur.

Ces divers tems s'expriment de diverſes manieres : par un ſeul mot, comme les tems abſolus, *je faiſois*. Par un participe joint aux tems abſolus du verbe avoir, *j'ai fait*, *j'eus fait*, *j'avois fait*, *j'aurai fait*. Par les verbes *venir*, *aller*, *devoir*, joints à un infinitif, comme *je dois faire*, *je vais faire*, &c.

D'autres enfin ſe rapportent, ſuivant les circonſtances, à pluſieurs époques différentes ; c'eſt pourquoi on les appelle INDÉFINIS. Lorſque nous diſons, par exemple, *je* FAIS *demain cet ouvrage*, ce préſent eſt pris pour un futur par ſa qualité indéfinie qui le rend propre à déſigner un futur comme préſent.

La connoiſſance de tous ces Tems & de leurs divers uſages, eſt d'une grande utilité, lorſqu'on veut approfondir la métaphyſique des Tems. On peut conſulter avec ſuc-

cès ce qu'a dit à cet égard M. BEAUZÉE, qui porte les Tems au nombre de vingt, & du systême duquel nous avons rendu compte dans notre Grammaire Universelle & Comparative, & ce qu'a écrit ensuite M. l'Abbé C... qui a multiplié les Tems jusqu'au nombre de quarante-sept, en dédoublant sur-tout ceux que M. Beauzée avoit renfermés sous le nom général d'*indéfinis*.

Mais comme nous ne donnons ici que des Élémens, nous ne parlerons point des Tems indéfinis, ni de ceux qui se forment par un infinitif. Nous nous bornerons simplement à donner une idée des Tems absolus & relatifs qui ont chacun une forme particulière, & qui sont communs à la plûpart des Langues. Ceux qui désireront plus de métaphysique sur ces objets, n'ont qu'à consulter les Ouvrages que nous venons de citer, ou ce que nous en avons dit & l'extrait que nous avons donné à cet égard de la Grammaire Universelle du Sieur HARRYS, écrite en Anglois.

Il existe donc essentiellement & nécessairement trois Tems.

Le *PRÉSENT* ; il désigne ce qui a lieu dans l'instant où l'on parle.

Le *PASSÉ* ou *PRÉTERIT* ; il désigne ce qui a eu lieu dans un instant qui n'est plus.

Le *FUTUR* ; il désigne ce qui aura lieu dans l'instant qui n'est pas encore.

Et ces trois Tems sont *ABSOLUS* : ils sont de la plus grande simplicité, ne se rapportant qu'à un seul objet.

Souvent, au contraire, on est obligé d'indiquer les rapports de ce que l'on dit avec d'autres événemens : il a donc fallu pour cet effet de nouvelles formes, de nouveaux tems, & de-là les TEMS RELATIFS.

1°. On peut représenter un événement comme présent dans le tems où arriva un événement qui n'est plus ; la forme dont on se servira pour cela sera donc un *présent relatif*. Tel est celui-ci, JE FAISOIS. *Je faisois un Ouvrage intéressant lorsque vous êtes arrivé.*

Ici l'événement est présent, non pour le moment où on parle, mais pour le moment dont on parle & qui est passé. Aussi l'événe-

ment n'eſt-il pas repréſenté comme fait ; mais comme ſe faiſant : *je faiſois*. C'eſt ce qu'on a appellé très-imparfaitement *Imparfait*, & que nous appellerons *Préſent relatif*.

Mais cet événement peut être repréſenté comme ayant déja été fait lorſque l'autre événement eſt arrivé : ainſi l'on peut dire *J'AVOIS FAIT un Ouvrage intéreſſant lorſque vous êtes arrivé.* C'eſt donc un *Preterit relatif*, & c'eſt ce qu'on a appellé *Plus-que-parfait*.

Un événement peut être repréſenté auſſi comme un événement qui ne ſera plus lorſqu'un autre arrivera : on dit dans ce ſens, *J'AURAI FAIT cet Ouvrage lorſque vous arriverez*. C'eſt un *Futur relatif*, & c'eſt ce qu'on a appe[illegible] *ſecond futur*, *futur du ſubjonctif*, *paſſé-futur*.

Un événement peut être repréſenté comme étant terminé au même moment qu'un autre : on dira *j'EUS FAIT auſſitôt que vous*. On a appellé ce tems-là *aoriſte relatif*, *preterit poſitif antérieur périodique*, *preterit*

précis antérieur : nous l'appellerons ſimplement *coïncident*, parce qu'il ſe termine au même inſtant qu'un autre, qu'ils coïncident enſemble.

Enfin, un événement peut s'être paſſé dans un tems qui exiſte encore, ou dans un tems qui n'eſt plus : de-là deux *Tems* différens. *J'AI FAIT* cela aujourd'hui, & *JE FIS* cela hier. *J'AI FAIT* cela cette année, *JE FIS* cela l'année derniere. On peut appeller celui-ci *Prétérit éloigné*, pour le diſtinguer de l'autre.

Tels ſeront donc ces huit Tems :

Préſent abſolu,	*je fais.*
Préſent relatif,	*je faiſois.*
Prétérit abſolu,	*j'ai fait.*
Prétérit relatif,	*j'avois fait.*
Prétérit éloigné,	*je fis.*
Prétérit coïncident,	*j'eus fait,*
Futur abſolu,	*je ferai.*
Futur relatif,	*j'aurai fait.*

On peut conſidérer les Tems ſous un autre point de vue : comme préſens, paſſés & futurs, dans le préſent, dans le paſſé, &

dans le futur. Car en parlant de hier, on peut confidérer un événement comme préfent hier, ou comme paffé pour hier, ou comme futur relativement à hier.

Je fis hier, fera un préfent,
J'avois fait hier, fera un paffé,
Je devois faire hier, fera un futur,
} relativement à hier.

Il en fera de même pour l'avenir. De-là ces tems :

Je ferai demain, Tems préfent,
J'aurai fait demain, Tems paffé,
Je devrai faire demain, Tems futur,
} relativement à demain ou à l'avenir.

On peut encore confidérer un événement comme commençant, comme fe faifant, comme fait, c'eft-à-dire dans fon commencement, dans fon milieu & dans fa fin.

On dira donc au préfent, *je vais faire*, *je fuis faifant*, *j'ai fait*.

Et au paffé, *j'allois faire*, *je faifois*, *j'avois fait*.

Au futur, *j'irai faire*, *je ferai faifant*, *j'aurai fait*.

Tandisque ces trois tems, *je fais*, *je fis*, *je ferai*, font des tems indéfinis, dans lef-

quels on ne confidere l'événement qu'en lui-même, indépendamment de fon commencement ou de fa fin.

On peut auffi confidérer une action relativement à la difpofition où l'on eft de la faire, & relativement à l'obligation où l'on eft de la faire. D'où réfultent de nouvelles formules.

Relativement à la difpofition, on dit, *je vais faire*, *j'allois faire*, *j'irai faire* à l'inftant, &c.

Relativement à l'obligation, on dit, *je dois faire*, *je devois faire*, *je devrai faire*, &c.

On voit donc qu'il eft aifé de former diverfes divifions des Tems & de leur donner diverfes dénominations, fuivant le point de vue d'après lequel on les confidere; mais ce qu'il ne faut jamais oublier, c'eft que tout événement peut fe confidérer relativement au tems où il a eu lieu, & relativement à d'autres événemens; & que c'eft à cette double propriété que doivent fe ramener toute divifion des Tems & les dénominations qu'on leur donnera.

SECTION II.

DES PARTIES DU DISCOURS *qui ne changent point de Forme.*

CHAPITRE PREMIER.

Des Prépositions.

Si l'on dit, *un Courier* de *Rome*, *monté* ſur *un cheval iſabelle*, *eſt arrivé* dans *ce moment* à *Paris*, *portant* pour *nouvelle le deſſéchement* des *Marais Pomptins* ; on préſente un Tableau où l'on voit un Courier, un cheval, une nouvelle, des Marais, deux Villes, & où tous ces objets ſont liés entr'eux par ces petits mots, *de*, *ſur*, *dans*, *à*, *pour*, &c.

Mais comment des mots pareils, qui ſemblent ne rien peindre, ne rien dire, dont l'origine eſt inconnue, & qui ne tiennent en apparence à aucune famille, peuvent-ils

ramener l'harmonie & la clarté dans les Tableaux de la parole, & devenir si nécessaires, que sans eux le Langage n'offriroit que des peintures imparfaites ? Comment ces mots peuvent-ils produire de si grands effets & répandre dans le discours tant de chaleur, tant de finesse ?

Il n'est aucun objet qui ne suppose l'existence de quelqu'autre objet avec lequel il est lié immédiatement : une vallée suppose des montagnes ; & des montagnes, des terreins moins élevés ; la fumée, suppose du feu ; & point de roses sans épines. Il faut donc que ces divers objets soient liés dans le discours comme ils le sont dans la Nature ; qu'on ait des mots qui expriment les rapports qui regnent entr'eux, ce qu'ils sont l'un à l'autre.

Sans sortir de notre exemple, combien de rapports ne suppose pas l'idée d'un Courier, avec combien d'objets ne se lie-t-elle pas ? Elle suppose un lieu d'où il est envoyé, un lieu où il va, la maniere dont il va, l'objet pour lequel on l'envoye, &c. Il a

donc fallu des mots qui liassent tous ces objets. Dans l'exemple allégué,

DE, fait connoître de quel lieu vient le Courier.

A, le lieu où il alloit.

SUR, la maniere dont il y alloit.

DANS, le moment où il est arrivé.

POUR, le but de son envoi, de ce qu'il étoit chargé de dire.

Ces mots s'appellent *Prépositions*, de deux mots Latins, qui signifient *mis devant*, *mis pour dominer*.

La PRÉPOSITION est donc un mot qui sert à marquer un rapport entre deux objets.

Les Prépositions sont en assez grand nombre dans chaque Langue; il convient donc de les diviser par classes, afin qu'on puisse plus aisément s'en former une idée nette & exacte.

On peut les rapporter d'abord à deux grandes Classes, les *Enonciatives* employées dans les Tableaux énonciatifs, & les prépositions *d'action* ou *circonstancielles* employées dans les Tableaux actifs & passifs.

Chacune

Chacune de ces Claſſes ſe ſubdiviſera en d'autres.

PREMIERE CLASSE.

Prépoſitions énonciatives.

Les Prépoſitions énonciatives déſignent de ſimples rapports d'exiſtence, réſultant de la nature même des Etres. Deux objets peuvent être comparés relativement à leur maniere d'être, ſous les cinq rapports ſuivans, rapports de *ſituation*, de *tems*, de *lieu*, d'*union*, de *dépendance*.

I. *Prépoſitions qui indiquent un rapport de* SITUATION.

La ſituation d'un objet eſt toujours relative à celle d'un autre; car ce n'eſt qu'en comparant les objets entr'eux, qu'on ſe forme une idée de leur ſituation. Mais cette ſituation peut être conſidérée ſous différens points de vue, tels que ceux de *ſurface*, de *capacité*, de *diſtance*, d'*ordre*.

1°. *Prépoſitions de ſituation, relatives à la ſurface.*

On diſtingue deux ſortes de ſurfaces, l'une horiſontale, l'autre perpendiculaire ; la ſurface d'une table eſt de la premiere eſpéce ; & celle d'un édifice, de la ſeconde.

Prépoſitions de ſituation, relatives à la ſurface horiſontale.

Les ſurfaces horiſontales ayant un deſſus & un deſſous, donnent lieu à deux différens rapports de ſituation qui s'expriment néceſſairement par deux prépoſitions différentes: car un même objet peut être placé au-deſſus ou au-deſſous d'une telle ſurface : de-là deux Prépoſitions.

SUR, Prépoſition qui exprime un rapport de ſituation d'un objet, ſupérieure relativement à la ſurface horiſontale d'un autre objet.

SOUS, Prépoſition qui exprime un rapport de ſituation d'un objet, inférieure relativement à la ſurface horiſontale d'un autre objet.

Ce Livre eſt SUR la table, SOUS la table.

Prépositions de situation, relatives à la surface perpendiculaire.

Les surfaces perpendiculaires, comme celles d'un mur, d'une porte, offrent deux rapports de situation ; car relativement à une pareille surface, un objet peut être placé par-devant ou par-derriere : de-là,

DEVANT, Préposition qui exprime un rapport de situation d'un objet, antérieure relativement à la surface perpendiculaire d'un autre objet.

DERRIERE, Préposition qui exprime un rapport de situation d'un objet, postérieure relativement à une surface perpendiculaire.

Cet arbre est DEVANT le mur, DERRIERE la maison.

2°. *Prépositions de situation, relatives à la capacité d'un objet.*

Si l'on considere un objet tel qu'une maison, un étui, relativement à sa capacité ou à la propriété qu'il a de contenir d'autres objets dans son intérieur, il en résulte deux nouveaux rapports, & deux nouvelles Prépositions.

DANS, Prépoſition qui exprime la ſituation d'un objet relativement à un autre objet où il eſt contenu.

HORS, Prépoſition qui exprime la ſituation d'un objet relativement à un autre objet où il n'eſt pas contenu.

Cet homme eſt DANS ſa chambre, HORS de ſa chambre.

3°. *Prépoſitions de ſituation, relatives à la diſtance.*

Comme la diſtance eſt un rapport qui varie à l'infini, qui eſt tantôt vague, tantôt déterminé, il a fallu diverſes prépoſitions relatives à ces différences.

Prépoſitions de ſituation, relatives à une diſtance indéterminée.

PRÈS, Prépoſition relative à la ſituation d'un objet ſéparé d'un autre par une diſtance peu conſidérable & indéterminée.

Auteuil eſt PRÈS de Paris.

LOIN, Prépoſition relative à la ſituation d'un objet ſéparé d'un autre par

une diſtance conſidérable & indéterminée.

Paris eſt LOIN de la Mer.

VERS, Prépoſition relative à la ſituation d'un objet conſidéré comme étant placé du côté d'un autre objet, ſans déterminer la diſtance où ils ſont l'un de l'autre.

C'eſt VERS la riviere qu'on l'a apperçu.

Prépoſitions de ſituation relatives à une diſtance déterminée.

CONTRE, Prépoſition relative à la ſituation d'un objet qui n'eſt ſéparé par aucune diſtance de l'objet auquel on le compare.

Il eſt CONTRE le mur.

OUTRE, Prépoſition relative à la ſituation d'un objet conſidéré comme s'étendant au-delà d'un autre objet, comme paſſant au-delà.

Le Pays d'OUTRE-mer. OUTRE cela.

JUSQUES, Prépoſition relative à la ſituation d'un objet conſidéré comme parvenu à tel point.

Il s'avança JUSQUES-là, JUSQU'A moi.

4°. *Prépositions relatives à l'ordre dans lequel se trouvent les objets.*

L'ordre dans lequel se trouvent les objets relativement à d'autres objets, peut être considéré sous trois différens rapports : un objet précéde, suit ou est placé entre d'autres : de-là diverses Prépositions.

AVANT, Préposition qui marque qu'un objet en précéde un autre.

Ses Gardes marchoient AVANT lui.

APRÈS, Préposition qui marque qu'un objet en suit un autre.

APRÈS l'éclair, le tonnerre.

ENTRE, Préposition qui marque qu'un objet se trouve au milieu de deux autres.

La Suisse est ENTRE la France & l'Allemagne.

PARMI, Préposition qui marque qu'un objet est au milieu d'un grand nombre d'autres.

On le trouva PARMI ceux que la Fête avoit attirés.

II. *PRÉPOSITIONS ENONCIATIVES qui désignent les raports de* LIEU.

Un objet considéré relativement à un lieu, peut *y être*, *y aller*, *en venir*, *y passer* : de-là diverses Prépositions.

A, Préposition relative au lieu où l'on est, & au lieu où l'on va lorsque ce lieu est une Ville, &c.

Il est A Paris, il va A Versailles.

DE, Préposition relative au lieu d'où l'on vient.

Il vient DE Rome.

PAR, Préposition relative au lieu qu'on traverse.

Il a passé PAR Florence.

DANS, Préposition relative, 1°. au lieu où l'on est;

Il est DANS la Capitale.

2°. Au lieu où l'on va, lorsqu'il n'est pas désigné par son nom.

Il est DANS des climats éloignés.

EN, Préposition relative au lieu où l'on est & à celui où l'on va, lorsque ce lieu désigne une Contrée, un Pays,

& qu'on le désigne par son nom.

Il est EN France, EN Espagne, EN Provence.
Il va EN Allemagne, EN Italie, EN Angleterre.

On lui substitue A lorsqu'il s'agit de Pays très-éloignés, peu connus, & qu'on se représente comme un simple lieu.

Aller A la Chine, AU Japon. Être A la Chine, AU Japon.

CHEZ, Préposition qui désigne le lieu comme étant la demeure d'une personne.

Je vais CHEZ vous, il est CHEZ lui.

III. *Prépositions Enonciatives qui marquent le rapport de* TEMS.

On peut comparer le tems auquel un événement commence & celui pendant lequel il dure, avec le tems où un autre événement commence & pendant lequel il dure; de-là diverses prépositions.

DÈS, Préposition qui indique le commencement.

DÈS ce tems-là, il devint sage.

DEPUIS, Préposition qui indique la con-

tinuation à compter d'une telle époque.

DEPUIS ce tems-là, il a toujours été ſage.

PENDANT, DURANT, Prépoſitions qui indiquent des événemens arrivés dans le même tems.

PENDANT ce tems-là, il fut ſage.
DURANT la paix, il ſe prépare à la guerre.

ENVIRON, Prépoſition qui indique le tems par approximation.

ENVIRON ce tems-là, ENVIRON Noël, il alla chez vous.

IV. *PRÉPOSITIONS ENONCIATIVES relatives à l'UNION.*

Les objets peuvent exiſter ſeuls ou réunis : ce qui donne lieu à d'autres rapports, & par-là même à d'autres Prépoſitions.

AVEC, Prépoſition qui indique un rapport de réunion & de concours.

Il eſt AVEC ſes amis : il l'enleva AVEC ſes armes.

SANS, Prépoſition qui exclut tout rapport d'union & de concours.

Il eſt SANS amis, SANS ſecours.

EXCEPTÉ, HORMIS, } Prépofitions qui n'excluent qu'une portion d'objet.

Il les enleva tous, EXCEPTÉ le Chef.
aime tous les hommes, HORMIS les ingrats.

HORS, Prépofition qui excepte une portion d'objet.

ul n'aura de l'efprit, HORS nous & nos amis.

V. *PRÉPOSITIONS ENONCIATIVES relatives à la* PROPRIÉTÉ *& à la dépendance.*

Les prépofitions relatives à la propriété & à la dépendance font au nombre de deux, DE & A. La premiere a plus de rapport à la dépendance, marquant de qui l'on dépend, ou d'où l'on vient.

C'eft une lettre DE ma Sœur.
C'eft le Palais DE la Reine.
C'eft le Fils DE Louis.

A, préfente plus de rapport à l'idée de poffeffion & où l'on va.

J'envoye ceci A ma Sœur.
Ce Livre appartient A la Reine.
C'eft au Chef A commander.

SECONDE CLASSE.

Prépoſitions circonſtancielles ou relatives aux actions.

Toute action peut être conſidérée ſous les rapports ſuivans, qui en ſont autant de circonſtances particulieres.

Son origine & ſon Auteur.

Sa cauſe & ſon motif.

L'objet auquel elle ſe rapporte.

Le moyen par lequel elle s'opere.

Le modèle d'après lequel on l'exécute.

1°. DE & PAR, indiquent les Auteurs & l'origine d'une action.

Son armée fut vaincue PAR les Romains.
Cette action ne peut venir que DE lui.

2°. ATTENDU & VU, indiquent les motifs qui déterminent.

ATTENDU ſa ſageſſe, on le récompenſa.

SAUF, indique qu'on ne ſe détermine qu'autant qu'on n'aura pas un motif plus puiſſant.

SAUF meilleur avis, on ſuit le ſien.

3°. A & POUR, indiquent les objets auxquels aboutit une action.

Il s'attachoit A plaire.
Je l'ai fait POUR lui.

ENVERS, indique l'objet pour lequel on ſe conduit de telle ou de telle maniere.

Il eſt doux ENVERS ſes ennemis

TOUCHANT, CONCERNANT, } déſignent les objets relativement auxquels on ſe détermine.

TOUCHANT cette affaire, CONCERNANT cette affaire, on prit telle réſolution.

4°. AVEC & PAR, indiquent les moyens & l'inſtrument.

Cette action fut exécutée PAR un Héros.
Il en vint à bout AVEC le ſecours de ſes amis.

MOYENNANT, indique un objet comme ſuffiſant pour exécuter une action.

MOYENNANT ces avances, on réuſſira.

MALGRÉ & NONOBSTANT, indiquent une oppoſition inſuffiſante.

MALGRÉ lui, NONOBSTANT ſes efforts.

5°. SUIVANT & SELON, ſont relatifs à un modèle, à une régle.

Il ſe conduit SUIVANT des ſyſtêmes erronés.
J'agirai SELON le tems.

CONTRE, marque une violation de la régle, oppoſition à un objet.

Il agit CONTRE la loi.

Il va CONTRE le bon ſens.

Les Prépoſitions deviennent ainſi d'un uſage continuel ; elles conſtituent une grande partie des beautés & des fineſſes d'une Langue, enſorte qu'il eſt très-important d'en avoir de juſtes idées.

Il eſt vrai que quelquefois elles ſemblent s'employer dans toutes ſortes de ſens, ſouvent très-peu liés entr'eux, quelquefois même oppoſés ; mais lorſqu'on les ramene à un ſens propre & phyſique, on en voit naître ſans peine toutes ces variétés qu'on croyoit inexplicables.

Origine des mots qui ſervent de Prépoſitions.

Aucun de ces mots ne fut jamais l'effet du haſard : ils furent toujours formés ſur des Noms qui déſignoient des objets relatifs au ſens phyſique qu'offrent ces prépoſitions. SUR, formé du Latin SUPER, vient du primitif HUP, qui déſigne l'*élévation*.

Devant & *avant*, sont formés du Latin ANTE, né d'un primitif qui signifie *œil & ce qui est en face.*

HORS, vient d'un primitif qui signifie *porte*, *entrée*, les *dehors* d'une maison.

A, désignant un rapport de propriété, d'appartenance, vient du primitif A, qui désigne la possession.

Il en est de même de toutes les autres Prépositions, en quelque Langue que ce soit.

Elles tiennent donc toute leur énergie du nom dont elles furent formées, & dont elles représentent la valeur par ellipse, non comme désignant un objet, mais comme faisant voir qu'il regne entre deux autres objets un rapport correspondant à la nature de l'objet désigné par le nom dont elles sont formées. Ainsi, SUR, signifiant ÉLÉVATION, & se trouvant entre les noms de deux objets, désigne qu'il y a entr'eux rapport d'élévation, que l'un est élevé relativement à l'autre.

Ainsi, les Prépositions ne sont pas de nouveaux mots ajoutés aux Langues : elles ne

ſont qu'un emploi particulier de mots déja exiſtans.

PRÉPOSITIONS INSÉPARABLES.

De cet uſage d'employer un mot dans un ſens elliptique pour déſigner les rapports des objets, naquit un autre emploi des Prépoſitions, qui devint la ſource d'une prodigieuſe quantité de mots.

Ce fut de mettre les Prépoſitions à la tête des mots pour en diverſifier le ſens & en indiquer les rapports : de-là des richeſſes inépuiſables pour les Langues, par l'abondance des mots qui en naiſſent, & par la fineſſe & l'exactitude qu'ils répandent dans l'expreſſion des idées.

C'eſt ainſi que du ſeul Verbe METTRE, nous faiſons tous ceux-ci, au moyen des prépoſitions inſéparables ou initiales :

AD-mettre, ou mettre auprès de ſoi.

COM-mettre, ou mettre avec.

DE-mettre, ou mettre hors.

O-mettre, ou ne pas mettre devant.

PER-mettre, ou mettre par le moyen d'un autre.

PRO-mettre, ou mettre d'avance par ſes diſcours.

RE-mettre, ou mettre ce qu'on avoit ôté.

SOU-mettre, ou mettre ſous ſon empire.

TRANS-mettre, ou mettre de main en main.

CHAPITRE II.

DES ADVERBES.

NOUS avons vu que les adjectifs & les participes ſervoient à exprimer les qualités qu'on reconnoît dans les Etres, & qu'il en eſt de même des Verbes formés par la réunion du verbe par eſſence, *être*, uni aux participes.

Mais une même qualité n'exiſte pas dans tous les Etres dans le même dégré, & toute qualité eſt ſuſceptible d'un très-grand nombre de nuances ; ceux qui ſont heureux ou ſages, ne ſont ni heureux ni ſages au même dégré ; il a donc fallu des mots au moyen deſquels on pût toujours déterminer les gradations

gradations d'une même qualité, ſes nuances.

Ces mots exiſtent. Ainſi lorſqu'on dit, écrire *bien*, écrire *mal*, écrire *vîte*, écrire *lentement*, écrire *ſupérieurement*, tous ces mots, *bien*, *mal*, *vîte*, *lentement*, *ſupérieurement*, offrent autant de nuances différentes de l'état ou de l'action qu'on appelle *écrire*.

Les Latins appellent ces mots *AD-VERBES*, c'eſt-à-dire, mots deſtinés *à* modifier les *Verbes*, parce qu'ils accompagnent plus ordinairement les verbes : il en eſt même qui ne marchent jamais qu'avec les Verbes.

Il en eſt quelques-uns qui ſervent plus particuliérement à marquer les nuances des adjectifs ; ce ſont ceux dont on ſe ſert pour marquer les dégrés de comparaiſon.

Plus riche, *très*-riche, *exceſſivement* riche, *moins* riche, *peu* riche.

On peut diſtinguer deux ſortes d'Adverbes ; ceux qui expriment des gradations comme ces derniers : ceux qui déſignent la maniere dont on fait une choſe, & qui peuvent ſe rendre par conſéquent par d'autres tournures, au moyen des prépoſitions. Tels

font tous nos Adverbes en *ment*. On dit également fe conduire *fagement* & *d'une maniere fage*, parler *facilement* & *avec facilité*.

Ces derniers Adverbes peuvent donc s'appeller ELLIPTIQUES. On les reconnoît furtout lorfqu'en lifant des Ouvrages en Langues étrangeres, on y voit des adverbes qu'on eft obligé de rendre par une prépofition & un adjectif dans fa propre Langue, & *vice-verfa* des formules exprimées par une prépofition & un adjectif qu'on rend dans fa propre Langue par des adverbes.

Nous appellerons donc ces formules, telles que *d'une maniere fage, avec fageffe*, & toute autre pareille, *formules adverbiales*, puifqu'elles rempliffent la fonction des adverbes.

Telle eft la différence effentielle entre la prépofition & l'adverbe, que la prépofition marque le rapport qui regne entre deux objets, *le foleil* eft fur l'*horifon*: au lieu que l'adverbe n'indique que le rapport qu'on apperçoit entre un nom & une qualité; il s'éleve *avec rapidité* aux plus grands honneurs.

Dans le premier cas, rien ne peut rem-

placer le nom que précéde la prépoſition.

Dans le ſecond cas, au contraire, le mot qui l'accompagne ne déſignant qu'une qualité, ce mot peut ſe réunir avec la prépoſition en un ſeul, ſans que le diſcours perde de ſa clarté, puiſqu'il ne diſparoît aucune partie eſſentielle : le mot qui remplace les deux autres, ou l'*adverbe*, étant qualificatif, tout comme lorſque l'idée qu'il offre étoit exprimée par deux mots.

On a dû même avoir recours à cette tournure pour rendre la penſée plus vive, & pour diminuer la monotonie qui y regneroit par un uſage trop fréquent des prépoſitions.

L'Adverbe eſt une ellipſe.

L'Adverbe n'eſt donc qu'une ellipſe qui exprime en un ſeul mot les qualités d'un être qu'on ne pouroit déſigner ſans elle, que par une circonlocution.

Cette ellipſe ſe fait même de trois manieres, ſelon que la phraſe qui ſert à modifier le verbe eſt compoſée d'un Nom, d'un adjectif joint à un nom générique, ou du

nom d'un objet particulier accompagné de ſon adjectif.

Dans le premier cas, le nom perd tout ce qui l'accompagne comme nom, & reſte ſeul. Dans le ſecond, l'adjectif paroît ſeul avec une terminaiſon qui tient lieu du nom ſupprimé. Dans le troiſiéme, le nom & l'adjectif s'uniſſent pour ne former qu'un ſeul mot.

De-là ces expreſſions, écrire *mal*, écrire *obligeamment*, écrire *long-tems*.

MAL eſt un nom devenu adverbe en ſe dépouillant de tout ce qui accompagne ordinairement les noms. OBLIGEAMMANT eſt un adverbe formé au moyen d'un adjectif qui s'eſt chargé d'une terminaiſon pour tenir lieu d'un nom ſupprimé. LONG-TEMS eſt la réunion d'un nom & d'un adjectif.

Telles étoient ces phraſes avant qu'elles fuſſent devenues elliptiques :

Il écrit de cette maniere qu'on appelle *mal*.

Il écrit d'une *maniere obligeante*.

Il écrit pendant un *long* eſpace de *tems*.

Leur origine.

Tout adverbe vient d'un nom pris dans un de ces trois ſens elliptiques.

RIEN eſt le Latin *rem*, choſe : il n'y a rien, pour dire *il n'y a aucune choſe* : tout comme nous diſons PERSONNE, pour déſigner l'abſence de tout être humain.

TROP, vient du mot *troppo* ou *troupe*; déſignant *multitude*.

ASSEZ, vient de *ſat*, prononcé *ſaz*; & qui ſignifie *ſatiété*, *ſuffiſance*, joint à la prépoſition *A*. Aſſez eſt donc mot à mot *à ſuffiſance*.

Ceux en *MENT* viennent du Latin *mente*; eſprit, maniere; *prudemment* ou *prudentimente*, ou d'une maniere prudente; *ſagement*, d'une maniere ſage; *obligeamment*, d'une maniere obligeante.

CHAPITRE III.

Des Conjonctions.

SI les Tableaux de la Parole n'étoient composés que de deux objets en rapport, ou s'il n'étoit jamais néceſſaire de déterminer par d'autres mots le ſens de ceux qui peignent l'un & l'autre de ces objets, les Parties du Diſcours dont nous venons de parler ſeroient ſuffiſantes pour lier toutes les portions qui entrent dans les Tableaux des idées ; mais l'expoſition de nos idées eſt rarement bornée à cette ſimplicité. Il faut ſouvent ajouter phraſe à phraſe, tableau à tableau : il faut donc des mots qui lient ces diverſes portions ; & il faut que ces mots ſoient de la plus grande ſimplicité ; qu'ils aient la rapidité du geſte ; qu'ils n'ôtent rien au langage, de ſa conciſion ; qu'afin d'unir deux Tableaux, ils n'en forment pas un troiſiéme entre deux.

Ces mots exiſtent ; on les appelle CONJONCTIONS, mot formé de la prépoſition

cum, qui ſignifie avec, & du mot *junctio*, comme ſi l'on diſoit, *mots avec leſquels ſe forme l'union.*

Une CONJONCTION eſt donc un mot qui de pluſieurs Tableaux de la parole, fait un ſeul tout.

Elle differe des verbes & des prépoſitions qui ſervent également à lier, en ce que le verbe lie le nom & l'adjectif, ou l'objet & ſa qualité ; que la prépoſition lie les objets en rapport, & que la conjonction lie les Tableaux même de la parole.

Conjonctions copulatives.

On peut réduire les Conjonctions copulatives à trois, qui ſeront en François ET, NI, OU.

La premiere, unit les phraſes.

Le ſeconde, les ſépare, les exclut d'un même enſemble.

La troiſiéme, laiſſe le choix ; c'eſt un réſultat partiel.

Ainſi nous dirions :

Prenez cette fleur ET celle-ci.

Ne prenez NI cette fleur NI celle-ci.

Prenez cette fleur OU celle-ci.

Ces mots ne furent pas pris au hasard, pour servir de liaison entre les idées : ce ne fut point par un simple caprice que la premiere de ces conjonctions fut destinée à unir, la seconde à exclure, la troisiéme à donner le choix : elles durent cette énergie à la nature même des élémens dont elles sont composées.

ET, fut un dérivé du verbe E, qui indiquoit déja la liaison de la qualité avec son objet.

NI s'est formé de la nasale N, qui marqua toujours la négation, le refus, par une suite du geste repoussant qu'on forme par la touche nasale.

OU, vient du primitif *ou*, qui désigne, 1°. un lieu différent de celui dans lequel on se trouve, & 2°. un tiers; par-là même, les objets opposés à ceux dont on parle; par conséquent, le choix entre des objets incompatibles.

Conjonction déterminative QUE.

Il arrive très-souvent qu'un mot qui fait

partie d'une phrafe, a befoin d'être accompagné lui-même d'une phrafe particuliere qui détermine fa valeur ; alors cette phrafe déterminative fe met à la fuite du mot qu'elle modifie, & fe lie avec lui par la Conjonction QUE. C'eft ainfi qu'un Hiftorien François dit :

» CLOVIS n'étoit QUE dans fa quinziéme » année, lorf-QU'il monta fur le Trône. Il » avoit à peine vingt ans, QU'il envoya dé-» fier Syagrius, fils du Comte Gilles, & » Gouverneur pour les Romains dans la » Gaule...... Il marcha droit à Soiffons : » combattre & vaincre ne fut pour lui QU'une » feule & même chofe ».

La Conjonction QUE revient quatre fois dans ce Tableau, quoique fort court : la premiere fois c'eft pour lier ces mots *Clovis n'étoit*, avec ceux-ci, *dans fa quinziéme année*, qui déterminent le fens des premiers. Le fecond QUE fert à déterminer le fens du mot *lors*. Le troifiéme lie avec *il avoit*, les mots qui en achévent le fens. Le quatriéme montre que ces mots *une feule*

& même chose, complettent le ſens commencé par ceux-ci, *combattre & vaincre ne fut pour lui.*

S'il n'eſt pas difficile de voir que dans ces phraſes, QUE eſt une Conjonction, il ne l'eſt pas plus de s'aſſurer qu'il eſt également conjonctif dans les ſuivantes.

1°. Lorſqu'après un comparatif il ſert à unir les deux objets qu'on compare.

Le Soleil eſt plus grand QUE la Lune.

2°. Lorſqu'il ſe trouve à la tête d'une phraſe exclamative, lorſqu'on dit, par exemple :

QUE faites-vous?
QUE cette perſonne eſt gracieuſe !
QUE le Ciel comble ſes vœux!

Car ce ſont des phraſes elliptiques, où l'on a ſupprimé tout ce qui devroit précéder *que*, comme inutile à exprimer. En effet, *que faites vous*, ſe rapporte à une action que l'on voit, & qu'il eſt inutile d'exprimer, mais avec laquelle ſe lie *que*. Les deux autres *que* ſe rapportent ; l'un, à un ſentiment d'admiration ; & l'autre, à un ſentiment de ſou-

hait qu'il ne feroit pas moins inutile d'exprimer.

3°. QUE eſt également conjonctif lorſqu'il lie un nom & un verbe, dans toutes les occaſions où on l'appelle *relatif ;* lorſqu'on dit, par exemple,

> Le Livre QUE vous m'avez envoyé eſt très-intéreſſant.
> L'Auteur QUE vous citez eſt un excellent Juge.

Il eſt inconteſtable que ces QUE lient les mots qui les précédent, avec ceux qui les ſuivent : c'eſt comme ſi l'on diſoit, le *livre envoyé à moi par vous* ; *l'Auteur cité par vous*, tournures que ne peut admettre notre Langue, qui proſcrit les tournures paſſives.

Cette Conjonction fut empruntée du primitif *qhe* ou *quhé*, qui ſignifioit *lien*, *cordon*, *puiſſance unitive*. On ne pouvoit mieux en déſigner la valeur.

Conjonctions nées de l'Ellipſe.

Il exiſte un grand nombre d'autres mots qui ſont regardés comme des Conjonctions, & qui ſervent en effet à unir entr'elles des

phrases, de la même maniere que les unissent les conjonctions précédentes.

Mais elles ne tiennent cette propriété que de leur union avec une Conjonction qu'elles remplacent, & qu'on sous-entend : elles ne sont Conjonctives que par ellipse : il est vrai que ces Conjonctions elliptiques se sont formées ordinairement dans des Langues si anciennes qu'il étoit très-aisé de ne pas soupçonner que ce fussent des mots elliptiques ; mais des mots véritablement conjonctifs par eux-mêmes.

1°. SI, mot qu'on regarde comme une *Conjonction conditionnelle*, est formé par la réunion d'une condition & de la conjonction *que*. Ainsi en disant, *si deux grandeurs sont egales à une troisiéme*, c'est comme si l'on disoit SOIT SUPPOSÉ, ou *soit admise la condition* QUE deux grandeurs sont égales à une troisiéme : aussi ce mot *si* tient au verbe Latin *sit*, soit.

2°. *MAIS*, qu'on appelle *Conjonction adversative*, parce qu'elle met en opposition une idée avec une autre, est la réunion de

la Conjonction *que*, avec un mot fait pour amener un contraste avec ce qu'on a déja avancé.

Lorsqu'on dit, par exemple; *il a fort bien parlé*, MAIS *ce n'est que pour surprendre*; c'est comme si l'on disoit : il a fort bien parlé, nous en convenons; mais convenons de PLUS QU'il ne se propose en cela que de surprendre.

Et ce mot fut très-bien choisi, parce qu'il signifie *plus*, & qu'il n'est qu'une altération de *magis*. On dit encore dans quelques Provinces, je l'aime MAIS que vous, pour dire *plus que vous*.

3°. CAR, est employé pour rendre raison de ce qu'on a avancé : & il fut bien choisi; ce mot signifiant *raison*, dans son origine, de même que *voix*, *parole*, *discours*, d'où vinrent ces mots Latins, *garrulus*, un discoureur; *garrire*, jaser; *gerræ*, des riens, des balivernes.

Il en est de même de toutes les autres Conjonctions, comme de *or* & *donc*, de *ut* des Latins, &c. comme on peut s'en as-

ſurer par notre Grammaire Univerſelle & Comparative.

CHAPITRE IV.

Des Interjections.

SOUS le nom d'INTERJECTIONS, on comprend ces ſons exclamatifs que nous arrachent les ſentimens dont nous ſommes affectés, & par leſquels ils ſe manifeſtent hors de nous ; ces cris de plaiſir ou de douleur, de joie ou de triſteſſe, d'approbation ou de mépris, de ſenſibilité, en un mot, que nous proferons par une ſuite des ſenſations que nous éprouvons, quelle qu'en ſoit la cauſe.

Peu variées entr'elles par le ſon, les Interjections le ſont à l'infini par le plus ou moins de force avec laquelle on les prononce, par le plus ou moins de rapidité dont elles ſe ſuccédent, par les changemens qu'elles occaſionnent ſur la phyſionomie, ſur-tout par le ton qu'on leur donne. Sous les diverſes formes qu'elles prennent, écla-

tent le cri de la douleur, les ſons admiratifs, les diverſes eſpéces de ris, &c.

Elles furent très-bien nommées *Interjections*, de deux mots Latins qui ſignifient *proférés par intervalles*, parce qu'on les profere en effet par intervalles, comme par ſecouſſes, & parce qu'elles ſont ſemées entre les autres parties du diſcours ſans ſe lier avec aucune.

Telle eſt la différence eſſentielle entre les autres Parties du Diſcours & les Interjections ; que celles-là ſont une peinture d'idées, dont l'expreſſion les communique & les rend propres à ceux qui l'entendent : au lieu que l'Interjection n'eſt qu'un ſigne de ce qui ſe paſſe dans celui qui la laiſſe échapper. Si par elle, il fait entendre aux autres qu'il éprouve dans ce moment une agitation vive & tumultueuſe, il ne ſauroit faire paſſer cette agitation dans leur ame : ils ſont avertis qu'un de leurs ſemblables eſt vivement agité, mais cette agitation ne devient pas la leur.

Effet admirable de la Nature, qui par ces

divers moyens pourvoit aux besoins & à l'instruction de tous. Par l'Interjection, nos sensations se communiquent à nos semblables, dans le dégré nécessaire pour les porter à y prendre part ; mais non au point qu'ils en soient affectés dans le même dégré. Si elles étoient suivies d'un pareil effet, nos sensations cesseroient d'être un avantage ; elles deviendroient le présent le plus funeste qu'on pût faire aux hommes. Un cri d'allarme ou de douleur effraye, mais il ne déchire pas : il n'ôte pas les forces nécessaires pour voler au secours du malheureux qui implore notre assistance.

L'esprit de société dirige & modère l'usage des Interjections. Chez les Peuples Sauvages, dont la vie est très-dure, la grandeur d'ame consiste à être maître de sa douleur : celui qui pousseroit un cri dans les tourmens les plus cruels, seroit deshonoré comme un lâche. Chez les Peuples civilisés, les ris ne sont que pour la jeunesse légère & volage ; & l'admiration fréquente, pour ceux qui n'ont rien vu.

Les Interjections paroiſſent donc rarement dans les Tableaux de la parole : ce n'eſt que lorſqu'elles peuvent y produire de grands effets, & les rendre plus vifs, plus animés. Voici les principales.

AH ! HÉLAS ! OH ! Elles marquent la douleur, lorſqu'elles ſe prononcent d'une maniere lente, traînée & avec effort : prononcées avec feu & avec rapidité, la premiere & la troiſiéme indiquent la joie & le plaiſir.

OUF ! marque la ſuffocation, l'excès de fatigue.

FI ! le dégoût & l'indignation.

OH ! EH ! ſervent à appeller.

LIVRE II.

Des FORMES *que prennent pour se lier entr'eux les mots qui composent les Parties du Discours.*

PRÉLIMINAIRES.

Différence des Parties du Discours à l'égard des FORMES.

LORSQUE les mots qui constituent les diverses Parties dont nous venons de parler, se réunissent pour former les Tableaux de nos idées, ils ne se lient pas entr'eux de la même maniere. Les uns toujours semblables à eux-mêmes, n'éprouvent jamais aucun changement. Les autres varient sans cesse, suivant les fonctions qu'ils ont à remplir, suivant la place qu'ils doivent occuper.

On peut diviser à cet égard les Parties du Discours en deux Classes, relativement aux

changemens qu'elles éprouvent pour s'unir entr'elles. L'une renferme les Parties du Discours dont les mots n'éprouvent jamais aucun changement ; & la seconde, celles dont les mots subissent au contraire des changemens.

Les Parties du Discours qui forment la premiere Classe, sont les Prépositions, les Adverbes, les Conjonctions & les Interjections ; tout ce qu'on renfermoit en un mot sous le nom général de *Particules.*

Les Parties du Discours qui forment la seconde classe, sont les six autres ; le Nom, l'Article, le Pronom, l'Adjectif, le Participe & le Verbe.

Les mots de cette seconde Classe s'appellent par cette raison *déclinables*, c'est-à-dire, mots qui passent successivement par divers états ; tandis que les autres s'appellent par la raison contraire *indéclinables.* Il s'agit donc ici des Parties du Discours appellées *Déclinables.*

Diviſion des Parties du Diſcours qui ſont déclinables.

Les Parties du Diſcours qui reçoivent diverſes modifications, ſe ſubdiviſent en deux autres Claſſes.

1°. Les mots qui reçoivent diverſes modifications, ſuivant le nombre d'individus qu'ils déſignent.

2°. Les mots qui reçoivent diverſes modifications, non-ſeulement ſuivant le nombre d'individus qu'ils déſignent; mais encore ſuivant leurs rapports avec les actions & avec le tems dans lequel ces actions s'operent.

La premiere Claſſe renferme les cinq premieres Parties du Diſcours, ou les mots ſimplement *déclinables*.

La ſeconde Claſſe renferme les *Verbes*, ou les mots *qui ſe conjuguent*.

Il ſera donc queſtion dans ce Livre de DÉCLINAISON & de CONJUGAISON, mots preſqu'auſſi effrayans que communs.

Cause générale de ces modifications.

Si les mots n'avoient qu'une seule fonction à remplir dans les Tableaux de la parole, ils n'auroient jamais besoin d'aucune modification ; ils seroient tous indéclinables : mais si quelqu'un d'entr'eux est chargé de diverses fonctions, il faudra nécessairement, afin qu'il puisse les remplir, qu'il revête les qualités sans lesquelles ces diverses fonctions n'auroient pas lieu.

Nous n'avons donc qu'à jetter un coup-d'œil sur les définitions des Parties du Discours, pour appercevoir aussitôt celles dont les fonctions sont en grand nombre, & celles qui n'en ont qu'une : celles qui sont déclinables & celles qui ne le sont pas.

L'*Adverbe*, qui se borne à désigner une modification des Verbes ; la *Préposition*, qui indique un simple rapport entre deux noms ; la *Conjonction*, qu'on n'employe que pour unir les phrases ; & l'*Interjection*, qui indique un sentiment de l'ame, ne seront jamais dans le cas d'être diversement modi-

fiés, puiſqu'ils n'ont qu'une fonction à remplir.

Il n'en eſt pas ainſi des autres Parties du Diſcours. Obligées de faire face à un grand nombre d'objets différens, elles ne peuvent y parvenir qu'en prenant chaque fois une forme nouvelle.

Le Nom indique tous les objets de la même eſpéce ; mais ces objets peuvent être pris un à un, ou pluſieurs enſemble ; il faudra donc que le nom varie, ſuivant qu'il indique un ou pluſieurs individus.

Le Pronom étant dans le même cas, éprouvera les mêmes modifications.

L'Article, l'Adjectif & le Participe, forcés de ſuivre l'impulſion des Noms & des Pronoms, & de ſe conformer à eux, ſeront obligés de les imiter dans les changemens qu'ils éprouvent.

Le Verbe déſignant le tems de nos actions, tems qui varie ſans ceſſe, & qui ſe ſubdiviſe en une multitude de portions, ſera obligé, pour peindre ces variétés, de revêtir lui-même une multitude de formes diverſes.

Les Pronoms, qui nous repréſentent dans nos divers états actifs & paſſifs, & qui ont ainſi une fonction très-différente de celle qui leur eſt commune avec les noms, ſe modifieront de diverſes manieres, afin de pouvoir nous peindre dans nos divers états.

Les Noms varieront encore, ſuivant qu'ils peindront les genres des objets qu'ils déſignent.

La *Déclinaiſon* & la *Conjugaiſon* renfermeront donc un grand nombre de modifications fondées ſur la Nature, & propres à peindre nos idées avec plus de vérité & de clarté.

Modifications de la Déclinaiſon.

La Déclinaiſon renferme trois ſortes de modifications.

1°. Le GENRE, ou la modification qu'un nom reçoit, ſuivant qu'il déſigne un homme ou une femme, &c.

2°. Le NOMBRE, qui indique un ou pluſieurs objets de la même nature.

3°. Les CAS, qui indiquent les diverſes

fonctions que les Noms remplissent dans les Tableaux de la parole.

Modifications de la Conjugaison.

Outre les NOMBRES, & même le GENRE dans quelques Langues, la Conjugaison renferme trois sortes de modifications.

Les TEMS, dont nous avons déja parlé, & qui indiquent les Epoques des actions ou des événemens.

Les MODES, ou les changemens qu'éprouve le Verbe, suivant qu'on l'employe dans un sens absolu ou dans un sens relatif.

Les FORMES, ou les modifications qu'éprouvent les Verbes, suivant qu'ils se rapportent à des Etres actifs ou passifs.

CHAPITRE PREMIER.

Des Genres & des Nombres.

CE que nous avons déja dit ſur ces deux objets dans le Chapitre du Nom, fait que nous ſerons fort courts ici à leur égard.

Les Genres ſe déſignent en François de trois manieres ; ou par une terminaiſon différente pour les mots qualificatifs, *fils* & *fille*, &c ; ou par des terminaiſons particulieres ; *eau* pour les noms maſculins, *hameau*, *bateau*, *muſeau* ; *eille* & *aille* pour les noms féminins, *abeille*, *muraille*, *rocaille* ; &c. & 3°. par les articles, qui ſont toujours des deux genres.

Diverſes Langues ont encore un troiſiéme genre pour déſigner des objets ſans aucun rapport à ces deux genres : & c'eſt ce qu'on appelle le GENRE NEUTRE.

Lorſque nous employons un adjectif ſans un rapport déterminé à aucun genre, on peut dire que nous nous ſervons d'une tour-

nure neutre, telle eſt cette phraſe : *tout ce que vous faites eſt bien ;* car on ne peut pas dire que ce mot *tout* ſe rapporte à aucun genre ; & chez les Latins, tout mot pareil eſt conſtamment rendu par un neutre.

En François, les Pronoms de la troiſiéme perſonne ſont ſeuls ſuſceptibles d'un genre différent, ſuivant qu'on parle d'un homme ou d'une femme.

On a quelquefois des mots de deux genres, ſuivant qu'ils déſignent un objet différent. Le mot *Orgue*, maſculin au ſingulier, parce qu'on l'enviſage comme un inſtrument de muſique, eſt féminin au pluriel, parce qu'il préſente alors l'idée d'un aſſemblage de flûtes.

Quant aux Nombres, pluſieurs Langues, telles que l'Hébreu, le Grec, l'ancien Theuton, l'Eſclavon, &c. ont, outre le ſingulier & le pluriel, un troiſiéme Nombre appellé le Duel, qui ne déſignoit que deux objets, & dont on ſe ſervoit ſur-tout pour les parties du corps qui ſont doubles, comme les yeux, les mains, &c.

Quant à notre terminaiſon plurielle en *S*, nous la tenons des Latins & des Grecs, qui la ſubſtituerent à la terminaiſon orientale en *ei*; celle-ci étoit un abrégé de leur grande & primitive terminaiſon en IM, terminaiſon très-énergique, puiſqu'elle déſigne la multitude, l'immenſité, & qui forma l'*IM-us* des Latins, mot qui offre ces diverſes ſignifications, & qui devint non moins énergiquement la marque du ſuperlatif, comme dans nos mots *Excellentiſſime*, *Révérendiſſime*.

CHAPITRE II.

DES CAS.

LES CAS conſiſtent dans les changemens qu'éprouve la derniere ſyllabe d'un nom, indépendamment du genre & du nombre, afin que ce nom puiſſe remplir les diverſes places qu'il doit occuper dans les Tableaux de la parole.

En effet, tout Nom & tout Pronom mar-

che ſeul, ou à la ſuite d'un autre; eſt actif, ou paſſif; déſigne un agent, un but, ou un moyen; remplit en un mot pluſieurs fonctions différentes dans les Tableaux de la parole. Il faudra donc le caractériſer dans ces divers cas, par des traits qui ne laiſſent aucune obſcurité ſur ſon emploi. Dans cette phraſe, par exemple :

> Je vous préviens que le Général m'a ordonné de me tenir prêt.

Le pronom de la premiere perſonne remplit trois fonctions différentes, déſignées chacune par un cas particulier.

> Il eſt d'abord actif, ce que déſigne *je*.
>
> Il eſt paſſif, ou objet de l'action dans, ME tenir prêt.
>
> Il déſigne un terminatif dans, *m'a ordonné*, a ordonné *à moi*.

Ces variétés dans les Pronoms nous ſont communes avec les Latins & les Grecs.

Nous voici donc arrivés à l'origine des Cas, de ces Cas qui produiſent un ſi brillant effet dans les Langues de ces deux Peuples; & dont nous ne faiſons uſage que pour les Pronoms.

C'eſt la Nature qui conduiſit à l'invention des Cas : ils exiſterent, parce qu'il étoit impoſſible qu'ils n'exiſtaſſent pas ; & une fois donnés, les Hommes ne firent plus qu'en étendre ou en reſſerrer l'uſage.

Il étoit impoſſible, nous l'avons vu, que ce même pronom qui déſignoit une perſonne active, la déſignât comme paſſive : il fallut néceſſairement varier le pronom, ſuivant qu'il rempliſſoit l'une ou l'autre de ces fonctions : de-là *JE* & *ME*, *TU* & *TE*, &c. & on appella ces variétés, *CAS* ; parce qu'ils peignent les divers cas, les diverſes circonſtances dans leſquelles ſe rencontrent ces perſonnes.

Mais, puiſqu'on donnoit ainſi des Cas aux Pronoms, ſelon qu'ils déſignoient les perſonnes dans un état actif ou paſſif, il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour étendre cette diſtinction juſqu'aux Noms : il ne reſtoit qu'à en prononcer différemment la fin, ſuivant qu'ils étoient actifs ou paſſifs, agens ou objets des actions, ſujets ou objets dans les Tableaux de la parole.

Cette invention des Cas, ou plutôt ce tranſport qu'on en fit des Pronoms aux Noms, fut un trait de génie auquel le Grec & le Latin durent une grande partie des beautés qu'on admire dans leurs Langues. Dès ce moment, les mots n'étant plus attachés à une place fixe, on put ſe déterminer pour celle où ils produiroient le plus grand effet; de-là, réſulterent néceſſairement des Tableaux plus parfaits, plus harmonieux, plus variés, plus ſurs dans leurs effets. L'on put amener tour à tour ſur le devant du Tableau, ou faire ſuir tour à tour un même mot, ſuivant qu'on voulut fixer plus ou moins l'attention ſur lui. Ce furent autant de reſſources ménagées à l'imagination & au goût des Ecrivains, qui purent conduire ainſi leur Lecteur de ſurpriſe en ſurpriſe, & exciter ſa curioſité juſqu'à la fin, en la tenant toujours ſuſpendue.

Sans cet avantage, un de nos Poëtes n'auroit pû dire :

> Triſte reſte de nos Rois,
> Chere & derniere fleur d'une tige ſi belle;

Hélas ! ſous le couteau d'une Mere cruelle,
Te verrons-nous tomber une ſeconde fois ?

Il auroit été obligé de dire, ſans grace & ſans harmonie : *Hélas ! verrons-nous toi triſte reſte de nos Rois, chere & derniere fleur d'une tige ſi belle, tomber une ſeconde fois ſous le couteau d'une Mere cruelle ?*

Si dans notre Langue, qui ſe prête peu à de pareils changemens, ils produiſent cependant de ſi grands effets, combien ne doivent pas être ſupérieures à cet égard les Langues où les Cas permettent infiniment plus de tranſpoſitions ?

Du nombre des Cas & de leurs Noms.

Le nombre des Cas varie ſinguliérement d'une Langue à une autre. Celles qui en comptent le moins en ont trois, telle eſt l'Arabe. Le Péruvien en compte au contraire autant que de prépoſitions. Entre ces deux extrêmes, ſont un grand nombre d'intermédiaires ; l'Allemand, qui admet quatre cas ; le Grec, cinq ; le Latin, ſix ; les Langues du Malabar, huit ; l'Arménien,

dix ; le Basque, onze ; le Lapon, quatorze.

Quant à la Langue Françoise, nos anciens Grammairiens y admettoient six cas, même pour les Noms, comme en Latin ; nos Grammairiens modernes n'en admettent point, avec raison; du moins pour les Noms ; mais ils les ont proscrits à tort à l'égard des Pronoms.

Le nombre des Cas peut se déterminer de deux manieres, par la forme & par le sens ; & presque toujours ce nombre est plus considérable relativement au sens, que relativement à la forme.

La premiere Déclinaison des Latins, *Rosa*, la Rose, qui est de six cas pour le sens, n'a que trois cas par la forme ; trois de ces cas se terminant par *a*, & deux par *æ*. Mais comme l'*a* de l'ablatif est long, on peut admettre quatre cas relativement à la terminaison. Il en est de même pour toutes les Déclinaisons Latines : le datif & l'ablatif sont presque toujours semblables, tout comme le vocatif & le nominatif.

Tel

Tels ſont les noms des ſix Cas Latins :

Nominatif.	Accuſatif.
Genitif.	Vocatif.
Datif.	Ablatif.

Les Grecs en auroient autant s'ils n'avoient pas confondu l'ablatif avec le datif, par une terminaiſon conſtamment commune ; au lieu qu'elle varie quelquefois chez les Latins, qui renchérirent à cet égard ſur les Grecs.

Nominatif, Cas actif, ou ſubjectif.

Le Nominatf des Latins & des Grecs eſt dans les Tableaux actifs, le Cas actif, celui auquel on attribue tout ce qui ſe fait : & dans les autres Tableaux, énonciatif & paſſif, c'eſt le ſujet de la phraſe, le ſujet auquel on attribue les qualités dont il eſt queſtion dans ces Tableaux. On peut donc l'appeller d'un nom qui renferme ces trois ſortes de Tableaux, *Cas ſubjectifs.*

Accuſatif, Cas paſſif, ou objectif.

Au Cas actif eſt oppoſé le Cas paſſif ; à *je*

eſt oppoſé *me* ; à *Filius*, Nominatif Latin ; eſt oppoſé *Filium*, fils. Le premier de ces Cas peint les Etres comme agiſſans, ou comme des ſujets auxquels on attribue tout ce qu'on dit ; le ſecond les peint comme étant les objets qui reçoivent les impreſſions de l'action dont on parle. L'Accuſatif des Latins & des Grecs eſt donc leur Cas paſſif.

On ne peut jetter les yeux ſur ces deux Cas, ſans reconnoître auſſitôt, par la différence de leur terminaiſon, l'idée acceſſoire qu'ils ajoutent chacun au même mot : ce qui eſt un avantage qui manque à notre Langue, où nous ne connoiſſons que par la place qu'ils occupent, le ſujet & l'objet de nos phraſes. Ainſi dans ces Langues la place de l'accuſatif & du nominatif ſont indépendantes du reſte de la phraſe ; on peut leur aſſigner celle où ils produiront l'effet le plus harmonieux & le plus agréable : en effet, dès qu'on voit que *filium* repréſente le fils comme paſſif, & que *filius* le repréſente comme actif, il eſt très-indifférent que l'un précéde l'autre ; on ſentira toujours toute leur énergie.

Qu'on dise, *pater amat filium*, ou *filium amat pater*, cela est égal; on voit toujours que *filium* est l'objet aimé, & que *pater* est l'objet qui aime. Mais en François nous ne pourrons jamais donner à ces mots, *le pere aime son fils*, une autre place que celle qu'ils occupent par cet arrangement.

De l'Ablatif, ou Cas circonstanciel.

Ces trois sortes de Tableaux, l'Enonciatif, l'Actif & le Passif, ont donc ceci de commun, qu'ils sont tous composés d'un Verbe & de son sujet; mais ils différent, en ce que le Tableau actif n'est pas seulement composé d'un sujet, mais qu'il offre outre cela un objet sur lequel agit ce sujet: qu'il réunit ainsi un Cas actif & un Cas passif, un nominatif & un accusatif; tandis que les deux autres sont privés de ce dernier.

Un Tableau passif n'étant que l'inverse d'un Tableau actif, tout ce qui se trouve dans celui-ci, doit se trouver dans celui-là; mais sous une forme différente. Ce qui étoit objet dans le Tableau actif, devient sujet

dans le Tableau paſſif ; & ce qui étoit ſujet dans le Tableau actif, devient circonſtance dans le Tableau paſſif. Cette circonſtance ſe reconnoît en François, au moyen de la prépoſition *par* ; & en Latin, au moyen du cas appellé *ablatif.*

C'eſt ainſi qu'on peut dire également ; *Céſar ſubjugua Rome*, ou *Rome fut ſubjuguée par Céſar.*

Céſar, qui étoit ſujet actif dans la premiere phraſe, eſt un circonſtanciel dans la ſeconde : en Latin ce ſeroit un ABLATIF ; & ce cas fut très-bien nommé, des deux mots, *ab* par, & *latus* tranſporté ; puiſqu'il déſigne les circonſtances par leſquelles nous ſommes tranſportés d'un état à un autre. *Céſar* étant à l'ablatif, on voit que c'eſt par lui que Rome fut tranſportée dans un état de dépendance, tandis qu'elle étoit libre auparavant.

L'ablatif eſt toujours accompagné de la prépoſition *a* lorſqu'il déſigne un nom propre ; mais lorſqu'il déſigne une ſimple circonſtance, on ſupprime la prépoſition.

Du DATIF ou *Terminatif.*

Nos actions font ordinairement relatives à quelqu'objet, dont il eft le but ou le terme: c'eft donc ici un quatriéme cas; comme lorfque nous difons, *il me fait annoncer une bonne nouvelle par fon frere*; Tableau dont le fujet eft *il*; l'objet, *nouvelle*; le circonftanciel, *fon frere*; & le terminatif, *me*; car il défigne la perfonne à qui cette nouvelle eft annoncée.

Vocatif, ou Cas interjectif.

Le Vocatif eft le Cas par lequel on s'adreffe à une Perfonne, en la défignant par fon nom, ou par quelqu'épithète. En difant, *prens un fiége, CINNA*; Cinna eft un nom au Vocatif. En difant, qu'*avez-vous fait*, PERE *dénaturé*, ESCLAVE *ambitieux?* Ces mots, *pere dénaturé*, *efclave ambitieux*, font des épithètes au Vocatif.

Nous l'appellons *Cas interjectif*, parce qu'il eft l'effet de l'exclamation comme les Interjections; & que femblable à celles-ci, il ne fe lie avec aucune portion des Ta-

bleaux de la parole, il eſt toujours iſolé.

Génitif, ou *Cas complétif.*

Un nom n'eſt pas toujours ſuffiſant pour déterminer l'objet qu'il doit peindre : il faut alors recourir à un autre nom, qui venant au ſecours de celui-là, complette le ſens qu'il avoit commencé : dans ces exemples, la *violence de la tempête*, le *ſoufle des zéphirs*, le *poids des années*, l'*éclat du ſoleil*, le *fils de Philippe*; les mots *violence*, *ſoufle*, *poids*, *éclat*, *fils*, commencent un ſens qui reſte ſuſpendu juſqu'à ce qu'on ait prononcé les mots *tempête*, *zéphirs*, *années*, *ſoleil*, *Philippe*, liés avec les premiers par la prépoſition *de*. Ils forment donc un Cas complétif, puiſqu'ils complettent le ſens commencé. En Latin, on les reconnoît à une terminaiſon particuliere, qui forme le Cas qu'on appelle *Genitif*, parce qu'il déſigne toujours l'origine, la généalogie. Dans les exemples précédens, les objets déſignés par ces mots, la *violence*, le *ſoufle*, le *poids*, l'*éclat*, le *fils*, ſont l'effet de la *tempête*,

des *zéphirs*, du *ſoleil*, de *Philippe*, nommés enſuite.

Quelquefois *de* paroît complétif, & il ne l'eſt que par ellipſe, lorſqu'on dit, par exemple, *la Ville de Paris*; auſſi en Latin *Ville* & *Paris* sont au même cas. C'eſt qu'en François on a ſupprimé entre ces deux noms une phraſe inutile à exprimer; c'eſt comme ſi on diſoit, *la Ville* qui porte le nom *de Paris*. Les Latins, qui mettent *Ville* & *Paris* au même cas, font l'ellipſe d'une autre maniere: c'eſt comme s'ils diſoient, *la Ville* qui eſt appellée *Paris*.

Cas des Pronoms en François pour la premiere Perſonne au ſingulier.

JE, Cas actif; JE ſais ce que vous m'allez dire.

JE, Cas interrogatif; l'ai-JE bien entendu?

ME, Cas paſſif; rien ne peut ME détourner de ce projet.

ME, Cas terminatif; il daigna ME donner ce gage de ſa foi.

MOI, Cas interjectif; qui, MOI!

MOI, Cas paſſif; ſuis-MOI.

MOI, Cas terminatif; donnez-MOI du ſecours.

MOI, Cas circonſtanciel; c'eſt par MOI qu'il fut ſauvé.

MOI, Cas complétif; ils venoient en foule autour de MOI.

Il en eſt de même des autres Pronoms; ils donnent lieu à des obſervations pareilles; & les uns & les autres ſont une preuve ſenſible de la variété qu'on peut répandre dans les Tableaux de la parole, au moyen des Cas. On diroit que notre Langue, en multipliant ceux des Pronoms, a voulu ſe dédommager de ce qu'elle ſouffre par la privation des Cas à l'égard des Noms.

La vraie raiſon cependant qui a fait multiplier à ce point les pronoms en François, c'eſt qu'il a fallu que ces Cas n'euſſent point l'air de Cas, & qu'ils fuſſent aſſujettis à une place comme tous les mots François. Ainſi les pronoms qui peuvent précéder le Verbe, ne peuvent le ſuivre; & ceux qui peuvent le ſuivre, ne peuvent le précéder: il a donc

fallu néceſſairement les doubler dans toutes ces occaſions. Par ce moyen, notre Langue, lors même qu'elle s'éloignoit le plus de ſa marche ordinaire, reſtoit conforme à elle-même.

PARTIE II.

DE LA CONJUGAISON.

SECTION PREMIERE.

DES MODES

CHAPITRE PREMIER.

Définition & Division.

LES Tems que nous avons déjà parcourus, présentent tous l'existence absolue & positive. Mais on peut aussi la considérer comme dépendante de quelqu'autre existence : on peut aussi la considérer relativement aux personnes en général, sans la rapporter à aucune personne en particulier : de-là diverses Formes, auxquelles on donne le nom de MODES.

Le Verbe a donc un Mode absolu & positif; on l'appelle INDICATIF. C'est celui dont nous avons déja vû les Tems.

Il indique l'exiſtence conſidérée en elle-même.

Viennent enſuite quatre Modes RELATIFS & trois Modes ABSTRAITS, ou INDÉFINIS, du moins dans la langue Latine.

Seconde ſorte de Modes ; les Modes Relatifs.

Ces Modes ſont au nombre de quatre, comme nous venons de le dire.

1°. L'IMPERATIF ; *ſoyez* ſage. Il marque une exiſtence qui aura lieu en conſéquence de l'ordre qu'on en donne.

2°. L'OPTATIF ; *que ne ſuis-je* ſage ! Il marque une exiſtence qu'on deſireroit qui fût.

3°. Le CONDITIONNEL ; je *ſerois* ſage, ſi j'en ſavois les moyens. Il marque une exiſtence qui dépend d'une condition.

4°. Le SUBJONCTIF ; il *a dit* QUE JE FUSSE *ſage.* Il marque une exiſtence qui eſt ſubordonnée à une autre.

CHAPITRE II.

DES MODES RELATIFS.

ARTICLE PREMIER.

Du Mode Impératif.

L'IMPERATIF énonce l'exiſtence comme ayant lieu en conſéquence d'un ordre donné.

Fais, *viens*, *ſors*, ſont des Impératifs.

Ce Mode n'a dans la Langue Françoiſe qu'une ſeule Perſonne au ſingulier, c'eſt la ſeconde : *fais*, *viens*.

Il en a deux au pluriel, la premiere & la ſeconde : *faiſons*, *faites* : *venons*, *venez*.

Il ne peut point avoir de premiere perſonne au ſingulier.

Quant à la troiſiéme Perſonne au ſingulier & au pluriel, on les exprime par la même formule que le ſubjonctif, *qu'il faſſe*, *qu'ils faſſent*. On prend alors un ton impératif ; au lieu que dans le ſubjonctif il eſt plus foible, plus narratif.

Les Latins ont deux manieres d'exprimer cette troisiéme personne ; l'une, comme en François par le subjonctif ; l'autre, par la terminaison *eto*. Celle-ci a donc toute la force de l'impératif, tandis que l'autre est plus foible, plus narrative qu'impérative.

Ce Mode est composé de deux Tems dans notre Langue, tous deux futurs ; mais dont l'un peut être regardé comme présent relativement à l'autre ; & celui-ci, comme passé relativement à une époque déterminée & future.

PRÉSENT, *fais* : fais cela à présent.
PRÉTÉRIT, *aie fait* : aie fait quand j'arriverai.

Les Verbes réfléchis, tels que s'*habiller*, se *réjouir*, forment ces deux tems de cette maniere. *Habille-toi*, *habillez-vous*. *Sois habillé*, *soyez habillés*.

Les Grecs ont quatre tems à l'Impératif, qu'on rend presque tous par le prétérit : c'est défigurer une Langue que de confondre ainsi des tems très-distincts. Ces tems Impératifs se rapportent à diverses époques ; en déter-

minant avec ſoin ces différentes époques ; on aura quatre tems à l'Impératif, même en François.

Préſent commençant,	*fais*, mets-toi à faire.
Préſent finiſſant,	*fais*, exécute entiérement.
Prétérit abſolu,	*aie fait*, à telle époque.
Prétérit relatif,	*aie eu fait*, avant que telle choſe ait été faite.

C'eſt l'Impératif qu'employerent les Légiſlateurs Romains dans la promulgation de leurs Loix.

Les Hébreux, par une formule plus preſſante encore, employoient la ſeconde perſonne du futur.

C'eſt que l'Impératif n'eſt que dans le futur ; enſorte que le tems futur peut ſervir pour l'Impératif : auſſi les Grecs ſe ſervirent quelquefois de l'Impératif au lieu du futur.

Quant à leurs Loix, elles étoient énoncées par l'Infinitif ; mais on ſous-entendoit ces mots : *il eſt ordonné de.*

De toutes les portions du Verbe, l'Impératif eſt la premiere qui ſe ſoit préſentée aux hommes : en effet, on a été dans le cas d'ordonner, prier, ſolliciter, avant qu'on fût dans le cas de raconter ce qu'on avoit fait. Auſſi, ce tems eſt le plus ſimple de tous, & la racine de tous les autres : c'eſt toujours un nom radical & primitif, employé comme verbe.

Il n'eſt donc pas étonnant que dans toutes les Langues l'Impératif ſoit le tems le plus ſimple, même en Hébreu, où il eſt d'une ſeule ſyllabe comme les mots primitifs, lors même que les Verbes Hébreux, dont il fait partie, ſont compoſés de deux ſyllabes. C'eſt pour avoir négligé cette obſervation, qu'on a méconnu le rapport de nombre de mots Orientaux & Occidentaux ; qu'on n'a pas vu que ces Verbes Hébreux, יעד *I'hid*, fixer un jour, יעל *I'hyl*, croître, ישן *Iſen*, vieillir, qui font à leur impératif *'yd*, *hyl*, *ſen*, repréſentent les mots primitifs *Id*, tems ; *Hyl* ou *hul*, plante ; *ſen*, vieilleſſe ; d'où vinrent les mots La-

tins *Idus*, les Ides; *ſylva*, forêt; *ſenex*; vieillard, &c.

ARTICLE II.

De l'Optatif.

Notre vie n'eſt que ſouhaits; un vœu exaucé eſt ſouvent la ſource féconde de nouveaux ſouhaits qu'il amene à ſa ſuite, & la fin de la vie la plus longue arrive ſouvent au milieu de déſirs; mais le ſouhait eſt impatient: il fallut donc donner aux Verbes une tournure particuliere, qui ſecondât cette impatience: de-là le mode optatif. Les Grecs, dont la Langue étoit ſi belle & ſi bien aſſortie aux affections de l'ame, lui conſacrerent une terminaiſon particuliere. La nôtre, qu'effraye tout ce qui ſent trop l'art & la gêne, s'eſt contentée d'un petit nombre de formules particulieres.

Elles conſiſtent à accompagner le Verbe de l'exclamation optative: *plût au Ciel que*! ou d'un ſimple *que*.

> *Plût au Ciel que* je puſſe en douter!
>
> *Que* ne puis-je payer ce ſervice important!

ARTICLE

ARTICLE III.

Du Conditionel ou Supositif.

Souvent on veut ; mais ce vouloir tient à des circonstances & à des conditions sans lesquelles cette volonté est sans effet ; il a donc fallu des formules, au moyen desquelles les Verbes pussent s'assortir à cet état de l'ame arrêtée dans ses désirs, par des circonstances étrangères : de-là le Mode Conditionnel ou Suppositif ; ainsi, on dit :

Je LIROIS, si j'avois des livres instructifs.

Je me PROMENEROIS, si j'en avois le loisir.

Nous devons ce tems aux Latins, quoiqu'ils ne fissent pas du Conditionnel un mode particulier, le confondant avec le Subjonctif : en celà, comme à plusieurs autres égards, notre Conjugaison est plus nombreuse & plus parfaite que la leur.

Ce Mode a deux tems en François ; l'un, qui répond au Présent de notre Indicatif, je FEROIS.

L'autre, qui répond au Prétérit, j'AUROIS FAIT.

On peut y ajouter quelques autres tems ; ſur-tout en admettant comme des Tems particuliers, l'infinitif précédé des verbes *venir* & *devoir* ; ainſi on diroit au futur conditionnel, je DEVROIS *faire*.

ARTICLE IV.

Du SUBJONCTIF.

Un événement tient ſouvent à un autre ; il faut donc, lorſque le verbe qui le déſigne forme lui-même une phraſe, qu'il prenne une forme qui faſſe reconnoître ſa dépendance : c'eſt cette forme qu'on appelle, Mode SUBJONCTIF.

Il ſe reconnoît, ſoit en Latin, ſoit en François, à une terminaiſon particuliere, & aux conjonctions dont il eſt précédé ; UT, en Latin exprimé ou ſous-entendu ; & QUE, en François. On dit ainſi :

Il faut QU'un jeune homme OBÉISSE à ſes pere & mere.

Il attendoit QUE J'EUSSE MÉRITÉ l'approbation publique.

De ces tems, le premier eſt un Préſent

indéfini, renfermant toutes les Epoques, passées, présentes & futures.

Le second est un Prétérit comparatif.

A ces tems se joignent ceux-ci.

Présemt défini, *que je fisse*; il falloit que je fisse.

Prétérit indéfini, *que j'aie fait*; il faut que j'aie fait.

Ce sont ces quatre Tems que les Latins appelloient *Présent*, *Imparfait*, *Prétérit* ou *Parfait*, & *Plusque parfait*.

C'est d'eux aussi que vient le nom de *Subjonctif*; composé de deux mots *sub* & *junctus*, qui désignent la propriété d'être uni à la suite d'un objet.

Comme ces tems sont subordonnés à ceux de l'Indicatif, on peut les envisager tous comme des futurs; & c'est ce qui arrive dans la Langue Italienne, où l'on se sert du présent du subjonctif, au lieu d'employer le futur.

Pensa ove s'accampi, il pense où qu'il place son camp, pour dire où il placera son camp; ou, en quel lieu il doit placer son camp.

CHAPITRE III.

Des Modes abſtraits ou indéfinis.

ARTICLE PREMIER.

De l'Infinitif.

CE Mode eſt d'une nature différente des autres : il ne ſe lie point comme ceux-là d'une maniere déterminée avec l'une ou l'autre des Perſonnes ; mais ſimplement avec l'idée indéterminée & générale de Perſonalité.

Aimer, par exemple, offre l'idée indéterminée d'une Perſonne en général qui exiſte dans l'état d'amour.

C'eſt cet état peint comme *exiſtant en* un Etre.

Suppoſant toujours l'idée de *Perſonne* ; mais n'étant jamais accompagné d'aucune des trois Perſonnes, il devient un mot abſtrait, qu'on peut conſidérer comme un Nom ; enſorte qu'il s'accompagnera à l'exemple des

Noms, d'articles & de prépositions, & qu'il servira comme eux de sujet, d'objet, de terminatif, &c. ensorte qu'il aura des Cas dans les Langues où les Noms en sont susceptibles. Aussi a-t-on été tenté de le regarder comme un Nom.

D'un autre côté, au lieu de peindre des objets comme les Noms, il ne peint, 1°. que des actions ou des événemens, comme les Verbes; & il sert de complément aux Verbes.

2°. Comme les Verbes, il s'associe à l'idée de Tems, incompatible avec les Noms.

Ce sont ces propriétés qu'il ne faut point perdre de vue, afin de se former une juste idée de ce Mode.

Nous l'avons dit plus haut : il peint l'état ou l'action sous un rapport indéterminé avec les Personnes, ou avec l'idée générale & abstraite des Personnes.

Etre sage, *être* aimant, *être* aimé, sont des Tableaux où l'on fait abstraction de l'idée particuliere d'une personne ; où l'on ne

confidere que l'état d'être fage, d'être aimant, &c. comme appliqué à l'idée abftraite de perfonne en général, fans en défigner aucune en particulier.

Dès-lors, il peut marcher à la fuite d'un autre Verbe, ou fe mettre à la tête d'une phrafe, précéder un Verbe, en vertu de l'ellipfe du mot *état*, qu'il fuppofe néceffairement. On dira :

1°. *Un jeune homme doit être docile*; comme fi on difoit, *un jeune homme doit* toujours être dans cet état qu'on appelle *être docile.*

2°. *Etre docile eft une qualité excellente pour un jeune homme*; comme fi on difoit, *l'état qu'on appelle* être docile, &c.

Cette facilité de s'exprimer d'une maniere indéfinie donne beaucoup de grace au difcours & le rend plus concis : auffi employe-t-on fouvent l'infinitif dans les expreffions proverbiales & dans les fentences ; ainfi l'on dira : *Eh! quoi! toujours attendre, fouffrir & ne voir rien venir!* Horace dit de même : *Virtus eft vitium* FUGERE, vertu eft vice

fuir; comme ſi l'on diſoit, *la vertu eſt* cet état qu'on appelle *fuir le vice.*

Ainſi lorſqu'on met l'Infinitif à la tête d'une phraſe, qu'on dit, par exemple, *dormir eſt un beſoin*, ou le *dormir répare les forces*, dormir & le dormir ne ſont point des noms, puiſqu'ils ne déſignent point un objet; ils terminent ſeulement une phraſe ellipſée, qui commence par un nom avec lequel ils forment le ſujet de la phraſe; c'eſt comme ſi l'on diſoit, *l'état d'être une perſonne dormante eſt un beſoin.*

On remarque dans ce Mode deux Tems indéfinis applicables aux trois Epoques préſentes, paſſées & futures.

Un Préſent, FAIRE; ellipſe d'*être une perſonne faiſante.*

Un Prétérit, *AVOIR FAIT*; ellipſe d'*avoir été une perſonne faiſante.*

ARTICLE II.

Des Gérondifs.

Puiſque l'Infinitif s'employe comme un Nom, il pourra revêtir tous les cas des

Noms, ſervir d'objet, de terminatif, de circonſtanciel; on pourra dire :

Il voulut DORMIR, phraſe où dormir fait la fonction d'objet.

Il eſt tems de DORMIR, où il fait la fonction de complément.

Il vint pour DORMIR, où il fait la fonction de circonſtanciel.

Il vint à DORMIR, où il fait la fonction de terminatif.

Ce qui eſt de la plus grande utilité dans le diſcours.

Cet avantage étoit trop conſidérable pour ne pas ſe trouver dans toutes les Langues; mais dans chacune il s'aſſortit au génie propre de la Langue. Ainſi dans ces occaſions, il prit chez les Latins les terminaiſons de leurs cas; ils en firent des génitifs, des datifs, des accuſatifs, &c.

Ils n'eurent pour cet effet qu'à donner à leurs phraſes cette tournure paſſive qu'ils aimoient de préférence à l'active, & les cas du participe en *dus* leur fournirent toutes les reſſources dont ils avoient beſoin à cet

égard : ils s'exprimerent comme si nous disions en François : c'est le tems *du* livre *qui doit être lu* ; il vint *pour* le livre *qui devoit être lu* : ils dirent donc, tempus est *libri legendi ;* venit *ad librum legendum.*

Presque toujours cependant, on faisoit ellipse du nom ; on disoit simplement *tempus est legendi*, venit *ad legendum* : tout comme nous disons *j'ai fait*, & non *j'ai* un objet par moi *fait.*

Dès-lors, on fut autorisé à regarder ces cas, *legendi*, *legendum*, comme des formules actives, de même que nous regardons *j'ai fait* comme actif, quoique *fait* soit passif.

Et dès qu'une fois ces cas furent regardés comme actifs, ils s'employerent comme des actifs, & furent suivis comme eux d'accusatifs ; ensorte qu'il fut indifférent de dire, *tempus est libri legendi*, ou *tempus est legendi librum ;* cette derniere formule fut même plus élégante, parce qu'elle s'éloignoit plus du génie vulgaire de la langue.

L'Infinitif présent se forma chez tous les

anciens Peuples, Grecs, Perſans, Theutons, en ajoutant *ein* ou *an*, infinitif du verbe *être*, à la fin des mots radicaux; mais comme les Latins n'aimoient pas la naſale *n*, & qu'ils la changeoient en *m* dans les noms, ils la changerent également en *r* dans tous leurs infinitifs; & ce tems parut dès-lors n'avoir aucune analogie avec les infinitifs de tous ces Peuples.

ARTICLE III.

Des Supins.

Les Supins, non moins embarraſſans en apparence, ſont l'accuſatif & l'ablatif des participes paſſés; & ils ſervent de cas au prétérit de l'infinif: ainſi tout ce qu'on a dit des Gérondifs doit ſe dire des Supins.

Les Latins ne pouvant dire *ce livre eſt digne d'avoir été lu*, ſe ſervirent d'une autre tournure, ils dirent, *ce livre eſt digne d'être* un objet *lu*.

Ils dirent également *eo lectum*, je vais *lu*; & non je vais *lire*, comme nous diſons *j'ai*

lu : c'eſt-à-dire , *je vais* faire qu'un objet aura été *lu*.

Le motif de ces tournures eſt très-ſimple: c'étoit leur conformité parfaite avec le génie de la Langue Latine, qui ne pouvoit exprimer que par le paſſif, & par conſéquent que par les participes paſſifs, les phraſes neutres ou imperſonnelles, dont le ſujet n'eſt point déterminé, ces phraſes que nous exprimons par *on* & par *il* avec l'actif : ainſi au lieu de dire, comme nous, *il faut faire*, ils diſoient *doit être fait*, faciendum eſt ; & au lieu de dire, on *eſt venu*, ils diſoient *a été venu* , ventum eſt ; pour *on a oui*, auditum eſt , *a été oui*.

S'ils s'en ſervoient avec les verbes de mouvement, s'ils diſoient *eo perditum*, c'eſt que les verbes de mouvement emportent néceſſairement avec eux un terminatif, toujours déſigné par un accuſatif avec la prépoſition *ad* : c'eût donc été un barbariſme que de dire *eo perdere ;* on diſoit donc *eo ad*, ſuivi d'un accuſatif : mais avec cet *ad*, on ne pouvoit employer le participe en *dus*, qui ne marque

que ce qui doit être, & non ce qui sera très-certainement : il falloit donc se servir du participe passé, qui marquant une chose comme passée, la désigne de la maniere la plus positive.

SECTION II.

DES FORMES.

CHAPITRE PREMIER.

Leur Origine.

DES Tableaux du Discours divisés en énonciatifs, actifs & passifs, naissent trois sortes de Verbes. Les Verbes *énonciatifs*, qui peignent l'état d'un Etre doué d'une qualité quelconque, comme *être*. Les Verbes ACTIFS, qui peignent l'état d'un Etre agissant, *faire*, *agir*. Les Verbes PASSIFS, qui peignent l'état d'un Etre sur lequel on agit, *être fait*, *être frappé*.

Les mêmes radicaux qui forment les Verbes actifs, forment les Verbes passifs, *faire* & *être fait*; *écrire*, *être écrit*, &c.

Souvent encore le même radical sert aussi à former des Verbes énonciatifs : tel est le mot FONDRE.

Il est actif dans cette phrase, *fondre* un lingot d'or.

Il est passif dans celle-ci, ce lingot a *été fondu*.

Il est énonciatif en disant, cet or *fond* au feu.

De-là, trois Formes différentes dans les Verbes; Formes *active*, *passive* & *énonciative*, & auxquelles répondent les Verbes actifs, passifs & neutres des Grammairiens.

A ces trois sortes de Verbes, on peut en joindre deux autres.

La Forme *réfléchie*, qui désigne l'état d'un Agent qui est lui-même l'objet de son action; lorsqu'on dit, par exemple, *se fondre*, *se blanchir*, *se rougir*, *s'aimer*.

La Forme *réciproque*, qui désigne des Agens qui éprouvent de la part de ceux qui

ſont les objets de leur action, la même impreſſion qu'ils leur font éprouver, comme lorſqu'on dit *s'entre-aider*, & *s'aimer*; ils *s'aiment* l'un & l'autre.

CHAPITRE II.

Formes de la Langue Françoiſe.

LA Langue Françoiſe poſſede les cinq ſortes de Formes dont nous venons de parler.

L'Enonciative ſe conjugue dans les Tems composés, tantôt par le moyen du verbe ÊTRE, *j'étois* arrivé, *je fus* arrivé; tantôt par le moyen du verbe *AVOIR*, *j'ai* dormi, *j'avois* dormi.

L'active ſe conjugue avec le verbe *AVOIR*, *j'ai* fait, *j'avois* fait.

La paſſive, avec le verbe ÊTRE, dans les tems ſimples, *je ſuis* recherché; & avec le verbe *avoir* & le verbe *être* conjointement, dans les tems composés, *j'ai été* recherché: au lieu qu'en Italien, c'eſt toujours avec le verbe être, *je ſuis été* recherché.

La réfléchie ſe conjugue également avec le verbe ÊTRE, *je me ſuis* blanchi, *je me ſerai* conſolé.

CHAPITRE III.

Formes de la Langue Latine.

LA Langue Latine n'a que deux manieres de conjuguer les Verbes, & c'eſt ce qu'on appelle *Forme active* & *Forme paſſive.*

La premiere ſert également pour les Verbes énonciatifs ou neutres, & pour les Verbes réfléchis.

Ils ont une ſorte de Verbes appellés DÉPONENS, parce qu'ayant la forme paſſive, ils dépoſent la ſignification paſſive qu'ils devroient avoir, pour en offrir une active.

Mais ce n'eſt qu'une irrégularité apparente : tout Verbe déponent eſt paſſif dans ſon origine ; il n'eſt devenu actif que par ellipſe. POLLICEOR, par exemple, eſt véritablement paſſif ; il ſignifie *je ſuis arrêté par un engagement, par une parole donnée ;* ainſi en le

rendant par *promettre* , on ne le rend pas actif en lui-même , mais on en abrége l'expression. Il en est ainsi de tous les autres ; on en peut voir plusieurs exemples dans notre Grammaire Universelle.

CHAPITRE IV.

De la Forme Moyenne des Grecs.

OUTRE les deux Formes des Latins , les Grecs en ont une troisiéme qu'ils appellent MOYENNE , ou verbe moyen.

Cette Forme se conjugue dans quelques tems comme les verbes actifs , & dans quelques autres comme les verbes passifs. On peut dire qu'elle correspond à nos verbes énonciatifs ou neutres & à nos verbes réfléchis. Il étoit digne des Grecs , de leur consacrer une Forme qui leur fût propre.

Quelques Langues en ont beaucoup plus; mais comme ces formes ne sont que des nuances de celles dont nous venons de parler, nous renvoyons à notre Grammaire Universelle , ceux qui seront bien - aises d'en avoir quelque notion.

LIVRE

LIVRE III.

DE LA SYNTAXE.

DIVISION.

LORSQU'ON veut peindre une idée par le discours, on a deux objets à considérer : 1°. la forme qu'exige chaque mot pour se lier avec ses voisins : 2°. la place qu'il doit occuper.

De ces deux objets, relatifs l'un à la *forme* & l'autre à la *place*, le premier s'appelle proprement SYNTAXE, c'est-à-dire, *arrangement réciproque* ; de deux mots grecs, *syn*, avec, & *taxis*, arrangement.

Le second s'appelle CONSTRUCTION ; parce que c'est par elle que s'éléve ou se construit le discours.

La Syntaxe donne aux mots qui doivent entrer dans une phrase, la forme qu'ils doivent avoir pour les fonctions qu'ils ont à remplir.

La Construction leur assigne ensuite & d'après cela, la place qu'ils doivent occuper, elle fixe les rangs.

ARTICLE PREMIER.

DE LA SYNTAXE PROPREMENT DITE.

CHAPITRE PREMIER

Ses Objets.

TOUTES les régles de la Syntaxe se rapportent à deux classes générales ; CONCORDANCE & DÉPENDANCE.

La *Concordance* réunit tous les mots qui se rapportent à un seul & même objet.

La *Dependance* unit à l'objet principal, les mots qui indiquent les rapports d'un autre objet avec celui-là.

En effet, les mots d'une phrase expriment ou les qualités de l'objet dont il s'agit dans cette phrase, qu'on y peint, qui en est le

ſujet ; ou ſes rapports avec d'autres objets.

Dans le premier cas, tous les mots d'une phraſe s'accordent avec le mot principal ; c'eſt *Concordance*. Dans le ſecond cas, ils reçoivent les modifications néceſſaires pour qu'on apperçoive le rapport qu'il y a entr'eux & le ſujet, qu'on s'aſſure qu'ils ne ſont là qu'en ſecond ; c'eſt *Dépendance*.

La *Dépendance* ne régle que les parties ſecondaires du tableau : la *Concordance* en régle les parties premieres, celles qui en ſont l'eſſence, & qui doivent harmoniſer entr'elles.

CHAPITRE II.

De la Concordance.

LA Concordance eſt cette portion de la Syntaxe qui enſeigne les moyens propres à faire accorder entr'eux, les mots qui peignent les diverſes Parties d'une idée, de la même maniere que ces idées s'accordent entr'elles.

Elle régle ſur-tout les mots ſans leſquels

il n'y auroit point de tableau, & qui ſont au nombre de trois ou quatre au plus.

Le Nom & ſon article, l'adjectif qui peint la qualité attribuée au Nom, le verbe qui les unit, & le pronom.

Ces mots ſi différens les uns des autres, ont cependant une propriété commune, d'être ſuſceptibles de nombres, d'avoir ſingulier & pluriel. On peut donc les réunir par ce moyen, les mettre à l'uniſſon en leur aſſignant à tous le même nombre. Ainſi on dira:

> Déja grondoient les horribles tonnerres
> Par qui ſont briſés les remparts.

En mettant l'article *les*, le nom *tonnerres*, l'adjectif *horribles*, le verbe *grondoient*, tous au pluriel.

L'Adjectif a un rapport plus étroit avec le nom, à cauſe de la propriété qu'il a d'être ſuſceptible de genres : enſorte que ces deux mots ne ſe mettent pas ſeulement au même nombre, comme les autres, mais encore au même genre. Ce qui conſtitue deux ſortes de Concordance, celle des Nombres & celle des Genres.

Il en exifte une troifiéme dans les Langues qui ont des Cas : alors, le Nom & l'adjectif doivent être au même nombre, au même genre & au même cas.

Eft-il néceffaire d'obferver que lorfque plufieurs noms au fingulier s'accordent avec un verbe, il faut mettre le verbe au pluriel?

Qu'il en eft de même d'un adjectif accompagné également de plufieurs Noms.

Et que l'adjectif s'accorde également avec le Nom, quoiqu'il y ait entre deux le Verbe *eft*. Cette ville *eft* fort belle.

CHAPITRE III.

De la Dèpendance.

AUX mots effentiels d'une phrafe, s'en joignent d'ordinaire un grand nombre d'autres, dont la réunion offre de nouvelles idées, qui ne doivent porter aucune atteinte à l'enfemble du tableau & n'en pas altérer l'armonie & l'unité. Il faut donc qu'ils fe rapportent aux mots qui conftituent le fond

du tableau, & que le tableau en retire plus de force, plus d'intérêt : qu'ils soient pour cet effet dans leur dépendance.

Une phrase sera donc composée, outre les mots en concordance, de mots en dépendance du Nom, ou du Verbe, ou de l'Adjectif, ou des trois ensemble ; & chacun devra se lier avec ceux dont il dépend, d'une maniere différente & toujours relative à la nature de ces mots.

On reconnoît d'ailleurs à trois marques différentes les mots d'un phrase qui sont en dépendance : 1°. A la place qu'ils y occupent : 2°. Aux mots qui les lient avec ceux dont ils dépendent : 3°. A leur terminaison ; comme nous allons le voir en détail.

CHAPITRE IV.

Mots en dépendance du Nom ou du Sujet.

LES mots qui ſont dans la dépendance du Nom ou du ſujet, ſont ceux qui développent ſa nature, qui font connoître ſon origine, qui indiquent les Etres auxquels appartient l'objet qu'il déſigne.

Ces mots ſe lient avec le ſujet, 1°. par un adjectif, comme dans ces vers de la Fontaine,

> Maître Corbeau, ſur un arbre perché,
> Tenoit en ſon bec un fromage.

Ces mots, *ſur un arbre perché* ſe rapportent à *Corbeau*, ſont dans ſa dépendance, en faiſant connoître ſa ſituation, & ſe lient à lui par un adjectif.

2°. Ils ſe lient avec lui par la prépoſition *de*, comme dans ces vers de Racine.

> Le farouche aſpect de ſes fiers raviſſeurs,
> Relevoit de ſes yeux les timides douceurs.

Ici, *fiers raviſſeurs* déterminent les mots *farouche aſpect*, & ſe lient avec eux par la prépoſition *de*.

Il en eſt de même des mots *ſes yeux*: ils déterminent ces mots *les timides douceurs*; & ſe lient à eux par le moyen de la même prépoſition.

3°. Ces mots ſe lient avec le Nom par le moyen de *qui* ou *que*.

> Rome *qui* commandoit à l'Univers preſque entier, &c.
>
> Les Poëſies *que* compoſa Homère ſubſiſtent encore avec gloire.

CHAPITRE V.

Mots en dépendance du Verbe.

LE Verbe, de quelque nature qu'il ſoit, a ſous ſa dépendance tous les mots qui déſignent les circonſtances dont le tableau eſt accompagné, de quelque nature qu'elles ſoient. Ces circonſtances déſignent en effet l'objet, le but, le lieu, le tems, la cauſe, le moyen, l'état ou la maniere d'être. Il eſt peu de diſcours qui n'offrent la plûpart de ces circonſtances.

Ces vers, par exemple, que Racine met

dans la bouche d'un de ses Acteurs ;

> Que présage à mes yeux cette tristesse obscure
> Et ces sombres regards errans à l'aventure?
> Tout vous rit, la Fortune obéit à vos vœux.

Ces vers, dis-je, contiennent un grand nombre de mots en dépendance du verbe, & qui désignent autant de circonstances.

Que, marque l'objet du verbe *présage*.

A mes yeux, marque le terme de cet objet.

A l'aventure, marque la maniere dont errent ces regards.

Vous, marque le terme auquel se rapporte le verbe *rit*.

A vos vœux, marque le terme de l'obéissance de la Fortune ; c'est à vos vœux qu'elle obéit.

La Fortune obéit à vos vœux, sont des mots dont l'ensemble offre une circonstance de cause.

La Circonstance dans les phrases passives, est désignée par les prépositions *de* & *par* :

> Il est chéri *de* ses Parens : il est battu *de* la tempête.
> Il fut pillé *par* ses voisins : il fut puni *par* ses Juges.

CHAPITRE VI.

Mots en dépendance de l'Adjectif.

L'ADJECTIF amène également à ſa ſuite, des mots qui ſervent à le déterminer; & ceux-ci déſignent également des circonſtances, des acceſſoires.

1°. Les adverbes de comparaiſon :

Il regne avec la *plus* grande équité.

2°. Des circonſtances liées avec lui par des Prépoſitions :

Riche *en* vertus ; grand *ſans* oſtentation.

3°. Souvent, des mots circonſtanciels ſemblent prendre la place de l'adjectif, parce qu'on l'ellipſe comme inutile : dans cette phraſe,

Alexandre étoit Roi de Macédoine,

Ces mots *Roi de Macédoine*, ne ſont pas des adjectifs; mais des mots en dépendance d'un adjectif qui a diſparu, parce qu'il n'ajoutoit rien à la clarté de la phraſe : c'eſt comme ſi on diſoit,

Alexandre étoit revêtu de la qualité de *Roi de Macédoine.*

D'autres fois au contraire, l'adjectif paroît un nom, parce que c'est le nom dont il dépend, qui a disparu : lorsqu'on dit, par exemple, *Paris est* la Capitale de la France, *Capitale* paroit un nom, & il n'est qu'adjectif : la phrase entiere seroit, *Paris est la* Ville *Capitale de la France*.

C'est ainsi que l'ellipse regne par-tout & qu'elle influe sur la masse entiere du Langage.

On pourra voir dans notre Grammaire Universelle quelques observations particulieres sur les phrases circonstancielles & en dépendance, qui forment des complémens simples & complexes ; & sur la distribution qu'on faisoit autrefois des mots d'une phrase, en *régissans* & en *regis*.

On peut voir aussi dans le même endroit ce qui regarde l'arrangement dont peuvent être susceptibles les complémens d'un même Tableau.

CHAPITRE VII.

Des Parties conſtitutives d'une phraſe.

LES Parties conſtitutives d'un Tableau, ſoit en concordance, ſoit en dépendance, ſont au nombre de ſept.

1°. Le SUJET, ce ſujet dont nous avons déja tant parlé & auquel ſe rapporte le Tableau entier.

2°. L'ATTRIBUT, toujours composé d'un Verbe & d'un Adjectif exprimé à part, ou fondu dans le Verbe.

3°. L'OBJET, qui exprime les Etres qui reçoivent les impreſſions des actions exprimées par le Verbe.

4°. Le TERME, qui repréſente le but auquel aboutiſſent ces actions, ou vers lequel ſe porte l'attribut.

5°. La CIRCONSTANCE, qui ſert à déterminer l'attribut, à énoncer ſes qualités relativement à tel ou tel objet.

6°. La CONJONCTION, qui ſert à unir deux membres de phraſe.

7°. L'ADJONCTION, qui n'entre dans le diſcours que par forme d'accompagnement, & qui ne ſe lie à aucun de ſes membres.

On les voit tous ſept dans ces vers de l'Andromaque :

> Non ; je vous priverai de ce plaiſir funeſte :
> Madame, il ne mourra que de la main d'Oreſte.
> Vos ennemis par moi vont vous être immolez,
> Et vous reconnoîtrez mes ſoins, ſi vous voulez.

Je, eſt le ſujet qui prive.

Vous, l'objet qu'on prive.

Priverai, l'attribut.

De ce plaiſir funeſte, le terme de la privation.

Madame, une adjonction.

De la main d'Oreſte, *par moi*, &c. des circonſtances.

Et, conjonction qui réunit deux Tableaux.

Le ſujet, l'objet & le terme ſont déſignés par les noms & par les pronoms.

L'attribut, par le verbe ſeul, ou par le verbe & ſon adjectif.

L'adjonction, par les interjections.

La circonſtance, par les prépoſitions & par les adverbes.

La conjonction, par cette partie du Discours qui en porte le nom.

De-là résultent sept places différentes dans les Tableaux de la parole les plus complets ; & qui prenant leur nom de leur Nature, s'appellent,

Le Subjectif. L'Attributif. L'Objectif. Le Terminatif.	Remplies par les mots qui sont susceptibles de différentes formes.
Le Circonstanciel. Le Conjonctif. L'Adjonctif.	Remplies par les mots qui ne changent jamais de forme.

Quelques-uns d'eux répondent au Cas des Latins.

Le Subjectif, au Nominatif.

L'Objectif, à l'Accusatif.

Le Terminatif, au Datif, ou à l'Accusatif avec une préposition.

Le Circonstanciel, à l'Ablatif.

L'Adjonctif, au Vocatif.

Ces Noms ou cette maniere d'envisager

les diverſes parties des phraſes, ſont de la plus grande commodité pour analyſer les Langues qui n'ont point de Cas & pour les comparer avec celles qui en ont.

ARTICLE II.

De la Conſtruction.

LES règles relatives à la conſtruction ſont d'autant plus avantageuſes, que la force & l'intelligence du diſcours dépendent abſolument de l'arrangement qu'on donne aux diverſes portions qui le compoſent, ſur-tout lorſqu'il eſt queſtion d'un Tableau parlé & non écrit; car il faut que chaque mot ſucceſſif ſe lie & avec ceux qu'on a déja prononcés, & avec ceux qui doivent le ſuivre; de maniere qu'il n'y ait point de vuide & point de déplacement.

Ces règles d'ailleurs varient ſuivant le génie particulier des Langues; ce qui les rend plus difficiles à ſaiſir: on eſt en effet ſi frappé des différences qu'on apperçoit à cet égard entre les Langues, qu'on perd aiſé-

ment de vue ce qu'elles ont de commun, & qu'on a peine à ſe perſuader que leur marche ſoit auſſi naturelle l'une que l'autre.

Cependant, toutes les Langues peuvent être diviſées en deux claſſes relativement à la Conſtruction; en Langues qui n'ont point de cas, ou qui n'en ont que pour les pronoms comme la Langue Françoiſe; & en Langues qui ont des cas, comme la Latine & la Grecque.

Dans ces dernieres où la valeur des mots ne dépend pas de leur place, on eſt infiniment moins gêné pour la Conſtruction; on peut la varier en tout ſens, & y mettre par-là même plus de grace, d'harmonie & de force.

CHAPITRE PREMIER.

Règles de Conſtruction qu'exige la Langue Françoiſe.

TELLES ſont les principales régles qu'exige la Conſtruction Françoiſe, & qui ſont d'autant plus intéreſſantes, qu'elles ont preſque toutes lieu dans les Langues ſans cas, & qu'elles ſont preſque toutes employées dans les Langues qui ont des cas, toutes les fois que celui qui les met en œuvre n'a pas des motifs particuliers de ſuivre quelque arrangement différent de celui qu'elles preſcrivent.

RÈGLES relatives à la conſtruction du SUJET.

La place du Sujet varie ſuivant que la phraſe eſt narrative, impérative, interrogative, optative.

1°. Dans la phraſe narrative ou expoſitive, le Sujet ſe place avant le Verbe :

COLOMB fit connoître un Monde nouveau.

Il en eſt de même dans la forme impérative pour la troiſiéme perſonne :

Que TOUT obéiſſe à ſes Loix.

2°. Mais dans la forme interrogative, le Sujet ne marche le premier, que lorsqu'il est énoncé par *qui*, ou par un nom précédé du mot *quel*:

> QUI trouvera le vrai système de la Nature?
> QUELLE RAISON triomphe du préjugé?

3°. Dans tout autre cas, le Sujet dans les phrases interrogatives se met après le Verbe:

> Ne m'as-TU point flatté d'une fausse espérance?
> Puis-JE, sur ton récit fonder quelqu'assurance?

4°. Il en est de même à l'égard des pronoms qui servent de Sujet dans les phrases dont la forme est celle de parenthèse, & qu'on appelle phrases *incises*:

> Le Ciel, dit-il, couronne vos vertus.

5°. Dans une énumération, le Verbe peut marcher aussi le premier.

> D'abord PAROÎT un Chevalier distingué, &c.

§. 2. *Règles relatives à la place que doit occuper le Verbe.*

Le Verbe n'est jamais à la tête de la phrase, & avant son pronom, que dans les modes impératif, interrogatif & optatif. C'est

une conséquence de tout ce que nous venons de dire, puisque dans ces occasions le Sujet ne vient qu'après le Verbe.

2°. Il est encore le premier, lorsqu'il est à l'infinitif & qu'il tient lieu d'un nom :

Être estimé, c'est le vœu de tous les hommes.

3°. Il précede également le sujet, dans le style Oratoire, mais en se faisant à la vérité précéder lui-même d'un pronom :

Il revit, cet homme respectable.

§. 3. *Règles relatives à la place que doivent occuper l'Objet & le Terme.*

L'objet & le terme se placent ordinairement après le Sujet & le Verbe.

On les met avant le Sujet, lorsqu'ils sont énoncés par le conjonctif-relatif *que*, *qui*, &c.

Que résolvons-nous ?

On les met avant le Verbe, lorsqu'ils sont énoncés par les pronoms *me*, *te*, *se*, *le*, & par les mots elliptiques *en* & *y* :

Il me comble de biens.

On peut voir dans notre Grammaire Universelle, quelques autres règles sur cet ob-

jet, dont le détail nous conduiroit trop loin; & qui sont d'ailleurs beauccurp moins générales que celle-ci.

On y verra aussi les motifs ou sources de ces règles, dans le Chapitre qui les suit, pag. 494 & suiv.

CHAPITRE II.

Règles de la Construction Latine.

La Langue Latine, exécutant par le moyen des cas, ce que nous exécutons relativement à l'arrangement des Noms, par leur place, aura beaucoup moins de règles relatives à la construction. Elle en aura cependant, parce que l'arrangement des mots, dans quelque Langue que ce soit, ne sauroit être abandonné au hazard: & ces règles seront les mêmes que celles des autres Langues, à l'exception des occasions où l'avantage des cas donne les moyens de suivre un arrangement plus agréable.

Le Sujet marche ordinairement le pre-

mier ; mais il eſt ſouvent ſéparé de ſon verbe, & par l'objet & par le terminatif : alors le verbe fait la clôture du Tableau, qui ſe trouve renfermé en entier entre le Sujet & le Verbe.

Mais ſi l'objet ou quelque complément offre un très-grand intérêt, alors il précede le Sujet que ſuit à ſon tour le Verbe.

Les circonſtanciels ſe placent là où ils interrompent moins le diſcours.

Une précaution néceſſaire dans cette Langue, eſt de ne pas ſéparer les mots qui appartiennent à une même portion de phraſe, à un ſubjectif, à un objectif, à un adjonctif, &c. car dès-lors, il n'y auroit plus d'enſemble, plus d'harmonie.

Les Latins ont quelques mots d'ailleurs dont la place eſt toujours la même : ainſi la Prépoſition *cum* ſe met conſtamment à la ſuite des pronoms qu'elle régit.

Un ablatif joint à un génitif qui lui ſert de complément, ſe met également après ce génitif ; ainſi l'on dit *exempli gratiâ*, & non *gratia exempli.*

La conjonction *que* se met après le premier mot de la phrase qu'elle lie.

Num & *an* marquant des phrases interrogatives, se mettent toujours à la tête ; & *ne*, remplissant le même objet, se met toujours à la suite du premier mot.

CHAPITRE III.

Vues sur ces deux sortes de Constructions.

On peut appeller *Construction locale*, une Construction dont le rapport des mots seroit constamment désigné par une place fixe: & *construction libre*, celle dont le rapport des mots seroit désigné par leur forme.

Comme aucune de ces constructions n'est entierement suivie dans aucune Langue, à l'exclusion de l'autre, il en résulte une troisiéme construction qu'on peut appeller *mixte*, & qui est très-commune en François même, sur-tout dans la Poësie. Elle a lieu, toutes les fois qu'une Langue cherche à se rapprocher de celle des deux cons-

tructions qu'elle n'a pas adoptée de préférence.

La Poëfie dont le langage, dans toutes ces Langues, fuit plus le fentiment que le raifonnement, & fuit avec foin les tournures froides & communes, la Poëfie fuit en François même, une conftruction qui fe rapproche de la Latine, autant que peut le permettre le génie de la Langue Françoife. Elle a une marche qui eft l'inverfe de celle de la profe.

Nos Savans modernes ont agité avec beaucoup de feu & de fagacité quelle de ces diverfes marches étoit la plus naturelle, quelle étoit la plus conforme au vœu de la Parole: les uns ont cru que c'étoit la conftruction Françoife; d'autres que c'étoit la Latine: on peut voir dans notre Grammaire Univerfelle le précis de ce que les uns & les autres ont avancé fur cette queftion.

Difons que ces deux marches font auffi naturelles l'une que l'autre; qu'il eft naturel que celui qui fe livre à une difcuffion froide & férieufe, donne à fes mots un ar-

rangement tout autre que celui qui eſt animé par de grands Objets, entraîné par des ſentimens vifs, emporté par le feu de la paſſion.

Ainſi un même eſprit anime toutes les Langues, un eſprit de variété & d'harmonie qui les porte à fuir l'uniformité monotone & fatiguante: & cet eſprit leur eſt donné par la Nature. C'eſt elle qui nous porte à varier ſans ceſſe la forme de nos phraſes, & qui entraîna les Latins à les varier encore plus par le moyen des cas, qu'ils étendirent à toutes les Parties du Diſcours qui purent en être ſuſceptibles.

Ne faiſons pas l'affront à ces Génies créateurs & ſenſibles, qui apperçurent le chemin agréable que leur traçoit la Nature en leur préſentant la variété des Cas, & qui, pliant leur Langue à ces vues, la rendirent capable d'imiter la Nature de la maniere la plus parfaite, ne leur faiſons pas l'affront de les regarder comme des perſonnes qui manquerent cette route, qui s'éloignerent de la Nature.

N'en concluons rien également contre ceux qui présiderent à la formation de notre Langue. Livrés dans leurs Forêts à une vie plus dure, voyant une Nature moins agréable, un Ciel moins beau, connoissant moins les charmes d'une Société perfectionnée par les beaux Arts, effet de plus heureux climats, il leur falloit une Langue moins variée, plus sévère, plus grave, qui se rapprochât plus de la Nature qu'ils avoient sous les yeux.

CHAPITRE IV.

De l'Ellipse.

L'ELLIPSE, dont nous avons si souvent parlé, est une construction abrégée, dont on a écarté divers mots que le sens suppose, & qu'il étoit inutile d'exprimer, parce que leur énoncé n'ajouteroit rien à la clarté de la phrase, & la rendroit par-là même froide & languissante.

C'est par ellipse que le Héron dédaigneux

de la Fontaine, s'écrie en voyant paſſer des Tanches :

> Moi, des Tanches! dit-il, moi Héron, que je faſſe
> Une ſi pauvre chere! Et pour qui me prend-on?

Et qu'il ajoute au ſujet des Goujons :

> Du Goujon! C'eſt bien là le dîner d'un Héron!
> J'ouvrirois pour ſi peu le bec!

Cette maniere de rendre ſes idées eſt puiſée dans la Nature même, qui ne veut rien d'inutile, ſur-tout lorſqu'on eſt preſſé, & que les ſentimens ſe ſuccédant avec rapidité, ne permettent pas d'appuyer ſur chacun: elle nous conduit alors à l'Ellipſe, en ne traçant que les traits eſſentiels, & ſupprimant tous ceux qui empêcheroient l'eſprit de ſuivre la rapidité avec laquelle ſe ſuccedent les idées.

Auſſi eſt-on preſque toujours obligé de parler un langage barbare & ridicule, lorſqu'on veut expliquer ces formules elliptiques, & préſenter l'effet que produiroit l'expreſſion de tout ce qui y eſt ſupprimé. Notre Langue cependant en eſt remplie.

Ces mots *mon*, *ton*, *ſon*, nous l'avons déja vu, ſont des mots elliptiques, tenant

lieu de ces mots *le .... de moi* ; *le .... de toi*, &c.

Les Verbes actifs ſont autant de formules elliptiques ; je *lis*, pour je *ſuis liſant*, &c.

C'eſt, tient lieu de cette phraſe, *cet* objet dont il s'agit, *eſt*, &c.

Il *pleut*, il *neige*, &c. tiennent lieu de ces phraſes, la *pluie tombe*, la *neige tombe*.

Toutes nos Formules, tous nos Proverbes, toutes nos Phraſes ſymboliques, ces mots eux-mêmes *adieu*, *bon-jour*, *bon-ſoir*, *demain*, &c. ſont autant d'Ellipſes.

Nous diſons encore par ellipſe les *Riches*, les *Grands*, les *Savans*, au lieu de dire *les* perſonnes qui ſont *riches*, *les* hommes qui ſont *grands*, &c.

La Langue Latine contient plus d'ellipſes que la nôtre, parce que leurs terminaiſons préſentant chaque membre de phraſe d'une maniere plus déterminée, met plus à même d'en ſupprimer quelque portion ſans nuire au ſens. Les Grammairiens en ont fait des recueils très-étendus, où l'on voit que cette

Langue ellipsoit des Noms, des Adjectifs, des Verbes, des Adverbes même: & quelque nombreuses que soient ces listes, elles n'en sont pas moins susceptibles d'augmentation.

CHAPITRE V.

Du Pléonasme.

Le Pléonasme est l'opposé de l'Ellipse: c'est une surabondance d'expressions qui semblent superflues, ou une répétition des mêmes idées.

Quelquefois cependant cette surabondance est utile; le Pléonasme devient alors une beauté dans le langage; mais quand elle est inutile, qu'elle n'ajoute rien à l'étendue ou à l'énergie de la phrase, c'est un défaut; ce n'est plus un Pléonasme, c'est une *périssologie*, une abondance stérile qu'il faut supprimer.

En disant, je *l'ai vu de mes yeux*, je *l'ai entendu de mes oreilles*, on fait usage du Pléo-

naſme ; car on ne peut voir que des yeux, on ne peut entendre que des oreilles : mais comme on ajoute les mots *mes yeux*, *mes oreilles* pour rendre la choſe plus certaine, ce Pléonaſme eſt néceſſaire & augmente l'énergie du diſcours, en donnant plus de force à ce qu'on affirme.

Le *Roi des Rois*, *le Siécle des Siécles*, ſont des Pléonaſmes qui ajoutent de nouvelles idées à celles qu'offre le premier de ces mots.

Mais ces expreſſions *je vais* ALLER, *avoir mal à* SA *tête*, ſont des expreſſions vicieuſes, ce ſont des *périſſologies* qu'il faut éviter.

CHAPITRE VI.

De la Phrase considérée en elle-même.

TOUTE idée énoncée est une PHRASE ; mot venu du Grec & qui signifie *enonciation d'une idée.* Ce mot est devenu un nom qui désigne les Tableaux les moins étendus que puisse présenter la Parole. Ainsi tout énoncé qui est composé d'un Sujet, d'un Verbe & d'un Attribut, est une phrase ; *le Soleil est brillant.*

Une phrase peut être exprimée par deux mots, comme cela arrive lorsque le Verbe & l'Attribut sont renfermés en un seul mot, *je lis.*

Elle peut être exprimée par un seul mot, lorsqu'on réunit le Pronom ou Sujet avec le Verbe, comme en Latin *lego.*

Deux ou plusieurs phrases réunies pour ne former qu'un tout, forment ce qu'on appelle une PÉRIODE.

Plusieurs périodes formant un tout lié, portent le nom de DISCOURS.

Toute phrase est aussi une PROPOSITION, lorsqu'on l'envisage comme l'effet d'un jugement qu'on porte relativement au sujet de la phrase.

La Proposition est *affirmative*, lorsqu'on décide que telle qualité convient ou se trouve dans tel objet.

Elle est *négative*, lorsqu'on décide que la qualité dont on parle, ne convient pas ou ne se trouve pas dans tel objet.

CHAPITRE VII.

De la Ponctuation.

UN Discours étant, comme nous venons de le voir, un composé d'un grand nombre de Parties diverses, il a fallu inventer des marques qui fissent connoître l'étendue de chacune de ces Parties; où elles commencent; où elles finissent: le rapport plus ou moins grand qu'elles ont entr'elles: le ton qu'on doit donner à chacune; objets essentiels, & qui donnent au Discours la netteté,

la clarté, la rapidité & l'enſemble qu'il doit avoir.

Les ſignes qu'on employe dans l'écriture pour diſtinguer les diverſes eſpèces de phraſes, & faire connoître le ton qu'on doit leur donner, de même que le plus ou moins d'intervalle qu'on doit laiſſer entr'elles, à la lecture, ces ſignes, dis-je, s'appellent POINTS : d'où réſulte la PONCTUATION, c'eſt-à-dire, cette portion de la Grammaire qui a les *Points* pour objet.

La Ponctuation indique les endroits où il faut ſe repoſer, & combien de tems on doit mettre à chaque repos : elle contribue à l'intelligence du ſens, & prévient l'obſcurité du ſtyle.

On trouve les règles de la Ponctuation dans toutes les Grammaires ; ce qui nous diſpenſe de les rapporter ici. Nous nous contenterons d'une remarque.

Il ſeroit à déſirer qu'on eût un plus grand nombre de ſignes de ponctuation ; qu'on en eût pour déterminer le ton qu'on doit donner à quelques ſentimens différens de l'interrogation

terrogation & de l'exclamation, & qu'on plaçât différemment les ſignes interrogatif & exclamatif, qui ſont quelquefois beaucoup trop éloignés du commencement de la phraſe, enſorte qu'on en a déja lu une partie avant que de s'appercevoir du ton avec lequel on doit la lire.

CHAPITRE VIII.

Analyſe d'une Fable Françoiſe.

§. I.

Fable de la Fontaine, intitulée LE POUVOIR DES FABLES.

DANS Athène autrefois, Peuple vain & léger;
Un Orateur voyant ſa Patrie en danger,
Courut à la Tribune, & d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une République;
Il parla fortement ſur le commun ſalut.
On ne l'écoutoit pas : l'Orateur recourut
A ces figures violentes
Qui ſçavent exciter les ames les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put,
Le vent emporta tout; perſonne ne s'émut.

L'animal aux têtes frivoles
Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs ; il en vit s'arrêter
A des combats d'enfans, & point à ses paroles.
Que fit le Harangueur ? il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'Anguille & l'Hirondelle :
Un fleuve les arrête ; & l'Anguille en nageant,
Comme l'Hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. . . L'Assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle ?
Ce qu'elle fit ? Un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi ! de contes d'enfant son Peuple s'embarrasse !
Et du péril qui le menace,
Lui seul entre les Grecs, il néglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?
A ce reproche, l'Assemblée
Par l'Apologue réveillée,
Se donne entiere à l'Orateur :
Un trait de Fable en eut l'honneur.

§. 2.

Si l'on vouloit analyser cette Fable sous toutes ses faces, on passeroit en revue toutes les régles de la Grammaire, de la Rhétorique & de la Poësie : ce n'est en effet qu'autant qu'on posséde les principes de ces divers arts, qu'on peut saisir les beau-

tés des Tableaux de la parole composés par nos Écrivains les plus illustres & qu'on peut se mettre en état de les imiter : mais comme nous ne nous proposons ici que de donner un échantillon de la facilité que fournit notre méthode pour analyser la Langue Françoise, nous nous bornerons aux remarques purement Grammaticales : encore même les resserrerons-nous autant qu'il se pourra ; en renvoyant pour les preuves aux développemens que nous venons de donner dans ces Principes de Grammaire générale.

Telle est la premiere phrase :

I°.

Dans Athène autrefois, Peuple vain & léger,
Un Orateur, voyant sa Patrie en danger,
Courut à la Tribune.

C'est un Tableau actif composé de deux Circonstanciels, d'un Sujet, d'un Attribut & d'un Terme.

Le premier Circonstanciel consiste dans ce vers, *dans Athène autrefois, Peuple vain & léger* ; il désigne le lieu de la scène,

Le Sujet eſt *un Orateur.*

Son Attribut, *courut.*

Le Terme, le lieu où il courut, c'eſt *la Tribune.*

Et le rapport de ce mot avec l'attribut *courut*, eſt déſigné par la prépoſition *à.*

Voyant ſa Patrie en danger, eſt un autre Circonſtanciel qui marque le motif qui engagea l'Orateur à courir.

Ayant ainſi diviſé ce Tableau dans ſes diverſes Parties, paſſons à l'analyſe de chacune de ces Parties.

Le premier circonſtanciel eſt compoſé de ſept mots.

1°. *Dans*, Prépoſition qui marque le rapport de contenance intérieure, d'un lieu où l'on eſt renfermé.

2°. *Athène* marque ce lieu où étoit renfermé l'Orateur.

Le nom de cette Ville ſe termine toujours par un S; mais on a ſupprimé ici cette lettre afin que ce nom pût entrer dans le vers.

3°. *Autrefois*, eſt un adverbe qui marque le tems où ſe paſſa cet événement, & qui

l'indique d'une maniere éloignée, mais très-vague, ſans déſigner l'époque avec préciſion.

4°. *Peuple vain & léger*, c'eſt une phraſe inciſe, qui ſert d'épithète aux habitans de la Ville dont on vient de parler. On les appelle *un Peuple vain & léger.* Cette épithéte n'eſt pas inutile : elle fait connoître le caractère de ce peuple, & elle prépare à la légereté avec laquelle on le verra ſe conduire dans cette Fable.

Mais ici, le Poëte a changé de figure; il tranſporte ſon épithète aux habitans, tandis qu'il ne parle que de la Ville. Cette façon de s'exprimer n'eſt point admiſe en proſe : on la pardonne aux Poëtes lorſqu'ils ne travaillent pas dans le genre élevé; il faut même qu'ils n'abuſent pas de la permiſſion. Notre Auteur auroit pu ſubſtituer à ces mots *dans Athène autrefois*, ceux-ci, *chez les Athéniens* : mais le vers eût trop abondé en nazales, il eût été trop ſourd : au lieu qu'il eſt très-ſonore.

Le ſujet de cette phraſe eſt compoſé de

deux mots, d'un article & d'un nom, *un Orateur*. Ce Nom est désigné d'une maniere indéterminée par l'article *un* ; on sait la qualité du personnage, mais il n'est indiqué que vaguement, individuellement, sans que rien désigne quel est cet Orateur.

L'attribut *courut*, est composé d'un seul mot ; mais c'est un mot elliptique, au lieu de *fut courant*, un Verbe & un Adjectif, ou Participe Actif, mots qui seuls peuvent former un attribut. Comme cet attribut désigne une action, le Tableau en devient Actif.

Le second circonstanciel est composé de cinq mots, *voyant sa Patrie en danger* : elle exprime le motif de sa course ; c'est comme si l'on eût dit, *parce qu'il voyoit sa Patrie en danger*. Ceci forme un nouveau Tableau enchassé dans un plus grand. On y voit un sujet, *il* ; un attribut, *voyoit* ; un objet, *sa Patrie* ; une circonstance, *en danger* ; une conjonction, *parce que*, renfermée par ellipse dans le sujet de l'attribut *voyant*, qui exprime parfaitement une circonstance : ensorte qu'on a pu supprimer *parce qu'il*, ce mot seul tenant lieu de tous les trois.

Ajoutons que *ſa* eſt un mot elliptique qui tient auſſi lieu de trois autres : c'eſt comme ſi l'on avoit dit, *voyant en danger* la *Patrie* de ſoi-*même*.

Courut eſt au ſingulier à cauſe que le ſujet eſt au ſingulier. C'eſt la troiſiéme Perſonne du prétérit ; *je courus*, *tu courus*, *il courut* : on peut auſſi l'appeller avec M. Beauzée *le préſent antérieur*. Il vient du Verbe *courir*, qui ſe forma du Latin CUR-R-*ere*, & qui ſignifie la même choſe. Il tient à nos mots *courſe*, *courſier*, *coureur* ; & à nos Verbes *accourir*, *recourir*, *ſecourir*.

La, qui précéde Tribune, eſt l'article indicatif féminin ; il détermine comme connu, l'objet dont on parle.

II°.

Et d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une République ;
Il parla fortement ſur le commun ſalut.

Ceci eſt une ſeconde phraſe qui s'uniſſant à la premiere par la Conjonction &, ne forme avec elle qu'une période. Elle eſt compoſée de cinq membres : 1°. un Con-

jonctif, & : 2°. un circonstanciel très-composé, *d'un art tyrannique voulant forcer les cœurs dans une République*: 3°. un sujet, *il*: 4°. un attribut, *parla fortement* : 5°. le terme de ce discours, *le salut commun*.

D'un art tyrannique, indique le moyen par lequel l'Orateur vouloit forcer les cœurs. Cette expression est une ellipse ; on sous-entend, *au moyen* : au moyen d'un art tyrannique. Ainsi ces mots, *d'un art*, servent de complément à des mots sous-entendus.

Art est un substantif masculin, dont *un* est l'article, & *tyrannique* l'adjectif. Le premier de ces mots est le Latin ART-*e*, & le Grec *Areté*; tous viennent du mot primitif AR, la Terre. C'est cette force, cette valeur, cette vertu avec laquelle on met la Terre en valeur, on lui fait produire des choses admirables, les hommes même.

Tyrannique vient de *tyran* : mais ce mot est Grec & Latin ; il vient du primitif *Tyr*, *Tur*, *Tour*, un Château, une Forteresse. Un Tyran étoit celui qui dominoit sur tout

la Contrée & qui habitoit la Forteresse, le Palais. C'étoit le Chatelain, le Castellan : tous ces Maitres de petits Châteaux se rendoient odieux par leurs vexations sur leurs malheureux sujets : leur nom devint infâme.

Voulant forcer les cœurs, désigne le motif de l'Orateur, son but. Il est composé de trois mots, du participe *voulant* qui est à la place de ces mots, *parce qu'il vouloit* : du Verbe *forcer*, qui est le complément du premier, il *vouloit* : quoi faire ? *forcer* : les *cœurs* en est l'objet : c'est ce qu'il vouloit forcer.

Vouloit vient du Verbe *vouloir* qui est Grec & Latin.

Forcer vient de *fort*, mot Latin & Celte.

Les cœurs, mot au pluriel & qui appartient également au Grec, au Latin, à l'Italien, &c.

Dans une République, ces mots marquent le lieu où il vouloit forcer les cœurs; & on le met en opposition avec la vue tyrannique de l'Orateur. *République*, est un nom féminin qui désigne une Ville dont

les Citoyens ſe gouvernent eux-mêmes ſans dépendre d'un Maître : auſſi leur pays s'appelle de deux mots RE-PUBLIQUE , *la choſe publique*, la choſe qui appartient à tout le peuple, à la Nation.

Il, eſt le ſujet ; c'eſt le pronom maſculin ſingulier de la troiſiéme perſonne : il indique la perſonne dont on parle, & qui eſt nommée dans la premiere phraſe, l'*Orateur*.

Parle eſt le Verbe & la qualité, pour *eſt parlant*. Ce Verbe à la famille duquel appartiennent *parole* & *parleur*, vient du primitif *bar*, *var*, *par*, qui eſt devenu en toute Langue la racine du mot *parole*.

Fortement eſt un adverbe ; il ſert à déterminer la maniere dont parle l'Orateur, c'eſt *fortement*, c'eſt-à-dire, d'une maniere extrêmement forte ; il appartient à la même famille que *forcer*, *effort*, *renfort*, &c.

Sur le commun ſalut, eſt le terme de ſon diſcours, l'objet dont il diſcourut : cet objet eſt *le ſalut commun* : on le voit par la prépoſition *ſur*, qui marque le rapport de ces mots avec le Verbe *il parle*.

Le *ſalut* eſt un nom maſculin, il eſt Latin & Hébreu.

Commun eſt ſon adjectif, il eſt Latin également ; & déſigne ce qui apartient à toute la Société, apellée COM en Langue primitive, d'où vint le nom de *Comices*, donné en Latin à l'aſſemblée du Peuple ; & la prépoſition *cum*, qui ſignifie *avec*, *enſemble*.

III°.

Notre Poëte a mis ici l'adjectif avant le nom ; il l'eût mis le dernier s'il eût écrit en proſe. On dit le ſalut commun, le bien commun. Cependant beaucoup d'adjectifs ſe mettent en François avant le nom : ils choqueroient même l'oreille s'ils étoient placés après : ainſi on dit, petits moutons, innocens animaux, fière raiſon, douce oiſiveté, vaſte Univers, & non *moutons petits*, *raiſon fière*, *oiſiveté douce*, &c.

Nos Grammairiens n'en ont jamais indiqué la cauſe. Qui ne ſeroit étonné de voir que M. du Marſais ſe contente de dire à ce ſujet : » parce que l'eſprit apperçoit dans

„ le même inſtant le nom & l'adjectif, &
„ qu'ils ne ſont diviſés que par la néceſſité
„ de l'énonciation, la conſtruction uſuelle
„ place au gré de l'uſage certains adjectifs
„ avant, & d'autres après leurs ſubſtantifs (1).

Lorſque nos Maîtres ſont réduits à balbutier, on doit trembler pour ſoi ; mais l'effroi ne mène à rien : eſſayons de réſoudre ce problême, & de dire pourquoi l'on met certains adjectifs avant & certains adjectifs après ; rien de plus aiſé : le croira-t-on ? ce qui égaroit, c'eſt qu'on attribuoit à l'uſage, c'eſt-à-dire, à ce qui n'eſt point cauſe, un effet qu'il ne pouvoit produire, & qu'on laiſſoit de côté la vraie cauſe, l'*oreille*. En effet, conſidérés tous ces adjectifs qui ſont placés les premiers, ils feroient inſoutenables pour l'oreille étant placés les derniers. Conſidérés les Noms qui ſont les premiers, il rendroient un ſon inſupportable s'il étoient placés à la fin. *L'Univers vaſte, la raiſon fière, les moutons petits*, ont auſſi peu

(1) Princip. de Gramm. p. 180.

d'harmonie qu'en offre l'arrangement contraire; qu'on dise au contraire, *un criminel soin*, *un cruel loup*, *un violent feu*, les oreilles en seront agacées, déchirées, comme elles le sont par de faux tons. Mais quelle est la nature de ces adjectifs & de ces noms dont la place déplaît ? c'est qu'ils sont précédés de mots plus longs ; c'est qu'un son sec & cassant suit un son plein ; c'est que le repos se fait à contre-tems : mettez le ton sec le premier, que le ton plein & moëlleux suive & fasse le repos, & tout ira bien. En veut-on une autre preuve ? c'est que lorsque les tons du nom & de l'adjectif seront de la même nature, il sera très indifférent quel on place le premier. On dira également bien, apparence trompeuse & trompeuse apparence, plaisirs solides & solides plaisirs.

C'est par la même raison que ces noms *homme* & *femme* précédent ordinairement l'adjectif : leur son est trop sourd pour figurer convenablement le dernier. Ainsi on dit un homme fort, un homme courageux, une femme prudente, une femme généreuse;

un fort homme, *une prudente femme*, plairont beaucoup moins : & l'on ne mettra ces noms les derniers que lorſqu'ils ſeront accompagnés d'un adjectif dont le ſon eſt trop ſec, trop court pour ſe trouver le dernier. Ainſi l'on dit un *bel homme*, une *belle femme*.

IV°.

On ne l'écoutoit *pas*.

Cette phraſe eſt compoſée de trois membres. Un ſujet, *on* ; un attribut négatif, n'*écoutoit pas* ; un objet, *le*.

On, fut dans l'origine le mot *homme*, & au pluriel : les Anciens auroient dit, *homs* ne *l'écoutoient pas*.

Ce mot devint ſi commun qu'il s'altéra & ſe changea en *on*, qui ne ſignifioit plus rien, & qu'on mit au ſingulier comme s'il étoit un nom ſingulier : & puis il devint un *pronom*. En effet, c'eſt quelqu'un qu'on appelle *on* : mais ce quelqu'un, c'eſt ici tous *ceux auxquels* l'Orateur parloit.

Le eſt un des cas du pronom ſingulier maſculin de la troiſiéme perſonne, *il*. Nous

avons vu dans le Chapitre des Pronoms que ce mot *le* eſt dans toutes ces occaſions un pronom & non l'article *le*.

V°.

. . . . L'Orateur recourut
A ces figures violentes
Qui ſavent exciter les ames les plus lentes.

Cette phraſe n'eſt compoſée que de trois membres, un ſujet, un attribut, un terme; mais le dernier eſt très-compoſé.

Le ſujet eſt *l'Orateur* : il réunit deux mots, un nom & ſon article *le*. Ici on dit *l'Orateur*, & non un Orateur, parce qu'on parle d'un Orateur connu, c'eſt celui qui a été à la Tribune; qui parla fortement; ainſi il ſuffit d'indiquer que c'eſt le même; c'eſt ce que fait l'article *le*.

A ces figures violentes, c'eſt le terme; compoſé de quatre mots; de la Prépoſition *A*, qui montre que *ces figures* ſont ce à quoi recourut l'Orateur. L'Article *ces*, pluriel féminin, qui montre l'objet auquel recourut l'Orateur, *ces figures violentes* : ce n'eſt ni à *une* figure ni à *des* figures; mais à

ces figures déterminées, bien connues; qu'on voit de maniere à ne pouvoir les méconnoître. Viennent enſuite, le nom *figures*, pluriel féminin, & ſon adjectif, *violentes*. Ce nom & cet adjectif nous viennent de la Langue Latine; mais le dernier étoit commun à cette Langue avec le Grec.

Ce terme, *à ces figures violentes*, eſt accompagné d'un complément qui forme lui-même un nouveau Tableau renfermé dans ce premier, & qu'on appelle par cette raiſon *une inciſe*. C'eſt cette phraſe, *qui ſavent exciter les ames les plus lentes*. On y voit un ſujet, *qui*; un Verbe, *ſavent*; le complément de ce Verbe, *exciter*; & un objet, *les ames les plus lentes*. Cet objet eſt lui-même compoſé d'un nom & d'un adjectif, & cet adjectif eſt un ſuperlatif *relatif*, pour le diſtinguer du ſuperlatif abſolu *très-lent*.

Qui, eſt un mot qu'on a appellé *Pronom relatif*, & que nous avons vu être un Conjonctif elliptique: en effet, lorſqu'on dit *il recourut* à ces *figures violentes* qui *ſavent exciter les ames les plus lentes*, c'eſt comme

ſi l'on diſoit, *il recourut à* des *figures violentes*, & ces figures *ſavent exciter les ames les plus lentes* : mais pour ne faire de ces deux phraſes qu'une, on ſupprime d'abord la répétition du nom *figures* : on change l'article *les* en *ces* ; on dit, *il recourut à ces figures* ; & au lieu de *&... figures*, on met le conjonctif *qui*. Enſorte que cette ſeconde phraſe dit exactement la même choſe que la premiere ; mais elle le dit d'une maniere plus conciſe & plus agréable.

Savant, eſt la troiſiéme perſonne plurielle du préſent *je ſais*, du Verbe *ſavoir*. Ce Verbe ſuit les mêmes inflexions que le Verbe avoir. *J'ai*, je ſais ; *nous avons*, nous ſavons ; *j'eus*, je ſus ; *j'aurai*, je ſaurai ; *eu*, ſçu. Il tient aux noms *ſavans*, & le *ſavoir*. Il vient du Verbe Latin *ſapere*, qui ſignifie au ſens propre ſentir, avoir le goût, le ſentiment d'une choſe, reconnoître ſes qualités. Et par-là il tient à nos mots *ſaveur*, *ſavourer*, *inſipide* ; & dans un autre ſens, à notre vieux mot *ſapience*, & à nos mots *ſage* & *ſageſſe*, formés de *ſapiens* &

de *ſapientia*, qui furent formés eux-mêmes de *ſapor*, ſaveur. Mais, dira-t-on, comment *inſipide* tient-il à la famille de *ſaveur*, *ſage*, *ſavant ?* D'une maniere très-naturelle. Les Latins appelloient SAP-*idus*, un objet plein de goût : pour déſigner le contraire, ils ne faiſoient que mettre la négation IN à la tête de ce mot ; & parce que ce mot devenoit dès-lors composé, *a* s'y changeoit en *i* ; de-là *in-ſip-ide*, mot à mot, *une choſe qui n'a point de goût.*

Exciter eſt l'infinitif: c'eſt un Verbe composé de la prépoſition Latine *ex*, qui déſigne le lieu d'où l'on ſort; & de *citus*, appellé, qu'on fait venir ; lequel *citus* vient du primitif *ci*, qui déſigne le lieu, la place. *Exciter*, c'eſt *faire ſortir promptement*, *faire aller vite.*

VI°.

Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.

Cette phraſe n'eſt composée que de trois membres, d'un ſujet, d'un attribut, de deux objets ; mais l'attribut eſt fort composé ; car il préſente trois Verbes pour un ſeul ſu-

jet ; *il*, eſt le ſujet ; *fit*, *tonna*, *dit*, ſont attribut ; c'eſt comme trois phraſes dans une, *il fit*, *il tonna*, *il dit :* en n'en faiſant qu'une, le Tableau devient plus rapide.

Le premier Verbe a un complément, *parler ;* & un objet, *les morts*. Le troiſiéme eſt accompagné d'un objet qui forme une inciſe elliptique, *ce qu'il put ;* elle tient lieu de celle-ci, *il dit beaucoup de choſes ; ces choſes qu'il put dire*. *Ce*, eſt donc ici article, & ſon nom eſt ſous-entendu. Ici encore, un ſingulier indéterminé au lieu d'un pluriel ; tout comme dans *on*, & comme dans *tout :* TOUT CE *que vous faites*, *eſt bien*. Voilà en François méme des Verbes au ſingulier qui devroient être au pluriel : car on devroit dire, *toutes* les choſes que vous faites *ſont bien*. Ceci ſervira à expliquer une Conſtruction Grecque, dont il ſeroit difficile de rendre raiſon ſans cela.

Deux Verbes de cette phraſe ſont irréguliers, *fit* & *put*. Le premier ſe conjugue ainſi, *je fais*, *je fis*, *je ferai*, *faire*, *fait*. Le ſecond, *je peux*, *je pouvois*, *je pus*, *je pourrai*, *pouvoir*, *pu*.

Tous les deux ſont des altérations de Verbes Latins, l'un de FAC-*ere*, faire; & l'autre, de *poſſe*, pouvoir. *Poſſe* lui-même étoit une ſyncope au lieu de *pot-eſſe*, Verbe compoſé de deux mots, *eſſe*, être; & POT, élevé, fort; plein de pouvoir. De *pot-ſum*, prononcé *poſſum*, nous avons fait *je puis*; & de *je puis*, nous avons fait *puiſſant* & *puiſſance*. Tout comme de POT nous avons fait *pot-entat*, *des-pote*, *des-pot-ique*, qui n'ont plus de rapport avec *puiſſance*, quoique venus de la même famille.

Tonner eſt un Verbe formé par onomatopée, ſur le mot TON, un ton, qui repréſente le ſon même du bruit : il nous eſt commun avec les anciens Celtes & les Latins. Les Orientaux, pour exprimer la même choſe, diſoient *Rom* : c'eſt un ſon plus éclatant.

Juſques ici nous avons analyſé chaque vers; mais en voilà ſans doute aſſez: en continuant de la même maniere, nous ne ferions que répéter les mêmes obſervations : contentons-nous de remarquer dans le reſte de

la Fable , des objets qui n'ont nul rapport avec les obſervations que nous venons de faire.

VII°.

Perſonne, ſe prend ici dans un ſens abſolu , au lieu de *aucun des Spectateurs.*

L'animal aux têtes frivoles. Figure ingénieuſe de Rhétorique. De tout le Peuple Athénien, le Poëte en fait *un animal* à pluſieurs têtes qui ne reſpirent que la frivolité.

Que fit le Harangueur? Que au lieu de *quelle choſe ; le Harangueur* eſt le ſujet de la phraſe, & cependant il eſt après le Verbe; c'eſt que la phraſe eſt interrogative.

> Et du péril qui le menace ,
> Lui ſeul entre les Grecs , il néglige l'effet.

Cette phraſe eſt la ſeule où il y ait inverſion. *Du péril qui le menace* eſt le complément du mot *effet*, l'effet du péril. Ainſi le complément précede de beaucoup le mot qu'il complette. Mais il a pu s'en ſéparer , parce que la prépoſition *de* qui eſt à la tête , prouve qu'il eſt complément

A ce reproche. Ici la prépoſition *à* offre

un ſens particulier : il tient la place des mots *en conſequence de.*

L'Aſſemblée réveillée par l'Apologue en conſéquence de ce reproche, & à l'inſtant même, &c. car telle eſt la force entiere de cet *à*, qui répond ici au Latin AD.

Se donne ; *ſe* eſt le pronom de la troiſiéme perſonne, celui qui précéde le Verbe, tandis qu'il s'exprime par *ſoi* quand il ſuit le Verbe. C'eſt un uſage particulier à notre Langue.

Un trait de Fable, ſujet complexe, un nom & un complément lié avec lui par la prépoſition *de* : ici *Fable* détermine de quelle eſpéce de *trait* on parle, puiſqu'il y en a de pluſieurs ſortes ; un *trait* qu'on lance ; un *trait* ou courſe continue, ſans aucune interruption ; un *trait*, ou paſſage d'un Auteur qu'on lance à travers les autres preuves.

CHAPITRE IX.

Analyse de quelques Vers de la premiere Fable de Phédre en Latin.

CES mêmes principes serviront également à analyser la Langue Latine, & à la comparer avec la Langue Françoise. Pour s'en convaincre, analysons quelques vers de la premiere Fable de Phédre : de cette Fable que savent par cœur tous ceux qui ont quelque teinture du Latin, tout comme on sait, *la Cigale ayant chanté tout l'Eté.*

I°.

> Ad rivum eumdem Lupus & Agnus venerant
> Siti compulsi.

Cette phrase est composée de quatre mots. Un terme, *ad rivum eumdem*, à un même ruisseau ; un sujet composé, *Lupus & Agnus*, le Loup & l'Agneau ; un Verbe, *venerant*, étoient venus ; une circonstance, *siti compulsi*, poussés par la soif. Le terme se reconnoît à la préposition *ad* & à l'accusatif, cas où est *rivum*. Le sujet, *Lupus &*

Agnus, ſe reconnoît par le nominatif. Le *Verbe*, parce qu'il eſt à la troiſiéme perſonne, & au pluriel ayant deux nominatifs ſinguliers. Le circonſtanciel ſe reconnoît parce que *compulſi* eſt un partici pe ; & *ſiti* étant à l'ablatif, marque la cauſe par laquelle étoient pouſſés le Loup & l'Agneau.

Il devroit y avoir ici un cinquiéme membre, qui déſigneroit l'objet de la venue du Loup & de l'Agneau à un même ruiſſeau ; mais on l'a omis, parce qu'on ne peut s'y tromper : quand on a ſoif & qu'on va à un ruiſſeau, c'eſt pour *boire* : a-t-on beſoin de le dire ? Pour qui nous prendroit le Poëte.

II°.

Superior ſtabat Lupus,
Longèque inferior Agnus.

„ Le Loup étoit placé en haut, & l'Agneau beaucoup plus bas. » Voici deux phraſes réunies en un ſeul Tableau par la Conjonction *que*. Chacune de ces phraſes eſt compoſée d'un ſujet & d'un attribut. Le Loup eſt le ſujet de la premiere, & l'Agneau eſt le ſujet de la ſeconde ; on les reconnoît parce qu'ils ſont au nominatif.

L'attribut eſt compoſé dans la premiere, de ces deux mots, *ſuperior ſtabat*, étoit placé plus haut.

L'attribut de la ſeconde eſt formé du même *ſtabat* qu'on a ſous-entendu comme inutile, & de *longè inferior.*

Superior & *inferior* ſont au nominatif tout comme le ſujet, parce qu'ils ſont partie eſſentielle de ſon attribut, & qu'ainſi ils ſont en concordance avec lui.

III°.

Tunc fauce improbâ
Latro incitatus, jurgii cauſam intulit.

„ Alors par ſa cruelle voracité ce brigand
„ entraîné ſuſcita un ſujet de querelle.

Cette phraſe eſt compoſée de cinq membres.

Un adverbe de circonſtance, *tunc*; alors.

Un ſujet, *Latro*, ce brigand; auſſi eſt-il au nominatif.

Une circonſtance, *fauce improbâ incitatus*, entraîné par ſa cruelle voracité.

Un attribut, *intulit*, fuſcita.

Un objet , *jurgii cauſam*, un ſujet de querelle.

Le circonſtanciel , *fauce improbâ incitatus*, eſt composé d'un participe, *incitatus*, & d'un nom , *fauce*, qui exprime le motif par lequel fut pouſſé le Loup , *par ſa voracité cruelle*. Auſſi ce nom eſt-il à l'ablatif, ce cas étant toujours conſacré à la cauſe par laquelle une choſe a lieu. Il vient de *faux* , *faucis*, qui ſignifie mot à mot *goſier*, *gueule* : mais nous ne diſons pas *un cruel goſier* ; ainſi on ſubſtitue *voracité* à *goſier*, l'effet du Tableau reſtant le même.

Improbus , ba, *bum* , adjectif du mot Latin *faux* , ſignifie mot à mot *ſcélerat* ; il vient de *in* , non ; & de *probus* , bon, droit, honnête.

L'objet ſe reconnoît par l'accuſatif *cauſam* , cas qui lui eſt conſacré ; & le complément de *cauſam* ſe reconnoît par le génitif qu'offre *jurgii* ; ce cas eſt conſacré au complément , comme nous l'avons vu lorſque nous avons expliqué ſa nature.

VI°.

Cur, inquit, turbulentam fecisti aquam mihi
Bibenti?

» Pourquoi, dit-il, as-tu rendu l'eau
» trouble à moi qui bois *tranquillement*; ou
» pourquoi me troubles tu l'eau tandis que
» je bois?

Cette phrase, dont la rudesse *cur, inquit, turbulentam fecisti aquam mihi bibenti*, peint parfaitement le ton querelleur & aigre du Loup, est composée d'une Conjonction, d'une incise, d'un Verbe, d'un objet & d'un terme.

Cur, pourquoi, est la Conjonction. C'est une ellipse, au lieu de ces mots *par quelle raison. Inquit*, dit-il, est l'incise. On reconnoît l'objet par l'accusatif *aquam*; son adjectif, par ce même accusatif féminin *turbulentam*; & le terme, par le datif *mihi*, car c'est son cas propre.

V°.

La réponse de l'Agneau n'est pas peinte avec moins d'énergie que la plainte féroce

& injuste du Loup : elle présente les sons les plus doux, les plus agréables.

> Laniger contra timens,
> Quî possum, quæso, facere quod quereris, Lupe ?

» L'animal à laine, saisi de crainte, ré-
» pondit : comment puis-je faire, je vous
» prie, seigneur Loup, ce dont vous vous plaignez ?

> A te decurrit ad haustus meos liquor.

La premiere de ces trois phrases renferme un sujet ; *Laniger*, l'animal à laine ; son adjectif *timens*, saisi de crainte ; son attribut sous-entendu en partie, & exprimé en partie, *contra*, au contraire : le mot *répondit*, en exprime l'ensemble.

Il n'est pas plus difficile d'analyser le reste de cette Fable de la même maniere, & de connoître par quelle raison les membres de chaque phrase ne sont pas toujours arrangés dans le Latin de même qu'en François. N'omettons pas que cet arrangement est exactement le même dans le premier des deux vers que prononce l'Agneau : *Quî possum, quæso, facere quod quereris*, comment

puis-je, je vous prie, faire ce dont vous vous plaignez ? En effet la Langue Latine, maîtresse de suivre notre construction & de s'en écarter pour en suivre une autre, s'attache à celle qui se prête le mieux à l'harmonie de chaque Tableau : ayant su se rendre toutes les deux aussi naturelles l'une que l'autre, elle s'est ménagée de plus grandes ressources.

EXPLICATION *DES PLANCHES.*

1°. *DU FRONTISPICE.*

MERCURE conduit par l'Amour, vient enſeigner aux hommes l'art d'exprimer leurs idées par la Parole, & celui de les peindre par l'Écriture : telle fut la ſource des Arts & de la Société, ſelon les Anciens. Juſques alors les hommes avoient été réduits à une vie errante & vagabonde, ou à chaſſer ; & c'eſt le genre de vie dont on les voit occupés dans le lointain du Tableau.

Oſiris combla d'honneurs Mercure, nous dit Diodore de Sicile, parce qu'il vit en lui des talens extraordinaires pour tout ce qui peut être avantageux à la Société humaine. C'eſt Mercure qui le premier forma une langue exacte & réguliere, au lieu des ſons groſſiers & informes dont on ſe ſervoit ; il inventa les premiers caractères, & régla juſqu'à l'harmonie des mots & des phraſes.

Cette allégorie prouve le cas infini que les Anciens faiſoient de la Parole & de l'Écriture ; que feroient en effet les hommes ſans ces deux véhicules de la penſée ? Mais qu'eſt-ce qui leur en inſpira l'uſage

& l'exercice, si ce n'est l'amour social & le désir de se rendre mutuellement heureux ? Ce n'est que ce désir du bonheur commun qui peut enflammer le génie, & lui faire produire ces Arts merveilleux qui sont la gloire de l'esprit humain, la base de la société, les aîles sur lesquelles l'homme s'éléve jusques aux Cieux & agrandit sans cesse l'empire de son intelligence.

Les Gaulois ne faisoient pas moins de cas de Mercure ; ils l'adoroient, nous dit Jules César, comme l'inventeur des Arts ; ils le peignoient avec une chaîne d'or qui sortoit de sa bouche, & avec laquelle il conduisoit tout le monde par les oreilles.

EXPLICATION
DE LA SECONDE PLANCHE.

CETTE Planche offre l'Alphabet primitif & hiéroglyphique de XVI. lettres. On voit à côté de chacune de ces lettres le nom de l'objet physique qu'elles représentent; la figure de cet objet physique peint d'apres nature, sa forme abrégée ou au simple trait, & qui réduit ces figures à n'être que des lettres, & empêchoit de découvrir leur origine : enfin leurs rapports avec l'écriture & la langue des Chinois. Ces objets & ces rapports sont plus développés dans notre grand Ouvrage : ceci donne cependant une idée suffisante de l'origine de l'Alphabet, sur-tout lors-

qu'on a ſous les yeux ce que nous en diſons ici depuis la page 115 juſqu'à la page 124, & on ſe convainc de plus en plus que tout eſt imitation.

EXPLICATION

De la PLANCHE *colorée, relative aux organes de la voix.*

AVERTISSEMENT.

*L*ES *Figures de cette Planche on été deſſinées d'après nature & gravées en couleur par M.* GAUTHIER DAGOTY *Pere, connu par ſon habileté en ce genre. Quoique nous euſſions déjà fait graver ces objets ſans couleur pour l'Origine du Langage & de l'Ecriture, nous avons cru qu'en les faiſant reparoître ſous cette nouvelle forme, ils n'en ſeroient pas moins agréables au Public. L'explication qui va ſuivre de ces figures, eſt d'un très-habile Demonſtrateur d'Anatomie, M.* DESSAULT, *Chirurgien à Paris, qui s'y eſt prêté avec autant de zèle que d'exactitude.*

FIGURE

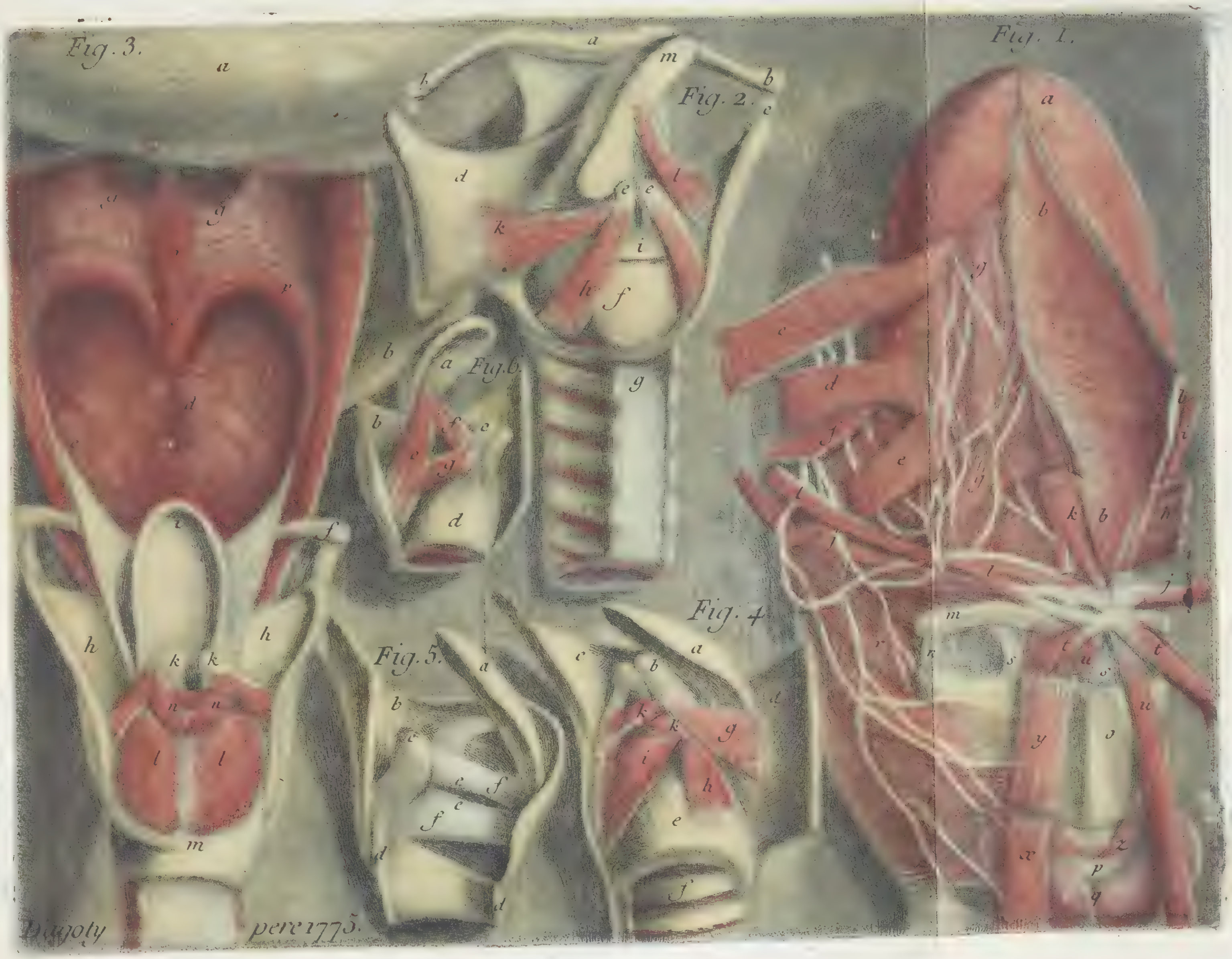

Fig. 3.
Fig. 2.
Fig. 1.
Fig. 6.
Fig. 5.
Fig. 4
D'agoty pere 1775.

FIGURE PREMIERE.

CETTE figure repréſente la partie antérieure de la langue, du *larynx*, & du haut de la *trachée-artère*, vûs par en-bas, & du côté droit.

(*a*) La *Langue*, formée de muſcles, de vaiſſeaux, de nerfs & de membranes; c'eſt un des organes de l'appréhenſion des alimens, de la maſtication, de la déglutition, & principalement de l'articulation des ſons.

(*b b*) Muſcle *génioglоſſe droit*, dont les fibres naiſſent du côté interne de la ſymphiſe du menton, & ſe portent, en divergeant, les inférieures à la baſe de l'os hyoïde, qu'elles portent en haut & en devant; les moyennes à la baſe de la langue, qu'elles tirent en devant; les ſupérieures à la pointe, qu'elles enfoncent derriere les dents inciſives inférieures.

(*c d e*) Muſcle *hyogloſſe droit*, renverſé en dehors, & détaché de l'os *hyoïde*. (*c*) Portion antérieure, nommée *baſiogloſſe*, parce qu'elle naît de la baſe de l'os hyoïde, & ſe perd ſur les côtés de la langue. (*d*) Portion moyenne, ou *chondrogloſſe*, ainſi dite, parce qu'elle vient des petites cornes cartilagineuſes de l'os hyoïde, & ſe diſtribue à la langue. (*e*) Portion poſtérieure, ou *grand-ceratogloſſe*, qui part des grandes cornes de l'os hyoïde, & ſe rend au même organe. L'hyogloſſe abaiſſe la langue, ou éleve l'os hyoïde.

de la baſe de l'os hyoïde, & ſe termine au milieu du bord ſupérieur du cartilage thyroïde.

(*t t*) Portion ſupérieure des deux muſcles *omo-hyoïdiens.* Ils partent du bord ſupérieur de l'omoplate ; montent en devant, & ſe rétréciſſent à meſure ; puis s'élargiſſent de nouveau, & ſe rendent à la baſe de l'os hyoïde, qu'ils abaiſſent, en le portant en arrière.

(*u u*) Portion ſupérieure des deux muſcles *ſterno-hyoïdiens*, qui naiſſent de la face interne de l'extrémité ſupérieure du *ſternum*, & ſe perdent à la baſe de l'os hyoïde, qu'ils abaiſſent.

(*x*) Muſcle *ſterno-thiroïdien droit.* Il naît de la partie ſupérieure du *ſternum*, au-deſſus des précédens, & ſe termine au cartilage thiroïde, autrement que dans cette figure. Il abaiſſe le larynx.

(*y*) Muſcle *hyo-thyroïdien droit*, qui va de la baſe de l'os hyoïde au côté du cartilage thiroïde, dans une direction oblique. Il éleve le larynx, ou abaiſſe l'os hyoïde.

(*z*) Muſcle *crico-thiroïdien gauche*, à côté du droit. L'un & l'autre naiſſent de la partie antérieure & ſupérieure du cartilage cricoïde, & ſe terminent au thiroïde, plus en dehors qu'on ne le voit ici. Ils ſont d'ailleurs bien repréſentés.

FIGURE II.

Cette figure, qui pourroit être plus exacte, repréſente l'os hyoïde, le larynx, & le haut de la trachée-artère, vus par derrière & du côté gauche.

(*a*) Partie interne de la baſe de l'os hyoïde.

(*b b*) Les deux grandes cornes, dont la gauche eſt recourbée en devant dans cette figure.

(*c c*) Les deux ligamens hyothiroïdiens poſtérieurs, (fig. 1. *n.*)

(*d*) Portion gauche du cartilage thiroïde, recourbée en devant, (fig. 1. *o.*)

(*e e*) Les deux cartilages arytenoïdes, placés l'un à côté de l'autre, à la partie poſtérieure & ſupérieure du larynx, au-deſſus du cricoïde. Ils ſont de forme pyramidale, compoſent une petite portion du larynx, & changent la grandeur de la glotte, par leurs mouvemens.

(*f*) Partie poſtérieure & large du cartilage cricoïde, (fig. 1 *p*).

(*g*) Partie membraneuſe de la trachée-artère, qui commence au larynx, ſe diviſe en deux branches, qui ſe terminent aux poumons, pour le paſſage de l'air dans la reſpiration.

(*h*) Muſcle *crico-arytenoïdien*, trop long & trop étroit: il eſt mieux fig. 3 *l l.* Il naît de l'enfoncement qui eſt derrière le cartilage cricoïde, & ſe termine à la partie poſtérieure de la baſe des arytenoïdes, qu'il porte en arrière & en dehors, en dilatant la glotte & tendant les cordes vocales.

(*i*) Cette lettre indique la place du muſcle *arytenoïdien tranſverſe*, qui occupe l'intervalle des deux cartilages arytenoïdes, auxquels il s'attache: il les rapproche & diminue la largeur de la glotte, (fig. 3. entre *n n*).

(*k*) Muſcle *thyro-arytenoïdien*, repréſenté un peu trop long. Il naît de l'angle rentrant du cartilage thiroïde & du ligament thirocricoïdien ; ſe perd, en devant, à la partie ſupérieure du cartilage aryténoïde, qu'il porte en devant & en dedans, en raccourciſſant les cordes vocales, & diminuant la glotte.

(*l*) Muſcle *thiro-épiglottique*, trop grand & un peu déplacé. Il n'eſt formé que de quelques fibres, qui naiſſent de l'angle rentrant du cartilage thiroïde, au-deſſus du thiro-arytenoïdien, & ſe perdent ſur les côtés de l'épiglotte qu'elles peuvent abaiſſer.

(*m*) Le cartilage épiglottique (ou *l'epiglotte*), placé à la baſe de la langue, & devant l'ouverture ſupérieure du larynx, qu'il couvre dans la déglutition.

FIGURE III.

Cette figure repréſente la partie poſtérieure de la tête, du larynx, & du haut de la trachée-artère.

(*a*) L'occiput.

(*b*) Face interne de la branche gauche de la mâchoire inférieure.

(*c*) Partie ſupérieure de la baſe de la langue, vue par l'ouverture qui eſt au-deſſous du voile du palais.

(*d*) *Ouverture cécale*, placée vers le milieu de la baſe *de la langue*.

(*e e*) La *luette*, qui occupe le milieu du voile du palais, formé de muſcles, de membranes, de vaiſſeaux & de nerfs. Il dirige l'air dans le nez ou dans la bouche, ſelon ſes mouvemens.

(*f*) Cornes de l'os hyoïde, (fig. 1. *m.*)

(*g g*) Les arrières-narines, qui répondent dans les fosses nazales, & dans la partie supérieure du pharynx.

(*h h*) Les côtés de la face interne du cartilage thiroïde, (fig. 1. *o.*).

(*i*) L'épiglotte, (fig. 2. *m.*)

(*k k*) Les cartilages aryténoïdes, (fig. 2. *e. e.*)entre lesquels se voit, sans indice, le muscle arytenoïdien-transverse, (fig. 2. *i.*)

(*l l*) Les deux muscles *crico-arytenoïdiens postérieurs*, (fig. 2. *k.*)

(*m*) Partie postérieure du cartilage cricoïde, (fig. 1. *p.*)

(*n n*) Muscles *arytenoïdiens-croisés*, mal rendus. Ils sont mieux à la *fig.* 4. *k. k.* : ils partent de la base du cartilage arytenoïde d'un côté, & se terminent au sommet de celui du côté opposé, en s'entrecroisant en sautoir. Ils rapprochent ces cartilages en rétrécissant la glotte : à côté de ces muscles on en voit deux autres sans indice, qui représentent mal les thiro-arytenoïdiens.

(*p p*) Les *piliers-postérieurs du voile du palais.*

FIGURE IV.

Cette figure représente la partie postérieure droite du larynx, & du haut de la trachée-artère.

(*a*) L'épiglotte, (fig. 2. *m.*, fig. 3. *i.*)

(*b*) Sommet du cartilage arytenoïde droit, à côté

du gauche, qui eſt ici ſans indice, (fig. 2. *e. e.*)

(*c*) Portion gauche du cartilage thiroïde, (fig. 3. *o.*)

(*d*) Portion droite du même cartilage, coupée.

(*e*) Partie poſtérieure droite du cartilage cricoïde, (fig. 1. *p.*)

(*f*) Partie poſtérieure droite du haut de la trachée-artere, (fig. 2. *g.*)

(*g*) Muſcle thiro-arytenoïdien droit, naiſſant ici trop haut & trop en dehors.

(*h*) Muſcle *crico-aritenoïdien poſtérieur* droit, (fig. 2 *h*, fig. 3. *l. l.*) qui pourroit être mieux repréſenté, de même que le gauche (*i.*)

(*k k*) Les deux muſcles arytenoïdiens croiſés, (fig. 3. *n. n.*)

FIGURE V.

On voit ici l'intérieur du côté gauche du larynx, coupé verticalement de devant en arrière.

(*a*) L'épiglotte, (fig. 2. *m.*, fig. 3. *i.*, fig. 4. *a.*).

(*b*) La partie gauche du cartilage thiroïde (fig. 1 *e.* fig. 2. *g*, fig. 3. *c.*)

(*c*) Cartilage arytenoïde gauche, (fig. 2. *e. e.*).

(*d d*) Bords de la ſection du cartilage cricoïde, (fig. 1. *p.*)

(*e e*) *Ventricule gauche du larynx*, ſitué entre les ligamens ſupérieur & inférieur.

(*f f*) Les ligamens ſupérieur & inférieur gauches du larynx, dont le ſupérieur eſt plus diſtant de

ſon congénère que l'inférieur. C'eſt l'intervalle de ces derniers qu'on nomme la *glotte*, ou l'ouverture dans laquelle l'air eſt modifié & forme les ſons.

FIGURE VI.

On a repréſenté ici le côté gauche du larynx, dont la portion gauche du cartilage thiroïde a été coupée.

(*a*) L'épiglotte, (fig. 2. *m*, fig. 3. *i*, fig. 4. *a*, fig. 5. *a*.)

(*b*) Le cartilage thiroïde, ou le bord de ſa ré-ection.

(*c*) Cartilage arytenoïde gauche, à côté du droit, qui eſt ſans indice.

(*d*) Le cricoïde.

(*e*) Muſcle thiro-épiglottique, (fig. 2. *l*.) beaucoup trop grand.

(*f*) *L'aryteno-épiglottique*, encore trop grand, & déplacé. Ce n'eſt que quelques fibres, qui naiſſent du ſommet du cartilage arytenoïde, & ſe perdent aux côtés de l'épiglotte qu'elles abaiſſent.

(*g*) *Crico-aritenoïdien latéral.* Il pourroit être mieux rendu.

FIN.

ERRATA.

Pag. 7, lig. 1, Livre I. *liſ.* Partie I.
41, lig. 13, *liſ.* totus, tout.
177, lig. 11, titude, *liſ.* multitude.
183, lig. 21, *liſ.* celles-ci.

TABLE

DES CHAPITRES ET ARTICLES.

PARTIE I.

DE L'ÉTYMOLOGIE.

PARTIE II.

Du Langage peint aux yeux, ou de l'Ecriture.

PARTIE III.

Grammaire universelle & comparative.

LIVRE PREMIER.

PARTIE I.

Des Parties du Difcours en général.

PARTIE II.

Des Parties du Difcours qui changent de forme.

SECTION II.

Des Parties du Discours qui ne changent point de forme.

LIVRE II.

PARTIE PREMIERE.

Des différentes Formes que prennent pour se lier entr'eux les mots qui composent les Parties du Discours.

PARTIE II.

De la Conjugaison.

LIVRE III.

De la Syntaxe.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *Histoire naturelle de la Parole* : je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 5 Avril 1776. RIBALLIER.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, &c. A nos amés & feaux Conseillers les Gens, &c. SALUT. Notre amé le Sieur COURT DE GEBELIN nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public *le Monde Primitif analysé & comparé avec le Monde Moderne*, &c. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis, &c. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de telle qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, &c. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le 26 Juin l'an de grace 177[illegible], & de notre Régne le cinquante-septieme. Par le Roi en son Conseil,

LE BEGUE.

De l'Imprimerie de VALLEYRE l'aîné.

HISTOIR[E]
DE LA
PAROL[E]